

Festival du Fantastique de Béziers
6e édition - Métamorphose

Sommaire

Ichthyosaura alpestris	
Noé Bezborodko	5
Cette chose dans le ballon	
Edouard Launet	11
Un kiosquier bien comme il faut	
Nicolas de Torsiac	15
Sages comme des personnages	
Stephania Matousek	23
Eighor	
Camille Doucet	29
Rajeunissement	
Bernard Marsigny	35
La Dame	
Amandine Delecray	41
Maudit toubab !	
Jean Barraud	47
Soi(r)	
Renée Zachariou	55
Le verre d'eau	
Jeremy Humbert	63
Désincarnation	
Geneviève Le bras	71

Voyage en montagne	
Raphaël Goujon	77
La créature du couloir	
Marine et Guillaume Suzanne	83
Sursis à Rainecy	
Laure Cohen	89
Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel	
Jean-luc Depaifve	95
Cœurs de pierre	
Jade Petit	101
Que s'élève ton âme au-dessus des ténèbres de ta vanité...	
Lydie Authier	107
Un monde plus vert	
Isabelle Peyron	113
Albert leroy, à votre service	
Mathieu Scernain	121
Galathée	
Romain Aspe	127
Le crocodile et les radio-réveils	
Sally Gilles	133
Le couteau	
Benjamin Giordanetto	139
Furia	
Arnaud Stoerkler	147
Si le sable a un cri	
Luddeau	155
Tr u	
Gwenola Mallard	163
Homoncule	
Léo Bretel	175

Promesse d'aube	
Elena Gueudet	179
À feuille et à sang	
Guillaume Lopez	187
Male gaze	
Nora Le Guyader	195
Reflets	
Marine Matiwejko	203
Michel ange	
Tristan Cordeil	209
Les couleurs de l'île aux sanglots	
Marie Helderlé	215
La forteresse	
Laëtitia Barriez	223

Ichthyosaura alpestris

Noé Bezborodko

Une fois par mois, pendant une heure, je suis un triton. Je ne suis pas un triton commun, palmé, crêté ou marbré. Je suis un triton alpestre.

Ichthyosaura alpestris.

Ça se passe à la nouvelle lune. À minuit.

Dès que l'horloge sonne ses douze coups dans le ciel noir, ma peau frétille et commence à changer de texture. Mes doigts s'arrondissent, se palment. Une fine crête noire pousse le long de ma colonne vertébrale. Mes yeux s'arrondissent ; ma pupille en revanche s'affine, s'étire jusqu'à prendre l'apparence d'un boomerang. Une membrane translucide se superpose à ma paupière. En bas de mon dos une longue queue émerge, se déroule. Puis je rétrécis jusqu'à atteindre mes 12 centimètres réglementaires. À ce stade, ma métamorphose est complète.

J'ai un ventre orange vif dont je suis très fière. Mes flancs beige pâle sont parsemés de taches moirées. Le reste de mon corps tire sur le noir.

Je ne suis pas dénuée de grâce et d'élégance... Dans l'eau, je nage aussi bien qu'une sirène. Sans effort. Mes mouvements souples et nerveux dessinent dans l'onde une chorégraphie millénaire. Quand je m'extirpe de la baignoire, l'eau glisse sur ma peau mais de microscopiques gouttelettes argentées y restent prisonnières. J'ai l'impression de porter un manteau de perles en soie. Certes, sur le sol, je suis plus lente. Ma démarche est laborieuse. Mais je finis toujours par arriver là où je veux et après tout : rien ne presse jamais quand on est un triton.

C'était en Slovénie, il y a quelques années. J'étais déjà adulte et je vivais seule, dieu merci.

Je ne sais pas vraiment ce qu'il s'est passé... Je randonnais dans les Alpes juliennes. Derrière une crête, en m'éloignant un peu du sentier, j'ai découvert un petit lac encastré dans une vallée d'herbe jaune. La randonnée m'avait

épuisée. J'étais couverte de sueur et d'ampoules. L'eau était glacée. J'ai fait quelques brasses, nue. C'était un véritable délice. La fatigue, l'usure, la douleur de mon corps, tout cela semblait se faire absorber par l'eau cristalline et je me suis sentie comme neuve. Puis je me suis allongée sur une pierre plate pour me sécher au soleil et je me suis endormie brièvement.

Est-ce que l'eau de ce lac renfermait un sortilège ? Est-ce qu'il y avait déjà un triton en moi qui attendait d'être libéré ?

À vrai dire la question ne m'intéresse plus guère.

Il y eut ce lac ; il y eut moi dedans.

Depuis, je suis un triton dès que la lune disparaît. Ça ne dure qu'une heure. Le chemin qui me ramène à mon corps de jeune femme est sans douleur. Je retrouve ma peau, mes cheveux blonds, mes seins lourds et fermes, mes pupilles rondes, mon iris azuré, mes doigts un peu épais à mon goût, mes hanches, mes grains de beauté, ma taille normale. Encore ivre de sensations, je me glisse sous ma couette et je tombe dans un sommeil sans rêves.

Je ne peux pas dire que cet événement ait vraiment bouleversé ma vie. Mon moi-triton est mon moi-humain cohabitent sans se gêner. Il n'y a pas d'interférences.

Enfin, tout de même, il y a bien quelques petits riens. Par exemple, les insectes. Ils ne me dégoûtent plus du tout. Au contraire. À vélo, quand je passe dans un nuage de moucheron, je ne ferme plus la bouche. Il n'est pas rare que je porte un moustique à ma bouche après l'avoir aplati sur ma jambe, sans même y prendre garde. Mais tout cela n'est pas handicapant.

Le bilan est donc globalement neutre, voire positif.

Comme dirait ma thérapeute : « Je m'en sors bien ». Elle, évidemment, je lui raconte tout. Même si je vois bien qu'elle prend tout ça pour une image, un symbole. « La salamandre en vous... », dit-elle souvent. Je dois la reprendre : « Le triton ». Pour elle, ça pourrait être une carpe ou un tigre blanc. L'important, c'est que je laisse parler cette voix, que j'incarne cette émotion. Elle considère cette métamorphose comme l'expression d'une mémoire traumatique qui reviendrait à la surface. « Triton, ça vous fait penser à quoi ? Triturer, par exemple ? Comme par exemple se triturer les méninges ? Ou bien encore, allons-y : le trident. Poséidon. Le dieu de la mer. Ou de la mère... Le dieu de l'eau (l'eau : les larmes, l'émotionnel) qui revient chaque mois, armé de son trident. La trinité. Que veut-il nous dire ? Pourquoi revient-il ? Et pourquoi est-il armé ? »

Parfois pendant qu'elle parle je me dis « Si elle savait... » et je réprime un sourire. Je me moque gentiment d'elle, intérieurement, mais elle me fait

beaucoup de bien. Sa présence est un vrai réconfort. Pour rien au monde je ne raterais une séance.

C'est elle qui m'a encouragée à dire : « Une fois par mois je *suis* un triton » et non pas « Je me *transforme* en triton ». En dehors de madame Faure, personne ne connaît mon secret, bien entendu.

C'est peut-être le seul désagrément que me cause cet étrange phénomène. La peur de me faire démasquer. Qu'on me surprenne une nuit sans lune, en train de me transformer en amphibien. À mi-chemin entre moi et moi. Au début, j'en faisais des cauchemars. Il fallait sans cesse que j'observe la lune, que je consulte le calendrier. Je prenais des précautions inutiles. Je m'enfermais chez moi plusieurs jours à l'avance, je préparais des chapelets de prétextes pour refuser toute invitation. Je refusais systématiquement de dormir chez des amis, de passer des vacances en famille. Je recourrais pour cela à des maladies imaginaires ; j'invoquais des piles de dossier en retard que je devais traiter impérativement.

Néanmoins au fil du temps je me suis détendue. J'ai configuré une alarme sur mon téléphone qui me prévient dès que la lune s'apprête à disparaître. Le jour J, je me calfeutre dans mon appartement avec une sorte de jubilation coupable. C'est mon moment à moi. À nous. C'est comme de se trouver dans un sanctuaire quand le gardien a éteint les cierges et refermé les portes. Un moment dérobé, privilégié, qui échappe à toutes les règles. Le monde extérieur continue de tourner : les gens pleurent, rient, se réconfortent et se blessent mais moi j'échappe pendant une heure à ce manège, à ce qu'on appelle la condition humaine.

Petit à petit, je me suis même remise à partager mon lit avec des hommes quand l'envie m'en prenait. Pourtant, quelque chose au fond de moi résiste à cet élan. Une réticence profonde. Je ne tolère que les étreintes de passage. Au moindre signe d'attachement, je disparaissais.

De toute façon, depuis que je suis aussi un triton, je ne me sens jamais seule.

Quand l'alarme retentit, des frissons parcourent ma peau. Je ferme les volets, verrouille la porte d'entrée. Je me fais couler un bain et je sors d'un placard les galets, les coquillages, les algues en plastique, le sable ramassé sur une plage du Nord.

Une fois que je suis devenue l'autre moi, je barbote sans penser à rien. Mon passage fait voler les grains de sable. Je me pose comme une feuille d'automne sur le dos des galets qui couvent encore une chaleur. Les coquillages murmurent à mon oreille des chants terrestres et lointains : la rumeur des

montagnes qui s'effritent. Parfois je me laisse flotter paresseusement entre les algues. Je les laisse frôler mes courbes de saurien minuscule.

Mais jamais trop longtemps, car un instinct indescriptible finit toujours par troubler mon sang d'urodèle. Fébrile, je me mets à inspecter mon appartement. Je marche soigneusement dans l'ombre des meubles, les sens en alerte. La silhouette d'une plante me fait soudain tressaillir. Dans la pénombre, le tronc tordu de mon dragonnier ne ressemble-t-il pas à s'y méprendre au cou du héron prêt à me transpercer de son bec ? C'est terriblement excitant. J'ai l'impression de retrouver les sensations que j'avais enfant en jouant à cache-cache. Je suis capable de passer plusieurs minutes parfaitement immobile, à l'affût, simplement parce que j'ai cru discerner dans l'ombre un bruissement d'aile ou la forme d'une antenne. Mes doigts ronds, pareils à des ventouses, s'accrochent aux lignes verticales. Je fais taire mon cœur, m'approche sans bruit de ma proie et referme ma mâchoire sur elle avec une vitesse prodigieuse qui m'émerveille à chaque fois. Lorsque le chasseur en moi est rassasié, je profite des dernières minutes pour me divertir. La plupart du temps je me promène sur le plafond et je regarde mon appartement comme s'il appartenait à une inconnue qui ferait tout à l'envers.

Hier justement la lune était pleine. J'ai ouvert les rideaux et je me suis déshabillée. Étendue sur mon lit, mon corps ressemblait étrangement à une plaque de marbre blanc. La lueur qui s'en dégageait semblait poser une question à laquelle je m'étais dérobée jusque là.

Il m'a fallu l'aide de mes deux « moi » pour la comprendre.

C'était à première vue une question d'étymologie :

Du grec ancien « Amphibios » : qui vit dans deux éléments.

Mais maintenant je sais qu'il y a toujours deux sens.

Le premier est évident et trompeur. Pareil à un voile de mariée, il protège le monde des regards indiscrets mais nous empêche de distinguer son vrai visage.

Amphibios : dans l'eau et sur la terre.

Le second sens est plus profond. Il est dénué de mensonge et d'artifice mais contient toujours un mystère invincible.

Amphibios : qui contient deux temporalités.

Un triton ne vit pas plus de dix ans. Peut-être un peu plus, peut-être un peu moins. Quoi qu'il en soit l'échéance est là. Elle palpite sous le manteau de perles en soie. Je la sens qui avance, imperturbable. Elle sera bientôt là... Et je serai encore si jeune, moi, la femme...

L'un peut-il continuer sans l'autre ? Pourrai-je me survivre ?

À certains moments, il me semble que l'univers, plus qu'un amas de poussière astrale en perpétuelle expansion, est une question. Une question inépuisable. Et cette question — de n'être pas vaincue — se renforce et l'univers s'expand.

Quand je parcours le plafond de ma cuisine en faisant fuir les papillons de nuit, il me semble que chaque être possède en lui un fragment de cette question. Chacun de nous en naissant hérite d'un éclat de cette énigme.

Est-ce cela qu'on appelle l'âme ? Un bout de question invincible ?

Parfois lorsque je nage entre les algues artificielles et que le sable blanc se soulève, muet, dans mon sillage, je crois entendre quelque chose murmurer à mon oreille : *En diffractant à l'infini l'interrogation qui le nourrit, l'univers assure son immortalité.*

Car nul au monde n'est capable de rassembler toutes ces fractions afin de constituer la réponse. Il faudrait être tous à la fois.

L'irrésolu s'accroît et l'univers s'accélère.

Mais ce n'est peut-être que le chant déraciné des coquillages qui me parvient, déformé par des ondes prisonnières d'une baignoire.

Amphibios : qui vit dans deux âmes.

*

Au milieu d'un petit lac des Alpes juliennes, le corps nu d'une jeune femme flottait, immobile et étincelant sous le clair de lune.

« Encore une... » songea le commissaire en soufflant dans ses mains raidies par le froid.

Il s'enfonça jusqu'aux cuisses dans l'eau glacée. Là où ses bottes se posaient, des dizaines de petites créatures aux reflets moirés s'éparpillaient en hâte.

« Les tritons reviennent toujours pondre sur le lieu de leur naissance... », fit observer le médecin légiste en s'accroupissant sur une pierre plate.

Le commissaire n'avait aucune idée de ce que pouvait bien être un triton. Mais en posant la question à Cankarjem, il s'exposait à un cours magistral interminable. Pour ne pas trahir son ignorance, il choisit de répliquer par une analogie :

« L'assassin revient toujours sur le lieu du crime ».

Cette chose dans le ballon

Edouard Launet

Lucie est assise sur la pelouse face à son gros ballon. Couple singulier : le ballon, presque aussi haut que la fillette, est dodu et d'un rouge vermillon éclatant tandis que la seconde est filiforme, blonde et pâle. Le zéro et le un réunis sur l'herbe. L'enfant de quatre ans est en train de parler à son ballon, comme souvent. Elle prétend qu'il y a quelqu'un à l'intérieur. Quelqu'un qui s'appellerait Jimmy Jo. Drôle de nom, ont pensé ses parents la première fois que Lucie leur en a parlé. Ils en ont ri. Mais cela fait maintenant plus de six mois que leur fille parle à son ballon, si bien qu'ils sont inquiets.

Depuis la fenêtre de leur chambre, au premier étage, les parents observent Lulu, car tel est le surnom affligeant qu'ils ont donné à leur fille. Depuis une bonne demi-heure, elle s'entretient avec son jouet, ou plus exactement avec Jimmy Jo. C'est une belle journée d'été, pas un souffle d'air, une chaleur sèche, le chant joyeux des merles. Le ciel est d'un bleu absurde : un bleu de cobalt pur, profond, dans lequel on craindrait presque de se noyer. Les lèvres de Lucie ne cessent de remuer, mais de là où ils sont, les parents ne peuvent rien entendre.

« Tu ne crois pas qu'on devrait l'emmener voir un psy ? » dit la mère. Moue dubitative du père : « Il paraît que beaucoup d'enfants de cet âge ont des amis imaginaires. Ça ne serait pas une mauvaise chose d'ailleurs, ça stimulerait leur imagination, et de toute façon la chose finit toujours par leur passer quand ils entrent à l'école, alors un psy... ».

Ses parents se remettent à surveiller Lucie, pas moins inquiets pour autant. « Je me demande bien ce qu'ils peuvent se raconter » fait la mère. « À mon avis, le ballon ne raconte pas grand-chose » grince le père. Ils ne savent presque rien de ce Jimmy Jo. Leur fille n'en parle qu'avec réticence. Tout juste a-t-elle bien voulu leur confier qu'il venait de loin, de très loin, et qu'il lui disait plein de secrets. Des secrets ? Quel genre de secrets ? avaient-ils de-

mandé. Mais c'est un secret ! s'était écriée Lulu. Du coup les parents s'étaient sentis exclus, ce qui était peut-être pire qu'être inquiets. Cependant, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils avaient voulu voir là la première manifestation d'indépendance de leur enfant. L'an prochain, Lucie serait à la maternelle, puis l'oiseau volerait de plus en plus loin de son nid et finirait un jour par ne plus y revenir. Mais ce n'était pas pour tout de suite.

— D'accord, le ballon ne parle pas, reprend la mère, mais apparemment Lulu l'entend, elle. Ça revient au même, tu ne trouves pas ?

— Si tu veux, élude le père. Ça doit être un privilège de l'âge. Tiens, tu as lu *Mary Poppins* ? Tu te souviens de ce passage dans la nursery avec les deux bébés et l'oiseau ? Non ? Eh bien Mary Poppins et les gamins sont en train de discuter avec un merle qui s'est posé sur le rebord de la fenêtre et l'oiseau annonce aux bébés que lorsqu'ils seront grands, ils ne comprendront plus le langage du vent et du soleil, ils ne comprendront même plus son langage à lui. Évidemment les mioches n'y croient pas. L'oiseau ajoute alors que la seule personne qui, devenue adulte, parvenait encore à le comprendre, c'était leur nurse, et celle-ci, un brin sadique, lâche quelque chose comme : oui, mes enfants, vous entendrez toujours mais vous ne comprendrez plus rien, rien de rien.

— C'est horrible ! Mais pourquoi tu me parles de ça ? Tu viens de relire le bouquin ?

— Je t'en parle pour te rappeler que tu n'es pas Mary Poppins, ma chérie. Subitement la mère se redresse.

— Tu sais quoi, on va descendre discrètement dans le jardin pour écouter. Je ne suis peut-être pas Mary Poppins, toi non plus d'ailleurs me semble-t-il, mais au moins on pourra entendre ce que dit Lulu.

— Ah non, je trouve que ça ne serait pas très correct, s'indigne le père. Lulu a le droit d'avoir ses petits secrets, elle aussi, non ?

— Mais elle a quatre ans ! Et puis c'est trop bizarre tout ça. Je suis inquiète, vraiment, elle nous a dit tellement de choses horribles sur le machin dans le ballon.

— Mais enfin il n'y a aucun machin dans son ballon, il n'y a que de l'air ! Le reste, c'est l'imagination d'une petite fille qui regarde trop de dessins animés.

— Peut-être, n'empêche qu'elle nous a dit qu'il pouvait parfois être très méchant et qu'il lui racontait des histoires effrayantes, qu'il avait de grosses griffes, un visage affreux, des écailles sur la peau, bref que c'était un monstre !

— Eh bien ça n'a pas l'air de l'effrayer, fait le père. Regarde, elle sourit,

elle rit. Un monstre ? Là, c'est toi qui m'inquiètes, mon amour. Dis-moi que tu ne crois pas à cette fable, ou alors c'est toi qui as besoin d'un psy.

— Évidemment que je n'y crois pas, ce que je veux dire c'est que je ne laisserai pas Lulu se faire terroriser par je ne sais qui ou je ne sais quoi. Allez viens, je t'en prie, on va écouter. Juste un peu, pour en avoir le cœur net.

Le père se résigne en soupirant. Les parents sortent de la chambre puis de la maison et se faufilent jusque derrière un buisson de genévrier près de Lucie. Ils s'accroupissent et tendent l'oreille. La petite voix fluette de leur fille leur parvient mais ses mots restent inintelligibles. Le père ne peut s'empêcher de se mettre à glousser devant le ridicule de la situation. D'un geste sec, la mère le rappelle à l'ordre. Ils tendent de nouveau l'oreille mais n'entendent plus rien pour la simple raison que Lucie vient de cesser de parler. Levant la tête, ils la voient, de dos, tendre ses petits bras vers le ciel bleu cobalt comme une imprécatrice, et immédiatement le gros ballon se met à rouler en s'éloignant d'elle. Il n'y a pourtant pas le moindre vent et le jardin est absolument plat. Les parents sont estomaqués. Le ballon roule jusqu'à aller buter contre le grillage au fond du jardin, à trente mètres de là.

Alors Lucie se retourne et crie à ses parents :

— Jimmy Jo n'est pas content, je crois qu'il va vous punir !

Le père éclate de rire.

— Alors là, ma Lulu, ça serait bien la première fois que je serais puni par un ballon. Enfin la première depuis que j'ai arrêté de jouer au foot et que...

À cet instant, le père est interrompu par un cri de la mère. Celle-ci est figée dans une expression d'horreur et tend le bras vers le fond du jardin : le ballon rouge s'est remis à rouler et il est en train de revenir vers eux, très vite. De plus en plus vite, semblant grossir à vue d'œil au point qu'on croit qu'il va éclater et, bizarrement, plus il accélère, plus le temps paraît se distendre, se dissoudre sous le ciel devenu bleu nuit.

Et la dernière chose que voient les parents, alors que l'énorme ballon n'est plus qu'à quelques mètres d'eux, ce sont les griffes qui sortent de son enveloppe et le visage de leur fille qui les regarde avec un sourire hideux en battant des mains.

Un kiosquier bien comme il faut

Nicolas de Torsiac

Lundi

L'horloge de l'église sonne neuf coups. La place du village sort de sa torpeur pré-printanière. L'ado à qui j'ai permis de placarder son affiche sur un des panneaux d'affichage de mon kiosque, enfourche son vélo. D'après ce qu'il m'a dit, c'est une réclame pour son spectacle de fin d'année. Sans prendre le temps de me remercier, il file vers son collègue en empruntant la piste cyclable tout juste sortie de terre. Les travaux de voirie initiés par le maire sont achevés, mais l'immense pancarte vantant son action, continue à claquer dans la brise printanière. On y lit : *Ici, la mairie transforme votre quotidien.*

— Alors Yves, quelles sont les nouvelles ?

Je n'ai pas vu arriver Hubert. Fidèle du kiosque depuis dix ans, il vient acheter son quotidien chaque matin, sur les coups de 9h00 tapante. Toujours accompagné de Pistache, son fidèle Westie. La petite boule de poils contourne le comptoir et court se frotter contre ma jambe pour quémander son quota de caresses. Je m'accroupis pour lui grattouiller la tête. L'animal grogne de plaisir en aplatissant ses oreilles. Je lance à son maître :

— Faites comme chez vous Hubert !

Mon compère ne se fait pas prier. Dans mon dos, le froissement du papier journal trahit sa fébrilité malade. *L'écho du village* a beau être une feuille de chou, ce quotidien exerce une attraction quasi surnaturelle sur l'ancien instituteur maintenant à la retraite. Selon un rituel immuable, il me fait la lecture, tandis que je continue à caresser Pistache :

— Ah ! L'US Fleury a gagné son match hier. 3 à 0 ! C'est un miracle qu'ils soient parvenus à passer un tour. Oh ! Dites donc Yves ! Vous ne devinez jamais ce que l'on trouve dans la rubrique faits divers d'aujourd'hui.

Difficile de deviner ce que l'on sait déjà. Chaque jour, je suis le premier à lire *L'écho* dans son intégralité, dès réception. D'aucun appelle ça, le privilège du kiosquier. Hubert feint de l'ignorer. Je joue le jeu, alimentant avec entrain cette supercherie, ciment de notre complicité. Pourtant, ce matin, notre passe-temps a des relents de mensonge. Le lancement, irradiant de mon bras, me poussent à écourter la séance de papouille avec Pistache. Malgré les jappements désapprobateurs du chien, je me redresse en grimaçant. Feignant de m'affairer au classement de revues, je vérifie l'état de mon pansement. Un bourgeon en dépasse. Pour donner le change, j'interroge Hubert :

— Alors ? Qu'attendez-vous ? Je suis tout ouïe !

— Figurez-vous, qu'un photographe a pris en photo, près de l'étang aux jonquilles, la charogne d'un cheval empêtrée dans une haie. À mon avis, c'est un photo montage.

Pendant qu'il relie la brève, je fais un signe de tête à madame Aomamé qui marche d'un pas léger sur le trottoir d'en face. Elle répond à mon salut par un sourire éblouissant, avant de disparaître au coin de la rue.

— Qu'en pensez-vous Yves ? Cette histoire est à dormir debout ! Je le regarde d'un air las. Si vous saviez mon cher Hubert. Dormir est un luxe dont je suis privé depuis deux longues nuits déjà.

Mardi

— Alors Yves, quelles sont les nouvelles ?

Je jette un œil sur le cadran de l'horloge de l'église. Il est 9h04. Hubert à quatre minutes de retard. Exténué par une nouvelle nuit sans sommeil, je marmonne à son attention :

— Hé bien Hubert ! Que vous arrive-t-il ? Vous avez eu une panne d'oreiller ?

Pistache déboule à mes pieds et me fournit l'alibi rêvé pour plonger la tête sous le comptoir. Notre petit rituel me permet de masquer ma gueule de déterré à mon acolyte.

— Ne m'en parlez pas Yves ! Nous avons été contraints de faire un détour avec Pistache.

Figurez-vous que la maréchaussée bloque la rue de l'épuisette, me répond Hubert.

Au froissement de feuilles au-dessus de ma tête, je constate qu'Hubert n'a pas pris la peine d'attendre mon aval pour commencer à consulter le numéro du jour de *L'écho du village*. À mes pieds, Pistache à un mouvement de recul lorsque je tends la main vers elle. Elle approche sa truffe avec méfiance, flairer le bandage qui comprime mon avant-bras et grogne. Visiblement, Pistache

n'aime pas la chlorophylle. Je me maudits intérieurement de ma sottise, et tends rapidement l'autre main vers la boule de poil. Le Westie l'accepte et se laisse flatter comme à son habitude. Inquiet du silence prolongé de mon comparse, je redresse la tête. Il a toujours le nez plongé dans le journal. Ne dépassent des feuillets que le sommet de son crâne dégarni et ses sourcils. Ces derniers sont froncés, signe d'une très grande perplexité.

— Alors Hubert ? Vous êtes bien silencieux aujourd'hui. Pas de nouvelle croustillante ? Ça sonne faux, je le sais. Je repense à l'angoisse qui m'a saisi aux aurores, à la lecture de la page 2 de *L'écho du village*.

— C'est que... C'est à peine croyable. Là ! En page 2 ! Regardez ! Ils disent que la grange du vieux Léo, à l'entrée du village a complètement disparue sous une frondaison spontanée... C'est complètement aberrant.

À cet instant, madame Aomamé apparaît dans mon champ de vision. Je lui adresse un sourire qu'elle s'apprête à me rendre, avant que quelque chose dans l'expression de son visage ne se fige. Dans un geste instinctif, elle resserre son châle sur ses frêles épaules et détourne vivement la tête. Sans prendre la peine de regarder, elle traverse, et manque se faire renverser par l'utilitaire du postier. Fort heureusement, ce dernier, pile à temps et évite la collision avec la jeune étourdie.

Tout à sa lecture, Hubert n'a rien remarqué. Il bégaye à mon attention :

— Et... ils ajoutent qu'il y aurait peut-être un lien avec la disparition de certaines personnes du village depuis trois jours.

Je lui rétorque en réajustant précipitamment la tige qui dépasse de mon cuir chevelu :

— Ne me dites pas que l'ancien instituteur que vous êtes va croire ces commérages.

— Mais regardez ! C'est écrit noir sur blanc ici, me dit-il en pointant du doigt l'article.

Je fais mine de m'y intéresser. Quand je relève la tête, c'est pour croiser le regard d'Hubert qui m'ausculte avec attention :

— Vous avez vraiment mauvaise mine Yves.

— Oui, je me sens un peu barbouillé ce matin.

— Sûrement une petite intoxication alimentaire, répond en écho Hubert, l'air songeur. Allez savoir mon cher Hubert. Depuis deux jours que je ne peux plus rien avaler, je m'essaie à la photosynthèse, et ce nouveau régime alimentaire semble ne pas me convenir... du tout.

Mercredi

Sur la place de l'église, l'horloge du clocher sonne une fois. Je lève les yeux sur le cadran : la grande aiguille désigne bien le sol. Il est 9h30 tapante. Je jurerais que l'entrelac de lierres qui entourent le cadran n'était pas présent hier.

J'aperçois Hubert débouler au loin, sur la grande place. Il marche d'un pas vif. Mais plus que l'incongruité de son retard, c'est l'accessoire qui le lie à Pistache qui me trouble : Hubert tient son chien EN LAISSE.

— Hé bien Hubert ! Que se passe-t-il ? Pistache a tenté de fuguer ?

Je remarque que la laisse est tendue. Par intermittence, le Westie donne des coups de rein pour tenter de s'éloigner de son maître.

— Ah Yves ! Je ne sais pas quelle mouche l'a piquée, mais depuis hier soir elle n'en fait qu'à sa tête, me répond un Hubert essoufflé, et visiblement un peu désorienté.

À la vue du kiosque, Pistache semble s'apaiser. Elle fait mine de rentrer mais s'arrête subitement sur le seuil en reniflant furieusement le sol, près de l'ouverture. À ce niveau, d'épaisses racines ont disjoint les dalles du trottoir. Elle finit par se coucher devant l'encadrement, et me considère avec gravité.

— Vous voyez ! Même vous, elle refuse de vous approcher. Je ne la reconnais plus. J'ai cru qu'elle allait sauter à la gorge des policiers que l'on a croisés dans le quartier de l'Orne.

Alarmé, je l'interromps :

— Des policiers à l'Orne ?

— Oui Yves. Et pas que la municipale. Il y avait le gros Charlie. Vous savez, le fils aîné de la boulangère. Il m'a dit que des collègues de la préfecture allait monter les épauler, qu'ils étaient spécialisés dans les affaires d'enlèvement.

Ainsi, des gens disparaissent. Je saisis sur la pile qui me fait face, un exemplaire de *L'écho du village*, et le lui tends. Il s'en empare et je vois ses joues s'empourprer. À nouveau la magie opère. Plongé dans les articles racleurs du quotidien, Hubert en oublie les tracasseries de la matinée et celles de sa nuit : j'observe à la dérobée le pansement qui émerge de son cou. Je crois deviner le bout d'une ramure en émerger. Négligent, il ne prend pas la peine de me cacher son état, occupé qu'il est à parcourir les pages centrales.

Soudain, la jointure de ses doigts se resserre. D'instinct, je sais quel est l'article qui a attiré son attention. Comment le manquer ? J'ai bloqué de la même manière sur celui-ci, ce matin. Le grand cirque va débiter. Ils vont envoyer des scientifiques pour soi-disant nous aider. Mais aussi l'armée, pour

soi-disant sécuriser la zone. Ils, ce sont les membres du gouvernement, et ils n'ont ni plus ni moins décidé que de placer notre village en quarantaine.

Estomaqué, Hubert me fait grâce de la bouillie de lecture enthousiaste qu'il a pris pour habitude de me servir. Las, je porte un regard torve sur la rue. Elle est anormalement calme... et excessivement verdie. Des herbes sauvages ont colonisé le bitume cette nuit.

Un parfum entêtant imprègne la rue. C'est celui de madame Aomané. Elle est passée depuis une petite heure, mais la fragrance de son souvenir peine à se dissiper. Plus par gêne que par coquetterie, elle a bien tenté de dissimuler à ma vue les bourgeons qui gonflaient sa tenue. Mais à la voir se mouvoir avec tant de précaution, j'en ai deviné une floraison imminente.

Je n'ai pas entendu Hubert prendre congé. Ou peut-être que je n'y ai pas prêté attention. Un rouge gorge vient se poser sur une branche qui s'est échappée de ma chemise. Je ne bouge plus, soucieux de ne pas troubler mon petit hôte. J'observe avec attention le support sur lequel ses petites pattes reposent. Visiblement, je deviens chêne. Et vous Hubert, mon ami, de quel bois êtes-vous donc fait ?

Jeudi

Sur la place, les hommes vêtus de cirés jaunes finissent de monter leur tente de campagne. Leurs attitudes pataudes, leur donnent l'allure de cosmonautes. Alors qu'ils s'activent, un véhicule blindé surgit dans un grondement. Des fantassins en descendent au milieu de quelques badauds nullement apathiques.

Au milieu de ce chaos, j'aperçois Hubert qui traverse la place. Il tient sa laisse, mais rien ne s'agite au bout. Tard dans la nuit, le petit chien a fui. L'ustensile n'est là que combler l'absence et simuler la vie d'avant. De toute façon, on sent bien qu'il n'y a plus que ça à faire : sauver les apparences.

Je sors du kiosque avec le journal du jour à la main et me porte à sa rencontre. À l'approche du final, je n'ai plus le cœur de jouer la comédie. À quoi bon faire semblant, alors que tout se délite. Hubert n'a d'yeux que pour la branche qui me sort de l'avant-bras.

— Vous aussi mon ami, bredouille-t-il en me serrant dans ses bras.

Je remarque la fine écorce qui craquelle sur la peau de ses mains. Il finit par me lâcher pour saisir *L'écho du village*.

Un crissement de pneus, suivi du bruit d'une puissante accélération, puis des cris, et des injonctions à s'arrêter. C'est l'utilitaire du postier qui vient de faire une embardée. Sur la route, les militaires qui étaient en train d'installer

une herse mobile, hurlent en agitant leurs armes. Insensible à l'agitation environnante, une personne se meut d'un pas lourd, sur le trottoir d'en face. Madame Aomamé traîne son spleen et laisse dans son sillage une traînée de pétales fanés.

Vendredi

Il est 9h00 tapante sur ma montre. Impossible de déchiffrer le cadran de l'horloge de l'église, resté bloqué à 4h16, heure à laquelle un lierre invasif est allé gripper le mécanisme des aiguilles. Ce matin, Hubert a renoué avec ses bonnes habitudes : la ponctualité. Mal lui en a pris. Tout comme moi, il est victime de la première raffle. Les hommes en jaune ont à cœur de tester leurs vaccins. Les scientifiques qui nous ont pris en charge manquent d'empathie, rapport à notre état physique qui nous rapproche plus du statut de cobaye que de celui d'être humain. Ils nous administrent ce qu'ils appellent être un produit retardant. Dieu seul sait quand ils se décideront à nous faire ingurgiter un pesticide. Maigre consolation, nos épidermes sont tellement durs qu'ils doivent s'y reprendre à deux fois pour nous piquer : on ne compte plus le nombre d'aiguilles brisées qui jonchent le sol. Nous nous laissons faire avec un flegme tout arboricole. À l'orée d'une apocalypse végétale, la sève qui irrigue notre ligne de vie nous offre un champ de possibles insoupçonné.

Comme pour faire mentir ce nouvel état, les soldats attaquent au chaluveau les plantes qui pullulent aux quatre coins de la place. Il en résulte une fumée âcre qui s'élève en épais panaches.

Les exemplaires de *L'écho du village* gisent sur le présentoir. Plus personne ne souhaite lire les nouvelles. Je n'ai pas le cœur d'annoncer à Hubert ce qui est inscrit en première page. Le postier était un de ses voisins. Après sa tentative de fuite hier, ils l'ont finalement stoppé à la sortie du village. Les militaires n'ont pas su ramener le pauvre hère à la raison. Sorti de son utilitaire, il tenait plus d'un hêtre que d'un humain. Ils l'ont brûlé. Mais le bois de hêtre met longtemps à brûler. Son agonie a été longue.

Madame Aomamé n'ira pas plus loin. Elle a pris racine à l'angle de la rue principale et de la place de l'église. Elle pleure en silence la perte de son humanité.

Une pluie de cendre et de suie mêlée retombe sur notre futaie naissante.

Samedi

Les envahisseurs sont partis en catastrophe. Les camions bâchés ont été abandonnés sur place, leurs essieux empêtrés dans des chèvrefeuilles grim-

pants. Une armée disparate de végétaux, à la croissance vigoureuse, s'est propagée pendant la nuit et couvre le centre-ville d'un tapis de graminées.

Hubert a finalement choisi de s'enraciner devant mon kiosque. Délicate attention, car l'été approchant, il fournira à ce dernier, une ombre salutaire.

La gigantesque pancarte vantant l'action du maire est finalement tombée au sol. Du slogan tapageur - *Ici, la mairie transforme votre quotidien* - il ne reste que quelques lettres disloquées mangées par une marée de lichen.

À l'inverse, protégée par le panneau d'affichage de mon kiosque, l'affiche installée par l'ado en début de semaine, semble résister à la végétalisation galopante. Comble de l'ironie, je me rends compte que les collégiens devaient jouer *la métamorphose* de Kafka la semaine prochaine.

Demain nous serons dimanche. Le seul jour où le quotidien ne paraît pas. Le seul jour où il fait bon mettre un kiosquier dehors. J'arrange mes racines dans les interstices du trottoir, non loin de mon kiosque et de mon cher Hubert. Sur le trottoir d'en face, madame Aomamé bourgeoise, enfin apaisée.

Demain, nous serons le premier jour de l'équinoxe du printemps. Je serai aux premières loges pour assister à sa floraison.

Sages comme des personnages

Stephania Matousek

Denis n'aimait pas ce boulot, ça lui fichait les jetons. Tant que d'autres adultes circulaient dans l'établissement, l'ambiance ne lui pesait pas trop. Cependant, dès que le dernier collègue prenait congé et qu'il se retrouvait seul avec les enfants, il sentait l'atmosphère s'épaissir. Entre chien et loup, le soir apportait toujours son lot d'angoisses et ces mêmes-là y étaient particulièrement sensibles. Maudite fût l'heure où il accepta le poste de veilleur de nuit dans cet orphelinat lugubre !

— Si je pouvais me transformer en prince comme dans les contes, disait-il à Petite rousse en éteignant sa loupotte, je serais le plus heureux des mortels.

Lorsque l'obscurité tapissait chaque recoin des couloirs et que les petits indigents étaient couchés, Denis se faisait violence pour entamer sa première ronde nocturne. Bien sûr, les gémissements provoqués par les cauchemars enfantins le mettaient mal à l'aise. Mais le pire, c'étaient les ricanements furtifs au creux de la nuit. Quand il se glissait dans les dortoirs pour démasquer le sale petit fourbe, il ne découvrait que des carcasses frêles profondément endormies, à la respiration régulière, mais chuintante de maladie. Au fond, ces pauvres gosses lui inspiraient de la peine, même si l'endroit leur conférait une aura spectrale.

Surmontant son aversion pour les petits pensionnaires, Denis se mit à réfléchir au moyen de leur offrir un peu de réconfort et d'apaiser leur sommeil agité. Pour être honnête, sa démarche n'était nullement altruiste : il souhaitait surtout faciliter sa tâche de veilleur et rendre ses propres nuits plus calmes. Ses rondes lui donnaient l'occasion d'explorer les lieux. Outre les dortoirs et les bureaux du personnel, l'établissement comportait une infirmerie, une cantine, une salle de jeux et une bibliothèque.

Même s'il eut une pensée pour les somnifères de l'armoire à pharmacie, Denis écarta l'infirmerie comme potentiel pourvoyeur de solutions. Il entra

donc dans la cantine et alluma les néons blafards. Les tables en inox, vétustes, réfléchissaient vaguement cette lumière morne. Les pas du jeune homme résonnèrent sèchement dans l'espace vide et son cœur accéléra la cadence. Il essaya très fort de se persuader de la banalité de la situation, mais l'impression tenace d'être guetté lui collait à la peau. Le silence régnait, troublé uniquement par le grésillement des ampoules électriques. Appréhensif, Denis se déplaçait à pas de loup et n'osait rompre cette immobilité sinistre. Des gouttes de sueur froide s'insinuaient sur ses tempes.

Tout d'un coup, un grand fracas métallique retentit dans la cuisine. Denis fit un bond en arrière, haletant d'épouvante. Il recula jusqu'à toucher le mur et pressa sa main contre la poitrine, où son cœur cognait sauvagement. Une souris détala, lui révélant la cause du bruit : elle avait fait tomber une casserole de l'étagère. À ce moment, Petit louche aux yeux tristes apparut à la porte, se frottant les yeux :

— M'sieur, qu'est-ce qui se passe ? J'arrive pas à dormir...

Agacé de sa sottise et de l'irruption du marmot, Denis l'expédia dans son dortoir avec toute la patience dont il était capable. Retournant à la cantine, il alla chercher dans la réserve des bouteilles de lait et des gobelets. Le jeune homme était fier de son idée et la mit en pratique le soir même.

— M. Viant, les enfants m'ont fait part de votre « gentillesse » au moment du coucher, l'interpella la directrice de l'orphelinat quelques semaines plus tard.

— Ma gentillesse ? Ah, le verre de lait avant d'aller au lit ? répondit Denis en bombant le torse. C'est pour les aider à s'endormir. Ils ont l'air d'apprécier le geste, effectivement.

— Certes, les enfants sont contents. L'infirmier de l'établissement un peu moins.

— Ah, bon ? s'exclama-t-il, ébahi. J'ai loupé quelque chose ?

— Oui, le lavage des dents, qui a lieu avant votre arrivée le soir. La moitié des pensionnaires a maintenant la bouche toute cariée. Déjà que leur état de santé est, disons, approximatif..

— Oh, je vois. Je vous prie de m'excuser, je pensais bien faire.

— Ne vous inquiétez pas, nous ne doutons pas de vos bonnes intentions. Mais je vous demanderai de vous en abstenir désormais, si vous ne voulez pas veiller sur de petites horreurs à la dentition de zombie, lâcha la directrice avec un rire, comme pour faire de l'esprit.

Penaud, Denis regagna son poste et ses rondes nocturnes. Une nuit, comme il passait devant la salle de jeux plongée dans l'obscurité, le jeune

homme prit son courage à deux mains. Il y entra pour chercher une autre source d'apaisement pour le sommeil des enfants. Muni de sa lampe-torche, il commença à parcourir la pièce. Le sol était jonché de petits trains électriques, de manèges en miniature, de robots mécaniques, de voitures télécommandées et il y avait même un flipper. Tous ces jouets inertes évoquaient une fête foraine abandonnée. « Il ne manque plus que la maison hantée et on est bon », pensa Denis.

Il s'avança encore et le faisceau de sa lampe-torche balaya des poupées aux yeux écarquillés et figés, des clowns au sourire inquiétant, des peluches miteuses et inexpressives. Un frisson lui secoua les muscles. On aurait dit que ces jouets allaient prendre vie d'un moment à un autre... et qu'ils l'attaqueraient cruellement, telle une meute sanguinaire.

Peu inspiré par ces jouets horripilants, Denis remarqua une vieille boîte sur une étagère. Il y avait là quelques figurines, des animaux et des personnages à première vue. Le jeune homme répugna à les inspecter à la loupe, car ce carton était recouvert de poussière. Toujours est-il qu'il décida de les distribuer aux enfants. « Peut-être que ces figurines vont les distraire, voire se transformer en figures tutélaires sur leurs tables de chevet », conclut-il en son for intérieur.

Denis rebroussa chemin avec la boîte dans les bras et sa lampe de poche calée entre les lèvres. Le faisceau lumineux bondissait devant lui, bousculé par ses mouvements. Il s'arrêta alors, soudain crispé par un mauvais pressentiment. Quelque chose ne tournait pas rond, il sentait comme une présence maléfique. Une onde d'adrénaline électrisa ses veines de la tête aux pieds et tous les poils de son corps se hérissèrent. Pourtant, rien ne bougea.

Comme il s'apprêta à repartir, les petits trains, les manèges, les robots et les voitures se mirent en marche simultanément, provoquant un tohu-bohu infernal de sons et de lumières. Il lâcha son carton et se dépêcha de tout éteindre, malgré son effroi. Ses mains tremblaient et il avait l'impression de se dédoubler. Il éprouvait la sensation d'avoir l'esprit et le corps disjoints et de devenir, par moments, le spectateur de ses propres actions. Comme s'il lisait sa propre histoire.

Ce fut alors qu'il entendit les rires étouffés des petits chenapans. Ils sortirent de leur cachette masqués, essayant de prolonger cette bonne farce, se moquant encore et encore de ce veilleur de nuit froussard. Tête blonde boudeuse, Canaille souriante et Petit gros aux lunettes arboraient chacun un masque de sorcière ou de fantôme, selon les goûts. Denis ne put s'empêcher de rire de bon cœur et commença la distribution des figurines.

Deux jours plus tard, la directrice le convoqua encore une fois.

— M. Viant, j'ai à vous parler.

— Oui, madame.

— Vous avez donné aux enfants des jouets que nous leur avons cachés exprès.

— Ah. Je ne pensais pas que ça poserait problème. Ce ne sont que de simples figurines.

— J'apprécie votre esprit d'initiative, mais ça fait peur à certains enfants. Nous avons retrouvé la petite Carmen terrorisée ce matin.

« La petite Carmen... », réfléchit Denis en essayant de mettre un visage sur ce nom, « ah, mais oui, c'est Petite brune aux taches de rousseur ! Rho, quelle rabat-joie, celle-là ».

— Ces figurines avaient été retirées parce qu'elles représentent des personnages d'histoires d'horreur, expliqua la directrice. Du genre Frankenstein, Dracula, le Cavalier sans tête, le Loup-garou et même une espèce d'homme à tête de pieuvre...

— Cthulhu ? suggéra Denis, qui était fan de fantastique.

— Peu importe, contentez-vous de les ramasser.

— Euh... Bien, madame, je vais les rassembler et les ranger là où elles se trouvaient avant, se résigna le jeune homme.

— Merci, M. Viant.

Denis ne se laissa pas abattre pour autant. Il était déterminé à améliorer ses conditions de travail. Cet orphelinat s'asphyxiait de glauquitude, il fallait l'égayer un peu. On se sentait opprimé là-dedans, comme si le temps restait suspendu à une attente... Mais de quoi, il ne le savait pas.

Un soir, il tendit l'oreille et écouta Canaille souriante raconter une histoire pour aider Petit gros aux lunettes à s'endormir. « Suis-je bête », pensa-t-il en se frappant le front, « les livres de la bibliothèque n'attendent que de circuler entre les mains de ces gosses ! Il n'y a rien comme une bonne lecture avant de fermer les yeux le soir ». Il fila donc à cette île aux trésors, où il comptait dénicher ce qu'il y avait de plus soporifique.

Parcourant les maigres rayonnages, il laissa derrière lui les romans d'aventure, les bandes dessinées et les récits de l'imaginaire. Trop d'émotions à son avis. Dans sa conception singulière de la littérature, les classiques étaient d'excellents candidats au statut d'assommants. Ses souvenirs d'école les associaient à un brouillard ensommeillé.

La section dédiée ne comportant que des contes, Denis opta pour ce genre et choisit une dizaine de titres aux pages très usées par le temps. De re-

tour aux dortoirs, il les présenta aux gamins, n'obtenant nullement l'effet escompté, mais plutôt de l'enthousiasme :

— Je veux *Raiponce*, s'écria Petite Rousse, attrapant l'ouvrage le plus vite possible.

— Bah, je m'en fiche, j'ai *Blanche-Neige*, moi. Cheh ! riposta Petit louche aux yeux triste en se frottant le pouce contre le menton.

— Tu veux échanger *Jacques et le haricot magique* contre *Pinocchio* ? demanda Canaille souriante à Tête blonde boudeuse.

— D'accord, répondit celle-ci en troquant un livre contre l'autre.

— Eh, regarde, regarde, j'ai eu *Les Trois petits cochons*, se réjouit Petit Gros aux lunettes.

— Et moi, *Le Petit Chaperon rouge*, fit remarquer Petite brune aux taches de rousseur, redoutant les cauchemars.

— Allez, ouste ! Tout le monde au lit et fissa, les chassa Denis, satisfait de son idée. Vous avez un quart d'heure pour lire ou regarder les images et après je viens éteindre vos loupottes.

Leurs livres sous les bras, les enfants allèrent se coucher, tandis que le veilleur en profitait pour se poser dans son bureau. Il comptait mater tranquillement la fin d'un épisode de X-Files sur son portable. Il kiffait cette série vintage et en était déjà à l'épisode 16 de la saison 6. Il régla le son au volume minimum pour rester à l'affût du moindre bruit étrange provenant des dortoirs. Mais tout ce qu'il entendait pour l'instant, c'était les pages tourner et les bouches bâiller. Absolument parfait, quel génie il était !

Denis se concentra à nouveau sur sa série, savoura une ou deux frayeurs de pacotille, éteignit son téléphone et se leva enfin pour l'extinction des feux, comme promis. Dans le premier dortoir, les enfants faisaient déjà de beaux rêves. Petite rousse s'était endormie avec le livre sur la tête et Petit louche aux yeux tristes était enseveli sous une montagne de couvertures. Denis sourit, attendri. Ces mêmes pouvaient être attachants, en fin de compte.

Lorsque le veilleur s'approcha de Petite rousse, il remarqua une immense tresse qui pendait du lit et serpentait sur quelques bons mètres par terre. Intrigué, il lui retira l'ouvrage de dessus la tête et sursauta, jetant le livre un peu plus loin. Là, couchée dans ce lit d'enfant, il découvrit une belle jeune femme aux cheveux excessivement longs.

Affolé, Denis promena son regard alentour et vit la couverture du livre qui était tombé au sol. *Raiponce* ! Petite rousse avait lu *Raiponce* ! C'était impossible, c'était surréel, c'était... enfin, c'était surnaturel ! La fillette s'était carrément métamorphosée en personnage de conte.

Il se retourna brusquement vers le lit de Petit louche aux yeux tristes, caché sous les couvertures. Sur sa table de chevet, *Blanche-Neige*. Denis s’avança et tira doucement le bout de sa couette. Il s’aperçut, ahuri, qu’au lieu du garçon il avait devant les yeux un Nain qui ronflait doucement.

Le veilleur courut fébrilement vers le dortoir suivant. Au seuil de la porte, il manqua défaillir. Un énorme tronc poussait sur l’un des lits et étirait ses branches à travers les fenêtres ouvertes. « Le haricot magique », pâlit Denis, de plus en plus affligé. Tête blonde boudeuse s’était végétalisée ! C’était monstrueux, ça lui donnait envie de vomir.

De l’autre côté de la pièce, Canaille souriante ne s’en portait pas mieux. Elle incarnait maintenant un pantin en bois à l’image de Pinocchio. Denis se précipita vers le bonhomme et le secoua frénétiquement, essayant en vain de le ramener à l’état humain. « Quelle abomination ! », se lamentait le veilleur, paniqué, « Qu’est-ce que je vais faire, mon Dieu ? Je dois rêver, il n’y a pas d’autre explication. C’est contre-nature, tout ça », se désespérait-il.

Du dortoir voisin lui parvinrent alors des bruits abjects. Tremblant de trouille, Denis alla vérifier de quoi il retournait. Étant veilleur de nuit, c’était son devoir de se jeter dans la gueule du loup, pour ainsi dire.

Arrivé sur place, Denis s’arrêta net. Dans son lit, Petit gros aux lunettes se trouvait encore en pleine métamorphose. Sa peau douce d’enfant se muait en un cuir épais rosâtre, ses traits fondaient et s’épaississaient ignoblement, son corps entier se boursoufflait de façon répugnante.

Enfin, à la place du garçon, un cochon se vautrait dans les draps. Entre dégoût et angoisse, Denis scruta l’espace et vit le livre posé à côté, *Les Trois Petits Cochons*. « Heureusement que celui-là a subi une métamorphose porcine et non une lycanthropie », pensa-t-il soulagé.

Se tournant vers l’autre lit, Denis constata qu’il était vide. Cette absence n’augurait rien de bon. Où était Petite brune aux taches de rousseur ? Il la chercha des yeux, mais ne trouva que le livre qu’elle avait lu, *Le Petit Chaperon rouge*. Il blêmit en s’attendant au pire.

Ce fut alors que, pas très loin, s’éleva un funeste hurlement.

Eighor

Camille Doucet

Je m'appelle Eighor, et j'ai consacré ma vie à L'Impératrice Pourpre.

J'ai été formé dès mon plus jeune âge au combat sous toutes ses formes. L'Académie des Arts Guerriers mêlait dans son creuset les rejetons des familles les plus prestigieuses de l'Empire et les orphelins dans mon genre. Nous partagions les mêmes cellules austères, les mêmes séances d'entraînement éreintantes, les mêmes coups de fouets – mérités ou non. Ceux qui survivaient cinq ans devenaient officiers ou simples soldats – l'origine sociale ne pouvait être gommée plus longtemps.

La chance me sourit lors du tirage au sort de mon affectation : je me retrouvais hoplite, dans une phalange commandée par l'un de mes anciens camarades de souffrance. Nous nous faisons confiance, et nous assurâmes notre survie mutuelle pendant de nombreuses batailles. Puis vint celle de trop, et après avoir enterré mon ami avec les honneurs qui lui étaient dus, je pris sa place – première promotion d'une longue série.

Je m'appelle Eighor, et j'ai consacré ma vie à L'Impératrice Pourpre.

J'ai toujours combattu pour Elle. Obscur soldat, je ne comprenais pas l'importance de ces incessantes batailles, de ces torrents de sang déversés, de ces hurlements d'agonie – je n'y voyais que chaos, hasard, violence aveugle. Mais en progressant dans la hiérarchie militaire, je pris peu à peu conscience de l'ordre sous-jacent, du plan savamment exécuté, de la puissante volonté à l'œuvre. Comme un corbeau qui s'élève au-dessus du fracas, je distinguais, en m'éloignant de la boue des combats, la lueur du soleil – Sa lueur.

Pour Elle, j'ai mené mille batailles. J'ai guerroyé au cœur de déserts si brûlants que le sang de mes ennemis s'évaporait en touchant le sable surchauffé, au milieu d'étendues glacées ou le son même de ma voix se couvrait de givre. J'ai combattu dans des nécropoles hérissées de tombes diaphanes, dans des marais putrides, dans des forêts impénétrables. J'ai affronté des créatures

plus grandes que des citadelles, conquis des citadelles plus grandes que des montagnes. J'ai porté Son nom aux confins de l'Empire, asservi des peuples rebelles, exécutés des vassaux infidèles, planté Son oriflamme, restauré Son église, érigé Ses statues.

Je suis rentré, parfois, à la Cité Impériale, à la tête d'une caravane croulant sous les richesses et d'une cohorte de prisonniers haves et déguenillés. Je suis passé sous des arcs de triomphe, j'ai connu les rues couvertes de fleurs et l'ivresse d'une foule en liesse qui scande votre nom.

Les jeux politiques ne m'intéressent pas. Un général à la tête d'une armée de dix mille vétérans dévoués corps et âme, cela soulève bien des convoitises. Des propositions ont été faites et refusées, et les intrigants de tout bord ont fini par me prendre pour ce que je suis : un soldat, fidèle, borné, qui ne pense qu'au prochain combat. Ils ruissellent d'or et d'intrigues, je ruisselle de sang, chacun nourrit sa vie comme il l'entend.

J'ai même eu la chance d'apercevoir, une fois, l'Impératrice, lors de l'Audience de Printemps. Je me suis tenu à quelques mètres d'elle, j'ai admiré la soie tissée d'or de son kimono, le masque de porcelaine qui couvre en permanence son visage, sa silhouette gracile d'enfant ou de vieillard. J'ai senti l'énergie prodigieuse enfermée dans ce corps frêle, un feu clair et intense dans lequel j'ai purifié ma foi.

Je m'appelle Eighor, et j'ai consacré ma vie à L'Impératrice Pourpre.

J'ai mesuré son travail infiniment patient, cette tâche toujours renouvelée à laquelle elle se consacre depuis bien avant ma naissance. La tapisserie de l'Empire ne cesse de s'effiloche, et il faut en permanence la raccommode, en recoudre les accros, y ajouter parfois quelques coudées d'étoffe.

Je suis un de Ses mille brodeurs, mon glaive est une aiguille. Les massacres scellent des alliances, cette tribu exterminée en opprimait dix qui nous accueillent en sauveurs, mon armée détruit l'ivraie pour laisser pousser le bon grain, et peu à peu le dais de l'Empire s'étend sur le monde connu.

Jusqu'à la Guerre des Confins. Un de nos meilleurs généraux ayant été mis en déroute, c'est mon unité qui fût dépêchée dans ce royaume montagnoux dont les habitants avaient eu l'orgueil de détruire la stèle élevée à leur frontière par l'Impératrice.

Les habitants des Confins se révélèrent bien plus que de simples montagnards : de splendides guerriers, féroces, disciplinés, habiles. Ils se battaient comme on se bat quand on habite à l'extrémité du monde et qu'en cas de défaite, il n'est nulle part où fuir pour vos mères et vos enfants.

La bataille s'annonçait longue, indécise, coûteuse en sang et en tribut –

les cadavres font de mauvais esclaves. Au milieu de ses cavaliers, leur jarl se battait avec ardeur, galvanisant son armée tout entière. La solution était donc simple – je fis dresser l'Étendard de Défi, une invitation auquel ni dieu ni homme ne peut se soustraire. Le combat cessa aussitôt et le Cercle fut établi. Le jarl y pénétra par le nord, moi par le sud. Je l'avais longuement observé, et nous savais de force égale – mais peu m'importait. Sa mort scellerait le sort de son royaume, la mienne ne serait qu'une bulle qui crève à la surface de l'océan.

Nous nous affrontâmes sans peur ni espoir, et ce combat longtemps sera chanté par les aèdes. Ses coups fracassèrent mon bouclier, fendirent mon heaume, arrachèrent mon armure par pans entiers ; cet homme était un orage, une tornade de grêle, un ouragan hérissé de lames ; j'étais ballotté mais je résistai, je trouvai mon rythme, mon pied s'affirma, je dansai dans la tempête, et entre deux coups de tonnerre je plongeai ma lame dans sa gorge. Il me regarda, sourit faiblement, ses yeux fixèrent un point au-delà de moi. Puis il s'effondra lentement et je pus à mon tour me laisser happer par le sol – cela faisait bien longtemps déjà que ses coups avaient eu raison de moi. Deux armées désemparées contemplaient le spectacle de nos cadavres entremêlés.

Je m'appelais Eighor, et j'avais consacré ma vie à L'Impératrice Pourpre.

L'obscurité.

Le silence.

Puis un tumulte indistinct. Se précisent peu à peu le hennissement des chevaux, le claquement des sabots, le grincement d'un essieu, le bruit métallique des roues cerclées de fer heurtant une pierre du chemin. Et des voix qui psalmodient, un chant indistinct mais qui me maintient dans ce chariot obscur comme une camisole. Je suis fumée, poussière, esprit ; je voudrais m'élever, m'évaporer, m'enfuir ; mais l'étrange mélodie tisse autour de moi un filet qui m'emprisonne.

Le silence.

L'obscurité.

Une lumière diffuse.

Une mélodie confuse.

Je vois. J'entends. Je ne suis qu'un cadavre froid et rigide, que la pourriture guette déjà, et pourtant mes sens se réveillent peu à peu. Seule l'impossibilité de bouger le moindre muscle me rappelle ma condition de défunt.

Une vaste salle aux murs de pierre noire émerge progressivement de l'ombre. Au centre, une table de basalte sur laquelle repose un corps – le mien.

Tout autour de la pièce, des Moines de l'Unité, capuche rabattue sur leurs visages émaciés, se flagellent en psalmodiant ce même chant qui m'accompagne depuis mon trépas. Des braseros projettent une lueur rougeoyante, mais je ne perçois pas leur chaleur.

Un homme à la stature imposante – je reconnais, à sa toge ornée de l'Œil Impérial, un des grands prêtres de l'Unité – s'approche de mon corps, escorté de deux acolytes vêtus de chasubles noires. Je les vois par mes yeux, je me vois par les leurs, ma conscience semble flotter entre nous comme une brume opalescente. C'est étrange de se découvrir ainsi, nu, livide, de contempler ce corps musculeux, couturé de cicatrices, que je n'ai jamais vu dans un miroir. Je m'étais étranger avant même de mourir.

Les trois hommes déploient, à côté de la table où je repose, un arsenal de lames, de ciseaux, de canules ; une cohorte de fioles, de pots et de flacons.

C'est donc cela. Le Rituel du Passage, la Grande Transition. La cérémonie la plus sacrée de l'Empire, dont l'existence est un secret chuchoté. J'ai été choisi, élu parmi les élus, j'ai été hissé hors du puits de la mort par la plus puissante des magies, et j'ai beau n'être qu'un corps sans vie allongé sur la pierre froide, je comprends l'honneur qui m'est fait. Après le passage de l'orphelin au soldat, du soldat au général, je vais effectuer ici la dernière de mes métamorphoses.

Les acolytes lavent avec précaution mon corps, l'enduisent d'un onguent rougeâtre, puis incisent ma poitrine. Je sens la lame affûtée trancher ma peau et mes muscles, c'est une caresse plus qu'une douleur. Ils scient avec précaution mon sternum, je perçois l'odeur d'os broyé qui m'a plus d'une fois accompagné sur le champ de bataille. Ils retirent avec soin de ma poitrine béante mes poumons, mon cœur, les mêlent à de l'huile et de la résine, puis les laissent se consumer sur un brasero avant de placer les cendres dans de grands vases ornés de runes.

Je vois l'acier aiguisé découper mes chairs, mes organes quitter un à un mon corps pour rejoindre jarres et vases canopes, je vois un acolyte enfoncer dans une de mes narines une tige de métal chauffée à blanc, qu'il manipule délicatement pour détruire le contenu de ma boîte crânienne. Je vois même

après qu'ils aient retiré avec mille précautions mes globes oculaires, et le chant des moines reste distinct alors qu'il résonne dans mon crâne vide et cautérisé.

Je ne saurais dire combien de temps dure ce rituel. Des heures, des jours, des semaines? Les prêtres se succèdent, mon corps est successivement lavé, épilé, enduit de cire d'abeille, couvert d'amulettes. Les os abîmés sont patiemment cerclés de bronze et d'argent, les plaies recousues avec soin, les orifices désormais inutiles sont remplis de bitume puis scellés au fil d'or. Un disciple consacre un long moment à curer les ongles de mes doigts et de mes orteils – cette cérémonie associe le trivial au sacré.

Enfin le Grand Prêtre semble satisfait. Sur une ultime injonction, les acolytes enduisent une dernière fois mon corps d'onguents et de vin de palme.

Le chant qui jamais ne s'est arrêté gagne en rythme et en intensité. Le Grand Prêtre mêle sa voix à celles du chœur des flagellants. J'imagine que je suis prêt pour le Dernier Voyage, et que m'attend quelque part un sarcophage où reposent déjà mes armes et une obole. La mélodie s'élève plus fort encore et je perds ce qui me tenait lieu de conscience.

Je reviens à moi. Plus de salle aux murs noirs, plus de table de basalte, plus de braseros rougeoyants. Je suis *debout*. Je peux *bouger*. Mes membres sont lourds, gourds, mais peu à peu j'en reprends le contrôle. Je me redresse lentement. Je contemple ce corps nouveau, qui fût le mien et qui est autre. Ma peau a pris l'aspect sombre et luisant du cuir ciré, mes tendons sont des filins d'airain, mes mains des griffes acérées.

Je sens une puissance illimitée palpiter dans ce corps sec comme un cep de vigne. Je ne connais plus ni la faim ni la soif, je n'ai plus sommeil. Le temps même ne signifie plus rien.

Je porte une armure d'orichalque frappée de l'Œil Impérial. Je tire de son fourreau mon sabre d'obsidienne, que deux hommes peineraient à soulever mais que je manie avec aisance.

Derrière moi s'élèvent les portes écarlates du Palais d'Automne, le cœur caché de l'Empire, celui où Elle réside, infime et infinie.

J'en suis désormais l'infatigable gardien.

Je m'appelle Eighor, j'ai consacré ma vie l'Impératrice Pourpre, et je vais désormais lui consacrer ma mort.

Rajeunissement

Bernard Marsigny

— Vous n’auriez pas eu ces derniers temps, cher Monsieur, une contrariété, un choc émotionnel important qui pourrait expliquer votre état présent ? demanda le docteur.

Fernand Legros, retraité de 85 printemps, réfléchit un instant, puis répondit très calmement :

— Si ! J’ai eu une grande joie. Ma femme est morte. C’était une emmerdeuse. Alors en apprenant qu’à un passage à niveau elle avait refusé la priorité à un T.E.R , je me suis senti d’un coup tout léger, comme rajeuni et libéré d’un grand poids. On peut dire que ça a été effectivement un gros choc émotionnel joyeux. J’ai bien fêté ça. C’est à partir de là que j’ai ressenti cette sensation bizarre que je vous cause. Vous avez peut-être vous-même déjà connu ça, Docteur ?

Le praticien ne jugea pas utile de parler de son cas personnel. Celui de Monsieur Fernand Legros était autrement plus intéressant.

— Je vais vous envoyer faire des examens complémentaires, s’empressa-t-il de préciser. Nous y verrons ensuite un peu plus clair.

C’est ainsi que Fernand Legros, qui n’avait souffert à ce jour que de légers problèmes cardiaques et d’un peu de cholestérol, fut invité à passer chez plusieurs spécialistes. On procéda à différents dopplers des membres inférieurs puis supérieurs que l’on associa à des tests d’effort indispensables. On enchaîna par un encéphalogramme suivi de près par un électrocardiogramme, auquel succéda, par précaution, un I.R.M du cerveau avant de pratiquer dans la foulée une petite échographie du cœur. Pour faire bonne mesure, on couronna le tout par quelques prises de sang indispensables. Et enfin on proclama les résultats.

— Cher Monsieur Legros, commença le généraliste, au vu de vos examens, je suis en mesure de vous dire que vous n’avez rien de grave, sauf que... (et là,

le praticien s'arrêta une seconde pour ménager ses effets avant d'annoncer la suite)... sauf que... vous êtes sur le point de nous faire un petit P.R.S.I!!!

Comme on pouvait s'y attendre, Fernand exigea d'emblée quelques explications sur ce sigle qu'il entendait pour la première fois.

Le médecin se lança alors dans un exposé qu'il jugea susceptible d'être compris par un être aussi rustre que ce Fernand Legros, ancien chauffeur routier de son état.

— Voici, c'est très simple et très rare. Vous êtes un phénomène. Ce qui va se passer en vous est tout à fait exceptionnel. Ça va vous faire un choc, il faut vous y préparer. Un beau matin, en vous regardant dans la glace, vous constaterez que pendant la nuit vous avez rajeuni de 10, 20 ou 30 ans d'un coup! Vous allez tout simplement vous métamorphoser.

— Me quoi? demanda Fernand.

— Vous allez changer complètement d'allure. Vous allez subir une transformation de votre aspect, en un mot vous allez être le sujet d'une métamorphose complète. C'est ce que nous appelons dans notre jargon un *Processus de Rajeunissement Sénile Incontrôlé*, et que nous abrégeons en « P.R.S.I ». Vous saisissez? demanda l'homme de l'art.

— Ça veut dire quoi « Incontrôlé? » osa l'homme rustre.

— La lettre « I » signifie, cher Monsieur Legros, que médicalement nous sommes tout à fait incapables à l'heure actuelle de contrôler quoique ce soit. Nous ignorons tout du pourquoi du comment de ce phénomène et ne savons ni quand il commencera, ni quand il s'arrêtera, s'il s'arrête un jour!!!

— Et s'il ne s'arrête pas? interrompit le chauffeur routier.

— Dans ce cas, cher Monsieur, il y a fort à parier que vous mourrez en bas âge! Mais nous n'en sommes pas encore là. Restons confiants dans la médecine, répondit le praticien, tout heureux d'avoir été aussi clair dans ses explications.

Rentré à l'hospice, où il habitait depuis peu, Fernand regagna sa chambre et se garda bien d'informer qui que ce soit de sa possible prochaine métamorphose. Dans les jours qui suivirent, il n'arrêta pas de se regarder dans la glace. Rien ne se passa.

— Ce n'est pas la première fois que les toubibs disent des conneries, pensa-t-il.

Une semaine plus tard, il descendit en retard au réfectoire. Il avait trop dormi. Dans le couloir il croisa Sylvie, l'une des aides soignantes :

— Excusez-moi, Monsieur, les visites ne sont autorisées qu'à partir de midi, lui fit-elle remarquer, en jetant ostensiblement un coup d'œil sur la

pendule qui affichait 11 heures.30. Il vous faudra patienter un peu dans le hall d'entrée.

Elle ne l'avait pas reconnu et pourtant tous les jours, c'était elle qui lui apportait ses médicaments.

Alors il comprit et se rua dans sa chambre. Dans le miroir de la salle de bains, il découvrit un homme d'une cinquantaine d'années qui lui ressemblait fort. Il avait à nouveau des cheveux grisonnants, quelques rides viriles, moins d'embonpoint. En un mot, il voyait le Fernand Legros, séducteur aux yeux bleus et à la carrure imposante qu'il avait été trente cinq ans auparavant.

— Oh, Putain ! se dit Fernand en s'admirant. Une véritable méta-phormose ! Je comprends pourquoi à cet âge j'ai tombé autant de gonzzesses. Pour un peu je me séduirais moi-même !

Il ouvrit la bouche, admira ses dents, fit jouer sa musculature et en conclut qu'avec un physique pareil, il allait faire un malheur auprès de toutes les vieilles de l'hospice. Fernand jugea toutefois convenable de révéler à la Directrice qu'il était victime d'un P.R.S.I à l'origine inconnue. La chose n'étant pas contagieuse, la dame lui demanda toutefois de garder le secret. Certains pensionnaires pourraient être jaloux de ne pas bénéficier eux aussi d'un P.R.S.I personnalisé. Officiellement, on laissa entendre que l'ancien Fernand Legros était parti et avait laissé sa place à un homonyme.

Sa vie, suite à ce rajeunissement inattendu, changea radicalement. On s'habitua à ce nouvel arrivé qui était pourtant, aux dires de certaines dames, bien jeune pour être déjà dans cet établissement. Comme il pouvait s'y attendre, Fernand ne fut pas long à réveiller chez plusieurs pensionnaires, pas encore totalement parkingsonisées, quelques idées de rapprochements intimes. Mais le malheur voulut que ce séduisant quinquagénaire fût aussi du goût d'une sympathique infirmière-stagiaire qui n'avait pas encore totalement résolu son complexe d'Œdipe. Le couple scandaleux fut découvert en pleine activité par une fiancée occasionnelle de 80 ans. Furieuse de se voir concurrencée par une gamine sans expérience, elle traita la jeune enfant de petite salope et Fernand de gros dégueulasse. Après quoi, elle fila illico chez de la Directrice. Celle-ci, devant le scandale, ne put faire autrement que d'inviter Fernand à quitter les lieux avec son P.R.S.I sous le bras et ce, dans les plus brefs délais.

— Oh, Dieu de Dieu ! Pas facile d'être séducteur ! conclut-il, philosophe.

Les premiers temps Fernand profita pleinement de son nouveau physique. Il renouvela complètement sa garde-robe et s'habilla à la mode. Il opta pour des jeans délavés taille basse. Pour faire plus viril et à l'image des mannequins

que l'on voyait dans certains magazines, il ne se rase plus qu'un jour sur trois. Pour faire branché, il renonça aussi au port de la cravate et alla même jusqu'à se mettre du gel dans les cheveux. Lorsqu'il jugea son nouveau look suffisamment élaboré, il se mit à fréquenter les thés dansants. Il y remporta quelques beaux succès. Mais il fut bien obligé d'admettre qu'il manquait toujours autant de souffle et que ses performances au lit n'étaient plus celles qu'il avait à cinquante ans. Sur ce plan, il en avait déçu plus d'une. Aussi décida-t-il de s'en plaindre ouvertement à son généraliste.

— Mais, Cher Monsieur Legros, précisa le docteur, c'est vrai, extérieurement vous avez l'apparence d'un homme de cinquante ans, mais intérieurement vous êtes resté un vieux monsieur de 85 ans!

— Ça, mon petit vieux, vous vous êtes bien gardé de me le dire, lui balança Fernand peu enclin à plaisanter. Alors comme ça, je vais continuer à souffrir de mes rhumatismes, de mon cholestérol et du reste? Il faut peut-être aussi que je continue mon régime?

— Mais oui! Jamais je ne vous ai dit d'arrêter vos différents traitements. Vous devez impérativement les poursuivre, sous peine de graves ennuis.

— Mais alors cette métamorphose ce rajeunissement, ça sert à quoi si je ne peux pas m'en servir? fit remarquer Fernand. C'est de l'arnaque pure et simple. Et avec les gonzesses, je fais comment?

— Vous faites... comme vous pouvez,... si vous pouvez... C'est la seule chose que je puisse vous dire. Mais un conseil : mettez la barre assez bas! lui conseilla le praticien.

Fernand sortit de la consultation avec le moral dans les chaussettes

— Eh bien au moins, je sais à quoi m'en tenir! Je suis une illusion ambulante. C'est comme dans certaines églises. On croit que la colonne est en marbre et en fait c'est du plâtre peint. C'est du faux! Voilà! Je suis du faux! Je suis un être baroque. En attendant, pour m'annoncer la bonne nouvelle, il m'a tout de même pris 45 euros, le cher toubib. Ses tarifs à lui, c'est pas du toc, c'est du bien réel.

Il n'arrêta pas de maugréer de toute la journée. Comme il pleuvait, il prit le bus pour rentrer dans sa nouvelle demeure et se prit de bec avec un imbécile de contrôleur qui ne voulut jamais admettre que la carte de réduction qu'il lui présentait, était celle d'un homme de 85 ans. Celui qu'il avait en face de lui, disait-il, n'était pas le même que celui sur la photo. Pareille mésaventure se reproduisit maintes fois par la suite. Avec son âge il avait également libre accès aux musées. Là encore, à chaque passage, on mettait en doute sa bonne foi. Il eut encore quelques ennuis à un barrage routier. Devant le scepticisme

évident de celui qui contrôlait son permis de conduire, obtenu dans un autre siècle, il avait failli exploser. Mais il s'était contenu. À quoi bon du reste expliquer à ce Monsieur que les Gendarmes des années 50 étaient nettement plus intelligents que ceux de maintenant ! Ça aurait pu être mal interprété !

Les mois passèrent. Son quotidien devint pénible.

Il évita de se rendre au monument aux morts pour commémorer la fin de la guerre d'Algérie. La dernière fois on l'avait presque pris pour un imposteur. Personne ne voulait admettre que le porte-drapeau à qui on donnait à peine 50 ans, avait été blessé 55 ans plus tôt dans les Aurès Néméncha. Il lui avait fallu parlementer, se justifier, donner des preuves, des noms, des dates. Mais rien n'y avait fait. On avait continué à douter de son identité. « Monsieur, lui avait dit le Président local de la F.N.A.C.A, vous pourriez au moins respecter nos morts ! » Devant tant de connerie, il avait tourné les talons et s'était juré de ne plus jamais fréquenter ces « pauvres connards médaillés »

Il eut surtout une énorme déception à l'enterrement de son vieux copain Louis, ex-chauffeur routier comme lui. Ils avaient travaillé ensemble pendant des années dans la même boîte. Aujourd'hui, à 90 ans, Louis avait définitivement quitté la route après une longue et douloureuse maladie. Il n'y avait pas foule au cimetière. Depuis longtemps la liste des copains s'éclaircissait dangereusement. Les rescapés se faisaient rares. Fernand avait pris place dans la file des présents pour présenter ses condoléances à la famille. Lorsqu'il s'avança pour embrasser Ginette, il comprit qu'elle ne le reconnaissait pas. Elle eut toutefois ces quelques mots de sympathie : « Je suppose Monsieur que vous êtes le fils de Fernand, vous ressemblez beaucoup à votre papa. » Il ne l'avait pas détrompée et bredouillant, il avait excusé « son père lui aussi bien malade ». Elle l'avait remercié d'être venu.

Fernand n'en supporta pas plus. Il se rua chez son généraliste et dans un langage particulièrement bien choisi, il le prévint :

— Écoute, toubib, commença-t-il, tu fais ce que tu veux, tu te débrouilles comme tu peux, mais t'as tout intérêt à me redonner mon vrai look de 85 ans et de me débarrasser de cette putain de métamorphose. Et vite ! Tu piges ? Sinon, je te promets des nuits blanches et des tas de gros soucis. Et ta médecine ne pourra rien pour toi. Me suis-je bien fait comprendre ?

Devant cette petite mise en garde digne d'un être sans éducation, le sage praticien l'adressa à plusieurs spécialistes. On procéda à différents dopplers des membres inférieurs puis supérieurs que l'on associa à un encéphalogramme doublé d'un cardiogramme complété de plusieurs I.R.M et de diverses échographies. Le tout se termina par quelques prises de sang supplé-

mentaires. Enfin on proclama les résultats :

On ne comprenait toujours rien. MAIS il y avait une bonne nouvelle. Dans une revue américaine spécialisée il y avait un long article qui traitait des différents cas de P.R.S.I . Après des études très poussées de différents laboratoires on en déduisait que cette métamorphose inexplicée ne se prolongeait jamais au-delà de deux ans.

— Vous voyez, cher Monsieur Legros, annonça triomphalement le médecin, il ne fallait surtout pas vous inquiéter. Je vous l'avais bien dit. Vous n'avez plus qu'à attendre et tout redeviendra comme avant. Croyez-moi :

Il faut toujours faire confiance à la médecine...TOUJOURS!!! »

Et sur ce il lui demanda 55 euros. Les tarifs avaient augmenté!

La Dame

Amandine Delecroy

La femme court, ses jambes nues luisent dans la nuit d'hiver, lumière blafarde, faible écho de la lune sur la peau blanche. « Leslie! Bébé, où es-tu ? »

L'air siffle dans ses oreilles, les halètements alternent avec les gémisséments qu'elle ne parvient à retenir. « Leslie! » *Non, ne t'arrête pas!* Des poids invisibles plombent ses pieds. Alors que le temps presse, Leslie peine à avancer. Ce serait si bon de se fondre dans la brise, de disparaître sans un éclat, en silence. Mais les sanglots échappent à ses lèvres ; la peur a pris possession de son corps, la laissant aux prises avec une enveloppe qu'elle ne contrôle plus tout à fait.

Le silence glacé porte une promesse lugubre : le soleil ne se lèvera pas demain matin. Pas pour elle. La voix douceuse s'élève, elle n'est qu'à quelques mètres. « Désolé, bébé, je me suis un peu emporté... Ne fais pas l'enfant, il fait froid dehors. Viens ! Promis, je ne suis plus fâché. » Ses pieds la trahissent, elle s'effondre dans un roncier. « Bébé ? » Le vacarme attire l'Homme. Une main écrase son estomac tandis qu'Il se rapproche. « Où est-ce que tu te caches ? » Leslie rampe, les épines tatouent sa peau de sillons écarlates. Ses cheveux s'emmêlent et se perdent par touffes entières dans les barbelés végétaux.

À bout de souffle, elle émerge derrière un arbre au tronc énorme, reconnaissable entre tous, à la fois marqueur et maton de sa prison, gardien de la limite qu'Il lui a interdit de franchir. Face à elle, la forêt s'étend, ombre plus profonde que la nuit même, témoin et complice de ses tourments. L'Homme a choisi la maison pour cet écran opaque, ce cadre idéal à l'abri des regards. Pourtant, le filet d'espoir qui réside encore au cœur de son épouvante exige de traverser ce rideau sombre. Derrière, il y a la ville. Derrière, il y a la vie.

Malgré le froid et la peur qui agitent son corps de tremblements, elle s'élançait et franchit le seuil irrévocable. Désormais, s'Il la trouve, elle mourra.

Un regard en arrière l'informe que l'Homme l'a repérée. Il ne l'appelle

plus, Il a mesuré l'étendue de sa trahison. Ce n'est pas une surprise pour Lui, Il attendait ce jour depuis longtemps. Leslie le sait, Il lui a dit le premier soir de leur arrivée en ce lieu honni. Cette nuit-là, l'Homme l'a réveillée en pleine nuit. Il l'a traînée jusque dans la voiture malgré ses supplications et ils sont partis dans la forêt. Des relents alcoolisés émanaient de Son haleine, accroissant Son sentiment de toute-puissance. Il a accéléré.

Le corps de Leslie rebondissait contre les parois de l'habitacle à chaque cahot, provoquant l'hilarité de l'Homme. Leslie ne se souvient plus combien de temps le supplice a duré, sa tête était douloureuse à force de cogner.

Soudain, la voiture s'est arrêtée, le cœur de Leslie aussi. Autour d'eux, des arbres immenses les toisaient. Seule la respiration hachée de l'Homme brisait le silence qui les entourait. La forêt attendait, retenant son souffle. Le regard vague, il a gardé les mains crispées sur le volant. Il transpirait.

Un signal invisible l'a remis en mouvement. Il a attrapé son bras dans une poigne si brutale qu'elle en a gardé la marque imprimée dans sa chair pendant plusieurs jours. Par réflexe, elle a tenté de résister en se souvenant, trop tard, que c'était prohibé. Le coup de poing sur sa tempe l'a punie, le monde s'est mis à tanguer.

Lorsque sa vision s'est clarifiée, ils se trouvaient devant un rocher étrangement plat, une dent élimée émergeant de terre. Sa surface a durement accueilli le crâne de Leslie quand Il l'a couchée dessus. « *Le Rocher de la Dame*, a-t-Il susurré. On venait ici après l'école. Les adultes avaient la trouille et ça nous faisait marrer. On l'a longtemps attendue la Dame mais elle a jamais voulu nous montrer son cul. » Son rire gras lui a vrillé les tympans. Il appuyait si fort que ses os ont craqué à s'en briser. « Tu la connais cette histoire, bébé? Non? Elle va te plaire. » Il s'est accroupi près d'elle, Sa poigne fourrée dans ses cheveux. « On l'appelle « la Dame » mais c'est pas une gonzesse l'animal, plutôt un démon, si tu préfères. Tu saisis? » Un son inarticulé est sorti de ses lèvres, Il s'en est contenté. « En fait, personne ne sait à quoi elle ressemble. Mais, ça on s'en fout. Cette gentille *Dame*, paraîtrait qu'elle adore récupérer ceux qui n'ont plus rien à perdre. Si elle te choisit, elle s'empare de ton corps et tu deviens, à ton tour, un monstre mais, attention, du genre super balèze. Un concentré de bestialité pure. Dingue, non? » Il a collé Sa bouche sur la sienne, lui a mordu une lèvre. « Mon histoire ne te plaît pas? Eh ben alors, pourquoi tu réagis pas, bébé? Putain mais t'es incroyable! Je parvais ton éducation de merde et, en plus, tu chiales! Quelle conne! » La répercussion de la gifle qu'Il lui a assenée a résonné longuement dans son crâne. « Chut! Tu ne m'aides pas, bébé, tu n'écoutes rien. » Leslie a frissonné sous la caresse

qu'Il a ensuite déposée sur sa joue. « Quand j'ai été un peu plus âgé, un vieux du village m'a donné le secret pour invoquer la *Dame*. Seul un acte *sauvage*, c'est ce qu'il a dit, peut la faire venir. Avec des copains, on a massacré un paquet de bestioles sur ce rocher mais y a jamais rien eu à faire, elle veut certainement plus. Peut-être que j'essayerai un jour en t'égorgeant ici, quand il te prendra l'envie de te barrer, de dépasser la limite. » Il a pressé sa joue contre la sienne. « Tes cris seront enfermés pour toujours ici, comme ceux des autres victimes de la *Dame*. Tu les entends ? » Sa tête a cogné contre le rocher. « Arrête, s'il te plaît... » L'Homme a cessé un instant d'appuyer, surpris qu'elle ait osé interrompre Sa transe. Puis les coups ont déferlé sur son corps mais Leslie n'a pas perçu la douleur physique ; les cris qui émanaient de la pierre ont saisi son cœur et l'ont broyée jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse.

Ils la hantent encore maintenant alors que deux ans se sont écoulés. Elle les perçoit distinctement, des crissements d'ongle sur un tableau noir, des hurlements qui déchirent la raison. Ce sont eux qui l'ont toujours empêchée de transgresser l'interdit. Jusqu'à aujourd'hui. Pénétrer dans la forêt, c'est risquer de les retrouver. Il est trop tard pour regretter désormais. Peut-être que ses cris rejoindront le rocher mais, au moins, elle aura essayé.

Les arbres se découpent dans le noir. Leurs grincements ressemblent à s'y méprendre à des ricanements tandis qu'elle file sous leur couvert. Les branches cinglent tout ce qui dépasse, joues, bras, cuisses.

L'Homme a sorti le Chien, un malinois de cinq ans. Une bête toute de muscles et de vices. Il lui a souvent promis qu'elle le nourrirait un jour. « Bébé ? On joue à cache-cache ? Si Rocky te trouve, tu crèves... Vas-y mon chien, cherche ! » Les aboiements résonnent immédiatement. Le Chien a détecté sa piste. Elle accélère, l'Homme rit. Un rire prédateur, un rire qui tue avant même que le cœur cesse de battre.

Elle ne sait pas depuis combien de temps ses jambes la portent ainsi. L'acide lactique a envahi ses muscles. Les grognements se rapprochent. Le Chien et sa proie ont distancé l'Homme, elle n'entend plus son rire. Soudain, une masse la foudroie sur place. Le malinois l'a percutée comme une balle et l'a envoyée mordre la poussière. Le coup lui a cassé une côte, elle en reconnaît la douleur. Respirer est un supplice mais elle n'a pas le temps d'y penser. Le molosse est de nouveau sur elle. Ses crocs traversent sa chair comme du beurre. Un cri guttural lui échappe. Il excite d'autant plus le Chien, la peur et le sang, il adore ça, comme son maître. Le monstre la taillade, ses aboiements sont de plus en plus aigus avec l'excitation. Leslie ne veut pas mourir. Dans un dernier sursaut, sa main attrape une grosse pierre qui gît à côté d'elle,

déposée telle une offrande. Le malinois, tout entier à son repas de chair, ne voit pas le bras de Leslie qui s'abat sur lui avec toutes les forces qui lui restent.

La rage se déploie en elle. Le Chien couine, d'abord simplement sonné par le choc. Leslie tape encore, elle imagine que c'est l'Homme qui pleure sur le sol. L'animal hurle désormais. Elle en éprouve une joie sauvage et pourrait presque goûter ce qui plaît tant à l'Homme dans la destruction d'un autre être vivant. Sa main s'abat encore et encore. Elle ne sent plus aucune douleur, elle frappe sans se fatiguer. Pour faciliter sa besogne, elle hisse le corps inerte du Chien sur un rocher plat, ouvert comme un autel. *Le Rocher de la Dame*. Elle s'esclaffe face à l'incongruité de la situation, la folie de son geste. Tant de mois et d'années à redouter la proximité de cette simple pierre et voilà qu'elle y abandonne son humanité. Le sang du Chien se mélange au sien. Elle plonge ses bras jusqu'au coude dans les entrailles de la bête, de la fumée s'en échappe, elle s'y réchauffe avec délectation.

Soudain, ses poils se hérissent, des pas lourds se rapprochent : l'Homme. La peur reprend le contrôle de ses sens. Leslie s'extirpe de sa transe meurtrière pour contempler son chef-d'œuvre macabre. Le sang sur ses mains ne s'efface pas, il y en a trop. L'Homme n'est plus qu'à quelques mètres à présent. Est-ce la terre qui tremble ou elle ? *Partir. Fuir*. La terreur lui donne des ailes.

Leslie vole parmi les arbres mais le hurlement de fureur force son atterrissage. Une nausée secoue son corps. *Crier en silence. Ne pas respirer. Ne plus exister*. Ses bras la démangent, ses entrailles se tordent tandis que l'épouvante accroît ses sensations. Leslie s'épuise à mettre plus de distance entre l'Homme et elle. Pourtant, Son souffle caresse sa nuque comme s'Il était derrière elle, lui rappelant des souvenirs qu'elle préférerait effacer, des images de Lui sur elle. Elle hume Son odeur, celle de la rage folle, de la haine déchaînée. Ça empeste l'air. Ça se colle à la peau, envahit l'intérieur du corps, contamine les organes. Le remugle est presque compact ; si elle tendait la main, Leslie pourrait le toucher.

Une migraine fulgurante lui enserme le cerveau. Son crâne la brûle, Leslie l'effleure pour vérifier qu'il ne prend pas feu mais la douleur est trop vive pour insister. Sa vision s'obscurcit, les ténèbres gagnent en ampleur. Ainsi aveuglée, Leslie court encore.

La vue revient aussi vite qu'elle a disparu et la nuit s'est colorée de teintes claires. Elle découvre son environnement comme en plein jour. Les feuilles qui caressent son visage revêtent un aspect qu'elle n'a jamais soupçonné. Leslie les voit à présent, les nervures s'épanouissant comme autant de vallées et de

collines à la surface des végétaux. Sa course se ralentit. Elle se retourne et l'aperçoit, non pas lui, l'Homme, le prédateur, mais la goutte de bave qui se fraye un chemin à la commissure de ses lèvres. La lune l'illumine, Leslie est éblouie.

Les battements de son cœur s'espacent. Ce n'est plus aussi important de courir, elle n'en a plus envie, elle n'en éprouve plus le besoin. Son poursuivant ahane et approche. Leslie flaire l'odeur du sang dans l'air, elle en goûte le parfum sur sa langue. C'est étrange mais savoureux, du métal acide et musqué qui fond sur ses papilles. Son ventre grogne de frustration, elle en veut, elle n'en a pas.

Pas encore.

Bientôt.

Celui qui la suit, cette bête qui rue au loin, en est rempli.

Leslie secoue la tête pour chasser cette folie qui la gagne mais la démente s'accroche comme une tique. La lucidité renonce face à la joie sauvage qui s'est emparée d'elle. L'homme marmonne des borborygmes. Les paroles des arbres, elles, sont bien plus distinctes. Elle ne savait pas que les arbres avaient un langage. Ils chuchotent, craquent, grincent en un chant dont la mélodie reste inaccessible à l'esprit humain. Leslie, elle, le comprend. Quelque chose change, se transforme. Les vers qui se tortillent sous ses pieds, eux aussi, ajoutent leur voix à la litanie de la flore. Tous parlent d'une métamorphose.

Leslie tend le bras pour effleurer l'écorce qui crisse près d'elle. L'appendice qui se lève alors n'a plus rien d'humain : une torsade de ronces qui se termine par des griffes recourbées, résultat magnifique de l'alliance des règnes animal et végétal. La peau douce et blanche, les formes féminines ont disparues. L'enveloppe est désormais insensible aux caresses comme aux coups. Cependant, la faim gronde sourdement en son sein.

Des battements hiératiques tambourinent à ses oreilles, c'est le cœur de sa proie. En fait, ils vibrent en elle, à l'intérieur d'elle. Leslie trépigne, elle veut goûter ce gibier qui approche. Elle veut sentir le contact de sa chair grasse sous ses crocs neufs. Elle frissonne d'extase à l'idée du doux crépitement de la peau se déchirant, millimètre après millimètre, sous la pression. Elle attend.

L'humain avance. Leslie meurt, la Dame se relève. L'homme doute. Il hésite face à cette silhouette qui se dresse devant lui, immobile. Le prédateur, devenu proie, a autrefois invoqué la Dame. La Dame répond maintenant à son appel. Elle attend, le plaisir de la traque qui s'achève lui arrache un sourire que des yeux humains ne peuvent apercevoir. Elle est prête, plus que quelques pas. *Approche « bébé », approche.*

Maudit toubab !

Jean Barraud

1904, Afrique-Occidentale française

L'immense soleil africain recouvrait les hommes d'une chaleur moite. La saison sèche s'étirait plus que de coutume et soumettait les organismes à rude épreuve, déjà accablés par un travail éreintant. Les rails brûlants cuisaient les épaules de leurs porteurs, torses nus, qui les déposaient lourdement au bout du tronçon déjà formé. Alors d'autres bras munis de masses prenaient le relais, frappaient de toute leur force les crampons d'acier pour fixer les rails aux traverses. Chocs métalliques répétitifs qui se mêlaient aux bruits de la jungle. L'équipe ne ménageait pas sa peine, pourtant insuffisante au regard du contremaître Auguste Binet. Il releva son chapeau, s'épongea le front avec un mouchoir trempé et se remit à aboyer sur ses ouvriers :

— Allez nom de dieu, ça avance pas vite ! Y'a trois cent mètres à poser avant ce soir !

Les hommes semblaient insensibles aux vociférations, pas aux méchants coups de baguettes envoyés par les chefs de groupe, pourtant des leurs. Certains en avaient le dos marqué, stries rougeâtres qui entaillaient la chair.

— Faut y'aller mollo Auguste, ils seront plus bons à rien sinon, avertit le géomètre qui ne décolla pas son œil de l'appareil de mesure.

— Tu parles, les indigènes sont solides. Ceux-là sont des Malinkés, de vraies bêtes de somme !

— Si tu le dis.

Il n'empêche, la progression de la voie ferrée ne correspondait pas au souhait du contremaître, lui-même soumis aux impératifs de la concession minière du Fouta-Djalon désireuse d'avoir un débouché au plus vite sur le Golfe de Guinée. Ça le rendait nerveux, comme cette chaleur étouffante qui collait la chemise à la peau. Il fallait à tout prix terminer la jonction jusqu'à la mine avant la période des pluies. Le chef de groupe qu'il vit courir vers

lui, essoufflé, n'arrangea pas son impatience :

— *Kuntigi*, y'a problème. Cailloux, gros – il fit un geste ample avec les bras – tombé sur la voie!

Accompagné du géomètre et d'un garde, Auguste se précipita à l'extrémité du sillon qui pénétrait la forêt. En effet, un bloc de grès et des éboulis barraient le tracé, certainement tombés des hauteurs de cette zone montagnaise. Fichu contretemps qui assombrit encore une humeur noire :

— Restez pas là comme des andouilles, allez me chercher Girard!

Le sus-nommé, artificier de la Compagnie des Chemins de Fer, dont c'était l'ultime chantier avant un retour en métropole. Il arriva au bout de dix minutes avec son assistant Peul, jaugea l'obstacle et conclut de façon laconique :

— Cinq cents grammes, ça devrait le faire.

Pendant que l'équipe partait se mettre à l'abri, l'expert plaça la charge de dynamite à l'endroit adéquat, son assistant s'éloignant ensuite à reculons avec le dérouleur à mèche. À bonne distance, Girard lança un coup de sifflet strident avant d'allumer la gaine de poudre. Puis rien...

Tout le monde était suspendu à l'attente de l'explosion, les mains collées sur les oreilles, mais à la place de détonation ne retentissait que le vacarme des perruches aux alentours.

— Nom de dieu Girard, qu'est c'qui passe? éructa le contremaître.

— Je... je comprends pas. La mèche humide, sans doute, avec ce climat tropical.

— Bon ben va voir, on perd du temps là!

Le vieil artificier répondit aussi sec :

— Tu veux que j'me fasse péter la gueule? À trois semaines de la retraite? Le règlement c'est une demi-heure d'attente quand la charge ne prend pas.

— Hein! Tu plaisantes?

— Si ça te va pas t'as qu'à envoyer un négro! s'énerva Girard.

Une éventualité qui ne fit pas sourciller Auguste Binet, aussitôt il désigna l'ouvrier le plus proche de lui, jeune homme musclé au regard fier.

— Toi, va voir le problème!

Le désigné ne broncha pas, peut-être n'avait-il pas compris. Le contremaître fit alors traduire au chef de groupe, lequel possédait des rudiments de français. Le jeune homme parut surpris, s'exécuta à contre-cœur quand son supérieur menaçant brandit sa baguette. Comme s'il marchait sur des œufs il longea la mèche récalcitrante, atteignit presque l'amas de roches et... BOOUMMM!

Le souffle de l'explosion, des débris retombant du ciel sur les spectateurs atterrés. Girard se tourna vers Auguste, livide, qui évita son regard. Son caractère bien trempé lui fit reprendre rapidement le contrôle de la situation.

— Appelez l'infirmière, les autres, dégagez la voie ! Fissa !

Poings sur les hanches, le géomètre sembla fataliste :

— M'étonnerait qu'il en ait réchappé.

Les travaux reprirent de plus belle, l'incident passé. On rapatria le corps déchiqueté à son village, avec une petite compensation financière pour la famille au nom de la Compagnie. Péripéties d'un chantier... Les premiers nuages commencèrent à s'amonceler à l'ouest, hâtant le labeur des hommes. Auguste ne commença à se détendre qu'à une vingtaine de kilomètres de la mine de fer. Dans une semaine le contrat serait rempli. Il avait fini par chasser le décès tragique de sa mémoire, mais l'évènement revint à lui de façon inopinée. Alors qu'il étudiait attentivement un plan, sous sa tente, une agitation et des clameurs l'attirèrent dehors. Au centre du campement il aperçut un personnage, juché sur un âne, escorté de plusieurs individus. L'ensemble se dirigeait vers lui et sur son passage les ouvriers s'écartaient avec déférence. Intrigué, Auguste héla son traducteur qui avait l'air également impressionné.

— Qui c'est ?

— Grand marabout *kuntigi*, grand marabout ! *Baatuuta* !

— Qu'est-ce qu'il fout ici ?

Par mesure de prudence le contremaître fit signe à ses gardes, se tint à l'entrée de la tente pour recevoir ces curieux visiteurs. Ceux-ci avaient formé un attroupement autour d'eux, d'autres accouraient, autant de bras en moins sur le chantier. D'abord savoir ce que voulait l'homme âgé qui descendait de sa monture, ensuite remettre tout ce beau monde au travail ! Il était vêtu de la coiffe et du boubou traditionnels, un lourd collier de coquillages, de griffes et de morceaux de miroir lui tombait sur la poitrine. Des rides profondes sillonnaient son visage allongé par une barbiche en pointe. D'emblée, Auguste fut frappé par un regard perçant qui le mit mal à l'aise.

— *Ne togo ye Ahmadou Kourouma*, prononça l'intrus d'une voix rocailleuse.

Le traducteur voulut traduire mais fut interrompu net.

— J'ai compris.

— *Bisímilláayi, i ye ne denke faga. I ka kan ka wari bo o kama !*

Le traducteur parut gêné.

— Il dit que tu as tué son fils, que tu dois payer.

Les gardes, militaires français, se crispèrent sur leurs fusils. C'était donc ça, Auguste répondit calmement :

— Désolé, c'est un accident. Nous avons donné de l'argent.

Le marabout comprit-il les mots? Il rétorqua vivement :

— *Wari te mogo salenw lakunun!*

— L'argent pas ramener les morts.

Le contremaître, gagné par l'agacement, n'eut pas le temps d'envoyer son interlocuteur paître que celui-ci, vif comme l'éclair malgré son âge, lui jeta en plein visage une poignée de sable cachée dans sa main! Il y eut un instant de confusion. Auguste recula en criant, aveuglé, un soldat voulut donner un coup de crosse au marabout mais en fut empêché par un des accompagnants. Le second militaire épaula, prêt à tirer.

— Non! l'interrompit Auguste à travers des yeux larmoyants.

Davantage que préserver des vies c'était éviter une émeute, rapport circonstancié et retard en conséquence.

— Foutez-moi le camp! Foutez-moi le camp!

Sous la menace des fusils, les visiteurs firent demi-tour, entre une haie d'ouvriers silencieux. Le vieux remonta sur son âne, ne se retourna pas une seule fois. — Ça va? s'enquit le géomètre qui avait assisté à la scène.

Auguste, en train de se vider une gourde sur le visage, grommela entre les dents :

— Putain de nègre, qu'est-ce qui lui a pris? Et c'te merde qui part pas...

Ce qu'il croyait être une volée de sable n'en était pas vraiment, mélangée avec autre chose, de poisseux et malodorant. Le traducteur observa son chef, se risqua à passer un doigt sur une joue salie pour le porter à la bouche. Il grimaça :

— *Kuntigi*, marabout maudire toi. Ça *dorome* puissante.

— Bon, assez, tout le monde retourne au travail! Au travail nom de dieu! gueula le contremaître hors de lui.

La journée finit de se dérouler au son aigu des masses frappant les clous, des invectives des surveillants et du claquement des baguettes. Lourds d'une pluie annoncée, les nuages lâchèrent leurs premières gouttes en soirée. Dans les heures qui suivirent, ce furent des trombes d'eau s'abattant sur la jungle. Auguste Binet avait un sommeil agité, tournait et se retournait sur son lit de camp, d'un coup se redressa en hurlant sous l'effet d'un cauchemar. Image affreuse d'un indigène écorché qui le serrait de toutes ses forces entre les bras.

Il se leva en sueur, but un verre d'eau et écarta les pans ruisselants de la toile. Heureusement que le chantier tirait à sa fin...

Le dernier rail fut posé en la présence du directeur de la mine de fer du Fouta-Djalon, de l'ingénieur de la Compagnie et de quelques autorités coloniales. Succès retentissant qui permettait au précieux minerai de gagner avec plus de rapidité les ports européens.

Le contremaître fut félicité pour son travail, put regagner son domicile du quartier français de Conakry où l'attendait son épouse. Soulagé de la tâche accomplie, d'autant que depuis plusieurs jours il ne se sentait pas bien. Une fièvre, pas élevée mais persistante, de fortes démangeaisons cutanées et une fatigue. Quelle infection avait-il bien pu contracter dans ces contrées malsaines ? Le retour à la maison lui permettrait de se soigner.

Au moment de leurs retrouvailles, sa femme s'exclama :

— Tu t'es pris un coup de soleil ?

— Ben non, pourquoi tu me dis ça ?

— Tu as la figure toute pelée, mon pauvre chéri.

Une desquamation qui n'alla pas en s'arrangeant, amplifiée par de furieuses crises de grattage qui le prenaient de plus en plus souvent. Après le visage ce fut au tour des bras, puis du torse, à ce point frotté que des morceaux de peau s'en détachèrent. Et toujours cette fièvre qui ne le lâchait pas, résistante aux comprimés de pénicilline. Ça ne ressemblait ni à la dengue, ni au paludisme, ces satanées maladies tropicales. Bah, avec le temps ça passera, tenta de se rassurer le contremaître. Mais quand un matin il découvrit d'épaisses touffes de cheveux sur l'oreiller, l'angoisse et son épouse inquiète le propulsèrent illico chez le médecin. Le praticien l'examina sous toutes les coutures, avec une perplexité grandissante, se saisit d'une pince pour décoller un lambeau d'épiderme. Il leva les sourcils de surprise, rehaussa ses lunettes pour mieux voir.

— Très étonnant, la peau se reforme sous les squames, mais noire.

— Comment ?

— La teinte va certainement s'atténuer, le fait est que pour l'instant elle ressemble à celle de nos indigènes.

— J'espère. Et pour la tête ?

— Alopécie transitoire, il y a déjà des cheveux qui repoussent. Vous avez été infecté par quelque chose d'inconnue Auguste, qui provoque comme une sorte de mue. J'aimerais vous montrer à des confrères, serait-il...

Il fut coupé sèchement.

— Je ne suis pas un animal de foire. Soignez cette saloperie, c'est tout c'que j'vous demande !

Plutôt contrarié, le malade repartit chez lui, avec en poche un traitement qu'il pressentait inefficace. S'il était porteur d'un mal inconnu, ça n'allait pas le guérir. Au moins la fièvre était passée, ne demeurait plus que sa peau qui ne cessait de se détériorer. Il enfonça son chapeau sur le crâne, soudain pris de honte.

Dès son arrivée au domicile, il se dévêtit complètement pour se planter devant un miroir. De larges taches sombres se distinguaient sous les zones à vif, même le cuir chevelu, apparent, commençait à devenir noirâtre. Et puis il y avait maintenant ces douleurs, concentrées autour des lèvres et du nez. Bon sang, quelle était cette diablerie ?

Les semaines suivantes l'évolution s'accéléra de façon spectaculaire, on eut dit qu'Auguste Binet avait trempé dans un bain de houille tant sa couleur de peau devint foncée. Les cheveux avaient repoussé, en effet, cependant d'une autre consistance, crépus, d'un noir de jais. Les douleurs à la bouche furent insoutenables, gonflèrent les lèvres qui finirent par se fendiller. À côté de ça, il se mit à saigner du nez en abondance. Trop de symptômes alarmants qui le firent revenir en catastrophe chez le médecin, toujours démuni face à l'inexplicable, faute de mieux le chargea en laudanum pour calmer la souffrance.

Et puis dans sa tête ça n'allait pas fort non plus. La peur, bien sûr, mais également des absences, des idées et sensations étranges qui ne lui correspondaient pas. Il avait la désagréable impression de ne pas être à sa place, que ce milieu n'était plus le sien. Sa femme épouvantée lui renvoya brutalement ce sentiment en claquant un beau jour la porte.

— Je n'en peux plus Auguste, je n'en plus !

— Solange, je t'en prie...

— Regarde-toi enfin ! On dirait... on dirait un nègre !

Il resta abasourdi sur le seuil, ne put empêcher son épouse de monter dans la voiture qui l'attendait, son conducteur lui jetant un regard dégoûté. Plusieurs rideaux du voisinage retombèrent avec discrétion quand la voiture s'en alla.

Jamais, de toute son existence, le contremaître ne se sentit autant désespéré. Le monde s'effondrait autour de lui, son propre corps le trahissait. Il serra les poings, d'un coup envahi d'une rage irrépressible.

— Le marabout, ce putain de marabout, ça peut être que lui.

Ce qu'il avait provoqué il devait le défaire, de gré ou de force ! Auguste

se précipita dans la maison, fourra pêle-mêle des affaires dans un sac, de l'argent, en dernier glissa un revolver dans sa veste. À la gare il prit un billet pour Kindia, se vit refuser l'accès aux premières classes réservées aux blancs malgré ses protestations. Pour avoir signé le formulaire de dédommagement, il savait que Ahmadou Kourouma résidait dans un petit village nommé Kébali, au pied des monts du Djalon.

Dans le wagon, les passagers observèrent étonnés ce congénère habillé à l'européenne. Auguste se surprit à comprendre leurs conversations, lui qui n'avait jamais fait l'effort d'apprendre le mandingue. Le train l'abandonna sur le quai de Kindia, au marché du coin il paya un paysan pour l'amener en charrette au plus près de sa destination. Le reste du trajet à pieds sur un étroit sentier.

Les averses récurrentes avaient stoppé, comme pour ne pas accabler davantage un voyageur luttant contre le chaos dans son esprit. Sensation de morcellement où tout ce qu'il avait été s'enfuyait, remplacé par quelqu'un de différent, à l'écoute des lieux qu'il traversait. Un être charmé par mille odeurs subtiles, la végétation exubérante et le relief altier du Djalon qui pointait vers le ciel. Il fit tomber sa veste qui le gênait, retira ses chaussures pour mieux sentir la douceur de la terre. Un vieil homme entouré d'enfants, qu'il reconnut aussitôt, se tenait à l'entrée du village. Il accueillit le nouveau venu en le serrant contre son cœur :

— Je t'attendais. Dieu est grand, j'ai perdu un fils mais j'en retrouve un autre.

Soi(r)

Renée Zachariou

— Comment t’as fait pour avoir de si gros seins ?

Léa lève les yeux, mais Estelle a les siens plongé dans son téléphone. Seul son pouce bouge, effectuant un mouvement rapide de bas en haut. Elle continue.

— Non mais c’est vrai, t’es la première à avoir de la poitrine dans la classe. Même les mecs de troisième te regardent, c’est pas juste !

Léa n’ose pas dire à Estelle qu’elle donnerait tout pour que les deux excroissances apparues cet été disparaissent. Elle ne peut plus marcher sans sentir les pupilles sur ses seins qui ballottent malgré le soutien-gorge à armature blanche offert par sa mère. Et elle a entendu ce qu’on dit derrière son dos. Si Estelle s’y met...

Elles sont dans la chambre de cette dernière, une petite pièce mansardée. Estelle est allongée sur son lit à la couverture rose, Léa pivote sur la chaise à roulettes.

On est dimanche soir, et elles sont seules à la maison, le temps que les parents d’Estelle reviennent du cinéma. Léa a eu l’autorisation de rester dormir, c’est près du collègue. Elles s’ennuient.

Estelle se tourne enfin vers Léa.

— Au moins, j’ai de longues jambes.

Voulant réconforter son amie, Léa acquiesce.

— Oui, tu ressembles à un mannequin !

Elle n'ajoute pas que sa petite taille ne fait que renforcer l'aspect disproportionné de sa poitrine, et qu'elle l'échangerait volontiers contre les jambes d'Estelle. Celle-ci s'est redressée, et gratte une des étoiles fluorescentes collées à sa tête de lit.

— Si seulement j'avais la peau plus claire...

Ni Léa ni Estelle n'ont fréquenté la piscine au mois d'août. Léa parce qu'elle ne voulait pas qu'on la voie en maillot de bain, Estelle parce qu'elle s'enduisait de crème blanchissante. Jusqu'à ce que sa mère découvre les emballages *Dr White* et lui confisque. Léa n'a pas envie qu'elle se lance sur le sujet. Elle se lève.

— Moi, ce que je voudrais vraiment, c'est revenir à quand on était petites.

Estelle lui laisse de la place sur le matelas. Là où rayonnait auparavant l'astre en plastique, il n'y a qu'un peu de colle jaunâtre. Elle pose son téléphone sur la table de chevet recouverte de magazines d'équitation. Puis le reprend pour montrer quelque chose à Léa.

— Tu le connais ce compte ?

Sur l'écran s'affiche l'image d'une fille blonde un peu plus âgée qu'elles, le visage lisse et maquillé. Nom d'utilisateur : *MagicalThink32*. La vidéo s'enclenche automatiquement.

— Salut ma beauté ! Oui c'est à toi que je parle. Tu le sais que tu es magnifique ?

Elle secoue exagérément ses mains manucurées.

— Je sais, il y a des jours où tu te trouves horrible. Et même moi je ne suis pas parfaite.

Son petit rire semble indiquer l'inverse.

— Mais tu sais comment j'en suis arrivée là ? Ce n'est pas grâce à des produits, non, moi je suis 100% na-tu-relle.

— Mais elle est méga maquillée !, proteste Léa.

Estelle lui fait signe de se taire.

— C'est grâce à la pensée ma-gi-que. Chaque soir, avant de m'endormir, je me répète « je suis belle ». En trois semaines, plus aucun bouton !

— Je le fais tous les jours, mais il ne se passe rien... Je voudrais tellement tellement tellement lui ressembler !

Estelle soupire, tandis qu'une autre vidéo s'est lancée. Pas de visage blanc et idéal cette fois, juste des lettres dorées sur fond noir.

TON SOUHAIT SERA ACCORDÉ.
YEUX REGARDE, BOUCHE MURMURE, TOURNE TROIS FOIS.
BONNE CHANCE, ESTELLE ET...

Une bourrasque fait claquer le volet contre la vitre. Le téléphone s'éteint, et les deux filles poussent un petit cri. Pendant un moment, elles ne disent rien. Puis Estelle chuchote :

— Et si on essayait ?

Léa n'osait pas le proposer.

Dix minutes plus tard, elles ont improvisé un espace magique à l'insistance d'Estelle, qui affirmait l'avoir vu dans d'autres vidéos : un cercle à la craie au milieu de la chambre. Elles sont allées aux toilettes, ont piqué le diffuseur de parfum, et se sont lavé les mains - très important de se purifier, toujours selon Estelle. Elles ont hésité à mettre de la musique et éteindre la

lumière, mais ont finalement voté contre.

— On parle en même temps, d'accord ? suggère Léa. Estelle opine.

Elles sont face à face, dans le cercle dessiné d'un geste tremblant.

— Yeux regarde... Bouche murmure... Tourne trois fois.

Après avoir chuchoté leur souhait, chacune tourne sur elle-même.

Un. Deux. Trois.

Et chacune hurle.

Le visage d'Estelle est maculé de taches transparentes, sous lesquelles sa peau noire révèle ses muscles. Comme le mannequin au fond du labo de SVT, si les couches qui le composaient s'animaient. Léa voit les tendons, les os, les veines, tout.

Les globes oculaires d'Estelle s'agitent dans leur cavité rouge sang. Ils voient le mur à travers les deux trous dans la poitrine de Léa. Elle n'a plus de seins. Du tout. Et les trous s'agrandissent, rongant son torse.

Elles hurlent à s'en râper les cordes vocales. Puis Estelle s'arrête.

— Il faut qu'on le fasse dans l'autre sens !

Chacune tourne sur elle-même.

Un. Deux. Trois.

Elles n'ont plus la force de hurler.

La peau d'Estelle a retrouvé sa couleur habituelle. Le problème, c'est ses jambes. Ou plutôt sa jambe gauche. Elle fait le double de sa jambe droite, et pousse le torse d'Estelle hors du cercle, sa tête presque parallèle au sol. Estelle essaie de se redresser en la tirant de la main gauche, sans succès.

Léa se touche le visage. Elle sent que sa peau est douce, sans aucune cicatrice d'acné. Mais il n'y a pas de quoi se réjouir. Sa tête arrive au niveau du genou droit d'Estelle.

Elles reprennent leur souffle.

— Ça fait un peu moins peur qu'avant... ose Léa.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire ? On ne peut pas aller au collège comme ça !

— Et si on sortait du cercle ? Ça romprait peut-être le sort.

Précautionneusement, elles font un pas sur le côté. Et se précipitent vers la salle de bain. Estelle se contorsionne pour soulever Léa jusqu'au miroir. Il leur renvoie leur image difforme. Léa toujours dans les bras, Estelle retourne dans sa chambre et bloque la porte avec le fauteuil. Elle s'assoit sur le lit. La tête courbée vers la droite, le visage dans les mains, elle sanglote.

— Mes parents vont péter un câble.

Elle a posé son amie rapetissée à côté du téléphone, encore éteint. Les minuscules doigts de Léa pianotent sur l'écran sombre. Elle chuchote.

— C'est comme dans les histoires. On a été punies. On en a voulu trop et...

La remarque de Léa réveille Estelle. Elle lui arrache le téléphone des mains, et le jette contre le mur d'en face. L'appareil rebondit sur le sol, la coque fêlée.

— Non ! J'en ai marre qu'on dise que c'est de ma faute. Ma faute si je ne trouve pas de maquillage qui me va, ma faute les jupes ont l'air trop courtes sur moi, ma faute si je parle trop. Tu sais quoi ? Je vais y aller comme ça à l'école, et je les emmerde.

Tout en parlant, Estelle fait les cent pas dans la chambre, s'efforçant de s'adapter à sa nouvelle démarche brinquebalante. Léa la suit, même s'il lui faut quatre foulées pour rattraper celles de son amie, qu'elle observe avec

étonnement. C'est vrai, qu'est-ce qu'ils diront au collègue ?

— Je serai peut-être dispensée de basket... tente-t-elle.

— Et moi je serai enfin capitaine, si j'arrive à me redresser, ricane Estelle. Léa se rembrunit. On va encore plus la regarder qu'avant. On rigolera ouvertement sur son passage.

— Et si on se moque de nous ?

— Tac, balayette !

Estelle mime le mouvement et manque de faire tomber Léa.

— Bon, j'ai quand même pas envie d'en parler à mes parents ce soir. Je me sens... fatiguée. On éteint la lumière ?

Aussitôt allongée sur le lit immense, Léa se sent chuter, chuter très profond dans l'obscurité.

— Estelle, je t'ai dit d'arrêter de mettre le fauteuil devant la porte ! Tu sais bien que ça ne m'empêche pas de rentrer.

La mère de son amie ouvre la fenêtre de la chambre. Le soleil apparaît au-dessus du pavillon d'en face.

— Il s'est passé quoi ici ? Ça pue la cannelle.

Elle se baisse pour ramasser le diffuseur de parfum, voit le cercle dessiné à la craie et le téléphone cassé.

— Ça va, les filles ?

Les deux adolescentes ne prêtent pas attention à elle. Elles se sont éjectées hors du lit, et regardent avec admiration leurs membres grandis trop vite, leur peau grasse, et la perfection d'habiter leur corps.

— On est normales ! s'exclament-elles à l'unisson.

La mère d'Estelle secoue la tête.

— Vous venez prendre le petit-déjeuner, mesdemoiselles normales ? Mais rangez-moi tout ça avant. Et Estelle, ne pense pas que je vais t'acheter un nouveau téléphone.

Cette dernière se tourne vers Léa une fois qu'elles sont à nouveau seules.

— Finalement, tes seins, ils font pile la bonne taille. L'air matinal entre doucement dans la pièce, dispersant les peurs de la veille. Léa répond :

— Ouais, j'étais bien sans boutons quand même.

En bas, elles entendent les chaises qui raclent le sol quand on s'installe autour de la table.

— Et toi, tu as de très belles jambes.

— Ça, c'est vrai. Même s'il me faudrait encore quelques centimètres pour être une super-model.

Elles éclatent de rire et descendent rejoindre les autres.

Elles effaceront le cercle ce soir.

Peut-être.

Le verre d'eau

Jeremy Humbert

Sécheresse

Dans un quartier tranquille, bercé par le rythme régulier du quotidien, vivait Tom, un homme solitaire et organisé. Sa vie ressemblait à une mélodie soigneusement arrangée, où chaque note était jouée avec une précision méticuleuse. Il se levait à la même heure, accomplissait ses tâches avec une rigueur presque obsessionnelle, et faisait de son appartement une toile d'ordre et de propreté. Chaque jour, le réveil précédait le bruit familier de la cafetière, tandis que le coucher succédait le passage en revue de son logis. Au bureau, ses collègues le saluaient avec des sourires bienveillants.

— Salut Tom, toujours aussi ponctuel, dit Susan, la secrétaire de l'accueil.

— Bonjour Susan, c'est la clé de la réussite, répondit-il chaleureusement.

Le lundi, de 20h à 22h, il se dépensait à la salle de sport, sculptant son corps avec la même détermination qu'il appliquait à son train-train quotidien. Le mardi, après le travail, il consacrait son temps à la lecture, tandis que le mercredi était réservé à son club de cuisine et le jeudi à des parties d'échec sur son ordinateur. Le vendredi, il s'accordait une soirée cinéma. Habité par cette passion pour les films classiques, il ne manquait jamais la sortie d'un nouveau chef-d'œuvre. Enfin, le samedi relevait du ménage et des courses, et le dimanche était consacré à ses parents et à ses amis.

Ainsi, chaque semaine ressemblait à la précédente dans une routine bien huilée. Tom était heureux.

⊂

Un matin, toutefois, quelque chose dérangerait cette harmonie. Un verre d'eau trônait innocemment au milieu de la table de la cuisine, comme une

étrange intrusion dans son rituel parfaitement réglé. Prenant cela pour un simple oubli, Tom vida le verre dans l'évier et poursuivit sa journée. C'était un mardi.

Cependant, le lendemain, la scène se répéta. La présence mystérieuse de ce verre d'eau intriguait. Tom ne pouvait oublier deux jours d'affilée de ranger impeccablement son appartement avant d'aller rejoindre les bras de Morphée. Ce jour-là, son esprit troublé ne trouva pas la concentration.

— Tout va bien, Tom ? En quatorze ans, c'est la première fois que tu es en retard, s'inquiéta Mike, son collègue et ami.

— Oui, excuse-moi, je n'ai pas très bien dormi, esquiva Tom, honteux de la raison de son mal-être.

Le soir même, faisant appel à sa rationalité, il prit une photo de sa table de cuisine, vierge de toute vaisselle. Seule une nappe à rayures rouges et blanches recouvrait le bois massif du meuble. Mais le lendemain matin, le verre d'eau avait pris position, rempli d'insolence. Puis le jour suivant, et le suivant encore.

Tom se retrouva devant le fait accompli. L'inexplicable le défiait, tandis que la photo prouvait son innocence. Son esprit cartésien cherchait une explication à cette manifestation. Par réflexe, il jeta un œil à sa bibliothèque et constata avec soulagement que chaque livre était minutieusement aligné avec son voisin.

Le verre, d'une simplicité singulière, se dressait avec une élégance discrète. Ses lignes pures et droites témoignaient d'une conception classique. Sa surface parfaitement lisse capturait la lumière ambiante, créant des reflets cristallins. Aucune aspérité n'osait troubler sa transparence. Ce petit objet, avec son aura de sobriété, semblait épouser le style de vie de l'occupant, comme s'il partageait cette fascination pour l'ordre et la symétrie.

— Tom... Tom... susurrant le verre d'eau.

Les semaines suivantes, Tom multiplia les retards, amenant l'incompréhension de ses collègues habitués à son invariable ponctualité.

— Tom, j'ai une boîte à faire tourner, réprimanda Johnny, le patron de l'entreprise familiale. Tu dois te reprendre, ce n'est pas bon pour les affaires. Prends une semaine de repos.

— Merci de ta compréhension, Johnny. Je traverse une passe difficile, se justifia maladroitement l'intéressé, obnubilé par son énigme insoluble.

Néanmoins, nuit après nuit, Tom restait éveillé, cherchant à surprendre le verre dans son acte intrusif, tandis que ses cheveux abandonnaient insidieusement leur résidence, laissant son crâne entrevoir la lumière du jour. Il

brancha sa caméra et filma jusqu'à l'aurore, guettant dans l'obscurité. Mais au matin, le verre d'eau était là, défiant sa logique. Pire encore, lorsqu'il examina les enregistrements, il ne trouva aucune trace du verre sur les images, comme s'il n'existait pas, invisible tel un grain de sable grippant les rouages de sa vie bien rangée.

La perplexité s'empara de lui. Se pourrait-il qu'il somnambule, accomplissant inconsciemment ce méfait perturbateur ? Le mercredi de sa semaine de congé, il s'attacha au lit, mais le verre d'eau persistait dans son arrogance. La raison de Tom vacillait sous l'effet des insomnies répétées, alors que sa peau tournait peu à peu au gris morbide. Le vendredi, il plaça des objets sur la table nappée, espérant que leur présence bloquerait l'apparition de la malédiction, en vain. Les objets étaient déplacés, et le verre d'eau se montrait fidèle à sa position, laissant son appartement dans un état de plus en plus déplorable.

De retour au travail, l'irritabilité de Tom envahit le bureau, posant une chape acariâtre dans l'atmosphère. Buvant du café noir par litres afin de rester éveillé, Tom, jadis sociable, devenait le sujet de toutes les discussions, alimentant les ragots. Même Mike, son ami, n'osait plus lui adresser la parole.

Le point culminant de la frustration survint lorsque Tom décida de briser le verre, pensant à tort que sa destruction amènerait la paix dans le logis. Les cassures symbolisaient sa propre fragmentation intérieure, où chaque éclat représentait une part de lui. Le lendemain, son esprit ne tenait plus la cadence infernale imposée par ce phénomène inquisiteur, et chavira dans une noirceur insoutenable pour ses collègues.

— Tom, tu es viré, annonça sèchement Johnny. Ton attitude nuit à l'entreprise, et ton travail n'est plus accompli. Malheureusement, je ne peux pas te garder plus longtemps. Fais tes cartons.

Tom quitta le bureau la mine basse, sous les regards dédaigneux de ses collègues.

Suite à cette déchéance, le fardeau financier devint rapidement insupportable, le contraignant à déménager dans un appartement plus modeste. Le jour de son arrivée dans son nouveau chez-lui, une lueur d'espoir se dessina, car aucun verre ne l'accueillit. Cette nuit-là, Tom dormit. Cependant, la quiétude fut de courte durée. Le verre réapparut dès le lendemain, le narguant fièrement sur la nouvelle table, impérieux dans sa nature conquérante.

Tom, à la personnalité effritée et à l'apparence érodée, était au bout du rouleau. Il se sentait tel un reflet altéré de lui-même. Totalement épuisé, il rendit les armes et s'avoua vaincu. Ce matin-là, il but le verre d'eau, témoin

silencieux de sa défaite.

C'était un mercredi, le soleil brillait.

Tsunami

Dans le confort étriqué de son nouvel appartement, la sonnerie du téléphone retentit. Il était 10h. Tom venait de boire son deuxième verre d'eau, il avait bien dormi et se sentait étrangement alerte. Il se laissa emporter par la sensation fraîche et apaisante, tandis qu'un sentiment de liberté envahit son être.

— Allô ?

— Bonjour, Tom Anderson ?

— Oui.

— Nous aimerions vous proposer un emploi, pouvons-nous en discuter ?

Sans crier gare, une opportunité alléchante s'étala devant lui, mieux rémunérée que son précédent poste, susurrant la promesse d'un avenir florissant. Tom accepta l'offre, plongeant dans cette nouvelle aventure professionnelle. Il tourna la tête et fit face au verre vide. Serait-ce une incroyable coïncidence ?

Et ce n'était que le début. Alors que les semaines passaient, les miracles se multiplièrent. Ses cheveux, étiolés par le stress et l'anxiété, repoussèrent dans une danse élégante et soyeuse, pendant que son teint terne et grisâtre s'effaçait au profit d'une peau éclatante et rayonnante. Les rides d'expression qui avaient marqué son visage s'atténuèrent, laissant place à une apparence rajeunie et vigoureuse.

Le changement était saisissant. Les femmes commencèrent à tourner autour de lui, attirées par cette nouvelle aura de confiance et de charme magnétique. Tom découvrait un succès sans précédent dans ses relations, exerçant une attraction irrésistible sur le sexe opposé.

Alors chaque matin, il buvait avidement l'eau providentielle jusqu'à la dernière goutte. Et chaque matin, l'eau, d'une pureté absolue apportant le succès facile, prenait un goût de fer et de rouille. Mais Tom ne se laissait pas distraire par ce détail superflu, il avait soif et croquait la vie à pleines dents,

brûlant son capital bonheur à la vitesse de la lumière. Et plus il buvait, plus son palais se desséchait.

Ses investissements en bourse grimpèrent en flèche. Fort de sa fortune, Tom se pavanait et se permit des luxes qu'il n'avait jamais osé imaginer auparavant, s'abandonnant à une joie matérielle effervescente. Une voiture sportive, symbole de sa renaissance, trônait dans le parking en bas de son immeuble, tandis que des meubles de haute qualité paraient son humble logement en un sanctuaire de confort et de classe.

Cependant, au fur et à mesure que les mois passaient, le verre d'eau ne parvenait plus à étancher les nouvelles envies de Tom. Sa bouche, d'une aridité faisant passer la poussière du désert comme une onctueuse crème anglaise, désirait plus, toujours plus. Aucune gorgée ne semblait le satisfaire, et la soif se faisait plus intense que jamais.

Tom était désormais riche. Chaque nuit, de douces créatures aux courbes exquis se glissaient sous ses draps, lui prodiguant tous les délices du corps. Au travail, il obtint une promotion, réussissant brillamment dans les affaires avec une facilité déconcertante.

Tom désirait à présent le monde. Chaque matin, le verre d'eau l'attendait. Chaque matin, Tom buvait.



Une année après la première gorgée salvatrice, alors que les rayons matinaux pénétrèrent à travers la fenêtre, Tom s'extrayait de son lit, enjambant une Aphrodite blonde d'une telle beauté que les déesses la jalousaient. Lentement, il s'étira avant de se diriger vers la cuisine pour son rituel quotidien. Mais ce jour-là, la table se révéla aussi vide qu'un coffre sans trésor. L'effroi attrapa son regard et imprégna ses tripes. C'était un samedi.

Le lendemain, le verre d'eau, habituellement fidèle dans sa présence immuable, persistait dans son absence. Une fissure se forma dans la façade fragile de l'existence de Tom, laissant entrevoir les ténèbres qui se tapissaient dans l'ombre.

Une longue descente aux enfers s'amorça dans une spirale implacable. Rapidement, ses cheveux soyeux perdirent leur éclat et se détachèrent, tandis que son sommeil s'évapora, cédant sa place aux cernes. Sans le verre d'eau pour guider sa chance, ses opportunités fanèrent telle une fleur privée de soleil. Son avenir radieux vit son emploi glisser entre ses doigts, tandis que ses investissements partaient en fumée dans la jungle de Wall Street.

— Tom, je suis désolé. La stratégie de l'entreprise nous amène à fermer la branche technique, nous n'avons plus besoin de tes services.

Les factures impitoyables se multipliaient, les créanciers grondaient à sa porte comme des prédateurs affamés, leur appétit insatiable dévorant les lambeaux de son âme meurtrie.

Tom ne mangeait plus.

Le désespoir, ce parasite insidieux, s'insinua dans son être déjà ébranlé. Les nuits devinrent des cauchemars éveillés, peuplées de démons ricanants, tandis que ses ongles se détachaient de ses doigts, l'un après l'autre. Les femmes, ces bijoux à la peau douce, désertèrent son lit, remplacées par la folie. Cette nouvelle compagne de l'obscurité réclamait son tribut dans les échos de ses cris déchirants.

Tom supplia, Tom implora, Tom pria, puis Tom maudit le verre d'eau.

— Par pitié, reviens ! Je ferai de toi mon temple et te porterai sur le toit du monde.

— ...

— Je te hais ! Sans moi tu n'est rien ! Rien !! hurla-t-il.

Ses dents, autrefois blanches et saines, se désintégraient lentement dans sa bouche, laissant derrière elles des stigmates de pourriture et de déchéance. Tom ne sortait plus. Il observait le monde à travers les carreaux de ses fenêtres, contemplant avec incrédulité les merveilles qui désormais lui échappaient. Fou de rage, il renversa ses meubles et retourna son appartement, à l'exception de la table.

Les jours passaient, et il semblait, frappant les murs à s'en faire saigner les poings. Son visage se déformait peu à peu dans les tourments de la solitude et de la détresse. Sa peau, jadis lisse et parfaite, se liquéfiait dans une lente décomposition, reflétant la putréfaction de son âme torturée.

La nuit, du sang visqueux suintait de ses pores comme un poison écarlate, étalant la mort du sol au plafond, souillant chaque objet. Ses membres tremblaient de spasmes incontrôlables, tandis que ses doigts se regroupaient, formant des moignons gangrenés.

Le jour, le reflet du miroir renvoyait l'image d'un étranger déformé par la démence, dont l'esprit hanté par les ombres explorait les tréfonds psychiques les plus noirs. D'abord perçu comme une bénédiction, le verre d'eau riait depuis le néant d'une malignité cruelle, corrompant les âmes.

Ravagé, Tom errait dans les couloirs étroits de l'agonie, poursuivi par des démons invisibles qui se tordaient devant ses yeux hallucinés. Chaque pensée était empreinte de terreur, chaque instant une épreuve de douleur

et de désespoir. L'avidité avait fait de lui une abomination, une créature extrinsèque à sa propre humanité.

Tom ne buvait plus, attendant que le glas sonne, les yeux rivés sur la table vide.

⊂

— J'espère que tu n'as pas déjeuné, lança Tyler à son coéquipier.

Lorsque l'inspecteur Ethan Clark pénétra dans l'appartement, un frisson glacial lui parcourut l'échine. L'air saturé étouffait sous le poids vicié de l'angoisse et de la mort. En trente ans de carrière, jamais il n'avait été confronté à un tel cataclysme.

Des policiers s'affairaient dans un ballet mesuré, leurs gestes méthodiques contrastant avec le chaos qui régnait dans cet espace confiné. Ethan balaya la scène du regard, observant les débris qui jonchaient le sol. Du sang, des lambeaux de chair et des éclats de verre éparpillés avaient transformé ce cocon en un champ de bataille abandonné des dieux.

Sur le parquet gisait un être difforme, à mi-chemin entre l'homme et la bête. Dans une mare écarlate, la monstruosité sans peau affichait des traits déformés, figés dans une douleur éternelle. L'inspecteur vomit, submergé par ce tableau d'épouvante.

Mais au milieu de cette dévastation, un point focal émergea, irréprochable dans sa simplicité. Sur la table de la cuisine, seule relique debout dans cet océan de destruction, reposait un verre d'eau immaculé. Son éclat cristallin contrastait singulièrement avec l'horreur qui l'entourait, une oasis de pureté au cœur de l'enfer.

— Ethan... Ethan... murmurait le verre d'eau dans l'esprit de l'inspecteur. C'était un jeudi, il pleuvait.

Désincarnation

Geneviève Le bras

Sandra se réveilla, les jambes ankylosées, envahie d'une douloureuse sensation. Son corps l'abandonnait, semblait-il. Une décharge fulgurante irradiait brusquement sa poitrine. Le nouveau corset paraissait trop ajusté ; elle en desserra deux rivets, logés au niveau du torse, afin de mieux respirer. Même la nuit, elle gardait ce vêtement fixé à sa peau. En l'ôtant, elle aurait risqué le pire. Depuis qu'elle travaillait à l'usine, sa colonne vertébrale, et jusqu'à son port de tête, s'étaient moulés dans ce carcan. L'enlever, c'était se briser à coup sûr les cervicales. Il fallait se conformer au protocole. On devinait le sort réservé aux ouvrières récalcitrantes.

La discipline imposée par le gouvernement était tellement stricte. Elle l'acceptait, ne se soustrayant à aucun ordre. Son époux s'y refusait, replié dans un retrait absolu. En 2050, quand le nouveau souverain avait pris les rênes du pouvoir, Louis avait décrété, plein de morgue, qu'il ne ferait pas le jeu de cet État *zombie*. Ses termes étaient toujours outrés. À soixante ans passés, il avait conservé l'excès de la jeunesse. Autrefois, Sandra elle-même se fût révoltée. Désormais, cette échappatoire résonnait à ses yeux comme un manque de courage. Il fallait pouvoir s'adapter au monde. Elle s'y était faite, machinalement. Délaissant jour après jour toute réflexion superflue, elle s'exécutait. À quoi bon s'accrocher à des valeurs stériles, tel un bulot sur son rocher ?

Aussi mou qu'un lombric, Louis se traînait dans l'existence, ses seules convictions pour guide. Cela n'aidait pas à vivre ! Sa compagne avait pris le temps, étape après étape, d'évoluer au rythme de la société. À ses côtés, il n'avait pas bougé d'un millimètre. La peau racornie, il se ratatinait. Alors qu'elle tenait fermement son rôle, il revendiquait un statut de larve assumé. Non, rien ne le ferait changer. Ses heures de paresse s'alignaient, confinant au calme léthal. Pendant un instant, elle éprouva une crainte absurde ; qu'il

soit mort littéralement, vidé de sa substance. Cependant, un phénomène d'une telle ampleur ne pouvait survenir en un jour. Pour que Louis délaisse toute apparence humaine, cela prendrait du temps. Elle avait le loisir de s'y préparer.

Depuis peu, la lutte sanitaire s'imposait. Au sein des foyers, on traquait les aberrations monstrueuses. Sandra n'aurait pas dérogé à la règle, même s'il eût fallu nettoyer d'un coup de balai un pauvre hybride visqueux. L'aurait-elle regretté alors ? Encore eût-il fallu qu'il se montre vivant ! Son mari, étendu de tout son long sur le sommier, n'avait pas accompli un mouvement, et nu comme un ver, demeura désespérément immobile pendant qu'elle se levait.

Comment admettre qu'il s'abaisse ainsi ? L'allure moins souple, il changeait, avec cette altération inévitable de l'épiderme, desquamation normale à son âge, mais qui s'accentuait depuis peu. Devant cette lente dégradation, elle pressentait la fin inéluctable. Qu'il devienne un asticot répugnant, rampant sur le carrelage... et elle n'y pourrait rien... Qu'y faire, sinon se résigner ? En avalant son déjeuner réglementaire – trois gouttes d'huile essentielle, nécessaires à l'entretien – Sandra, réconfortée, s'apaisa. Au hasard des mutations récentes, les invertébrés n'étaient pas de la pire espèce ! Cette métamorphose au moins ne lui ramènerait pas de virus.

Un mois auparavant, leur voisin avait disparu, transformé en vulgaire rat d'égout. Pendant des jours, on avait entendu un bruit de grattement sur les murs. En vain, on avait tapé contre la cloison pour que cela cesse, avant de comprendre que Monsieur Léon n'était plus qu'un rongeur, dévorant les limaces et creusant son trou. Il avait tenté de fuir par le vide-ordures, mais les autorités compétentes l'avaient abattu in extremis, alors que sa tête moustachue disparaissait dans la benne. Sandra les avait prévenus à temps. Louis s'était insurgé en vain. Il trouvait cette dénonciation indigne. Toujours les grands mots ! On n'allait pas laisser la ville s'infester d'hommes en perdition. Si lui-même en arrivait à ce stade, elle appellerait les services de nettoyage, sans état d'âme.

Depuis dix ans déjà, l'État souverain avait repris le contrôle de l'environnement. Société, économie et nature, le panel était complet. On s'endormait rassuré, à la lumière de discours rationnels. Les statistiques s'alignaient, dessinées par des spécialistes de haut vol. Ils annulaient les problèmes d'un coup de gomme. L'homme ne craignait plus aucun aléa importun, puisqu'on proclamait la question réglée. Le chef du gouvernement avait mis un frein à tous les événements climatiques, décrétant qu'il suffisait d'un peu de bonne volonté pour faire taire le vivant. Celui-ci s'était donc plié, laissant place à

ses maîtres. Finalement, pensait-on, à l'aube de cette apothéose glorieuse, le XXIème siècle ne comportait qu'une parenthèse un peu ratée. Après quelques balbutiements, le progrès regagnait enfin et définitivement ses droits. Finies la faiblesse et la sensiblerie ! Pour faire tourner la boutique – comme disait le tyran - il fallait des héros, des êtres actifs prêts à donner de leur personne !

Sandra rajusta son oreille artificielle afin d'écouter les nouvelles du jour. Telle une seconde peau, l'organe était parfaitement intégré dans son pavillon auditif. Louis avait refusé l'intervention chirurgicale, pourtant si pratique. Pas étonnant qu'il semble déconnecté. Pour sa part, elle se tenait au plus proche du monde, soucieuse d'en suivre le cours. Elle n'aurait pas voulu rater un détail important, comme ce nouveau prototype de combinaison métallisée que lui vantait le canal officiel d'État. *Avec Manotor, votre travail est d'or !* serinait la douce voix synthétique. En matière d'accessoire vestimentaire, Sandra n'aurait pas manqué cette innovation. Son effet de brillance lui garantirait une prestance indéniable, surtout à l'usine. À son âge avancé, on la disait *high tech*. Sans orgueil mal placé, elle appréciait ce titre.

Le flot d'informations lui parvint, insensiblement. Rien de neuf sur la planète. On signalait quelques disparitions fortuites. Cela faisait bien longtemps qu'on ne s'en souciait plus. Si l'on commençait à s'attacher à ses pairs, prétendait le souverain, on ne progresserait pas. Le gouvernement réclamait des âmes fortes. Qu'on regarde en avant ! Pour séparer le bon grain de l'ivraie, on procédait régulièrement au nettoyage des nuisibles. Tout être pesant sur le bon fonctionnement de l'État devait être rayé du monde.

On comptait sur la conscience de tous. Rien de pire que de confondre amour et loyauté. Si un proche s'avérait défaillant, le dirigeant exigeait la vérité sur son cas. Il fallait agir ! Les *chiens* trop violents, les *cloportes* inutiles, les *larves* visqueuses, n'avaient plus droit de cité. Lors d'épidémies récentes, on les avait vus pulluler, disait-on. Personne n'en avait le souvenir, mais cela prouvait qu'on avait réagi avec tact, arguaient les connaisseurs. Depuis, chacun luttait pour ne pas basculer dans cet état dégradé. Il arrivait cependant que certains franchissent le seuil. Ils se réveillaient un matin, incapables de parler, réduits à gémir. Jusqu'alors, ils n'avaient pas eu le temps d'envahir les rues. Grâce à l'efficacité étatique, on ignorait leur existence. À peine éclos, au sortir d'une vie poussive, ils étaient supprimés d'un trait. Pas de quartier pour les parasites ! On ne tolérait pas ces désordres marqués par l'instinct.

Au milieu des machines surtout, chacun se suspectait. Comment être sûr désormais qu'on restait humain ?

Sandra se targuait d'être une femme droite, qui résisterait au moindre

écueil. En ouvrière accomplie, elle entreprit de se préparer, contemplant son reflet dans la glace. Un petit fil blanc émergea de son casque brun qu'elle arracha d'un seul coup. Dans la pièce voisine, Louis semblait se lever enfin. Sa démarche hésitante signalait un réveil difficile. Il se traînait le pauvre, la chair flasque, à défaut d'exercice. Elle ne voulait pas assister au carnage. Des yeux ternes, une mine de papier mâché, un air éteint dès 8h du matin, rien auquel elle veuille accorder crédit. Que Louis assume cette déchéance, elle préférerait quitter les lieux au plus vite.

Après avoir enfilé sa combinaison métallique, elle se rendit au centre de tri, lieu de labeur habituel. La tâche lui plaisait. Depuis le milieu du XXIème siècle, les emplois humains avaient disparu, mais l'usine n'était pas des pires. Elle travaillait sans y penser, toujours prompte à l'ouvrage. Son corset intégré accompagnait l'effort ; on l'avait imposé aux vétérans, pour les aider à soutenir le rythme. Rompue à l'exercice, Sandra ne ralentissait jamais, au risque d'une précipitation hasardeuse à son âge.

Le temps d'arriver à l'établi, son œil de verre tomba – encore une fois, se dit-elle, agacée – et roula sous un des diables de transport. De petites caisses y étaient stockées, qu'elle devrait déballer dans l'heure. Elle en serait quitte pour perdre quelque peu en efficacité. Son torse du moins, contenu par la gaine métallique, restait intact. À côté d'elle, le dos cassé, une ouvrière grimaçait en souffletant. Elle avait refusé l'appareil de maintien artificiel, l'idiotie ! L'orbite vide, Sandra entreprit d'ouvrir les cartons. Des blocs gris venaient d'arriver, qu'elle nettoierait avant de les passer au sel de bromure. C'était la meilleure façon de les conserver en l'état. Il n'y avait pas d'autre manière de procéder.

Cet endroit sans âme ne la gênait pas. Avait-elle un jour seulement perçu la saleté du lieu ? Elle n'en avait pas le souvenir. Seule l'impression d'une facilité déroutante, qui coulait, bien huilée dans ces rouages millimétrés, lui parvenait. On séparait les éléments usagés des pièces récupérables. D'où venaient-elles, où allaient-elles ? Après tout, peu importait. Si l'on commençait à se poser la moindre question, on perdait le rythme, au risque de ne pas être payé.

Les blocs aux circonvolutions brillantes étaient magnifiques. La masse dépolie s'offrait comme un miroir. Dans le reflet déformé, elle entrevit son visage borgne – noble guerrière sans doute – ne pouvant plus s'y reconnaître.

Louis n'avait pas voulu travailler ici. Il arguait de raisons inconsidérées, invoquant l'éthique. Celle-ci ne nourrissait pas son homme. Sandra s'était dévouée. Chaque matin, elle venait, pendant qu'il restait à l'attendre.

À son retour, rien ne paraissait avoir changé. Elle ne décela aucun signe de vie, si ce n'est quelques traces au sol. De son œil unique, elle décrypta les lieux. Incapable de marcher, Louis s'était traîné, semblait-il. Elle le trouva dans la cuisine, abattu. Comme elle entra dans la pièce, il ignora sa présence. D'aucuns auraient appelé cela de la froideur, d'autres de la lâcheté. Il n'osait plus l'affronter, conscient de son état. Elle s'y était habituée.

Elle sortit deux assiettes et les posa sur la table. Dans l'une, un filet d'huile noirâtre. Dans l'autre, deux feuilles de laitue, sans plus d'ornement. Louis appréciait cette nourriture frugale. Cependant, il détourna la tête.

— Tu ne manges pas, mon chéri ?

— ...

Comme seule réponse, un silence gêné lui parvint. Il la contemplait, muet, sa petite tête rentrée dans son cou. Elle réitéra la demande, insistante. C'était stupide ! Comment s'étonner de ce regard éteint, qu'*il* peinait à porter sur elle. En éprouva-t-elle un pincement au cœur ? Nullement. Le soir-même, elle appellerait la police, afin qu'on vienne le récupérer. Elle en était quitte pour passer la soirée en face de cette larve inerte. Il se défendait si mal. Il semblait avoir compris cependant et tenta une dernière esquive.

— Je t'en prie... je ne veux pas te perdre...

L'être manifestait une affection surfaite pour faire croire à son humanité. Cependant, il n'en était rien. Elle aurait éprouvé de la tristesse sinon, elle s'en convainquait. Avoir le cœur sec à l'instant, pas même ce pincement naturel de regret, alors que celui qui lui échappait n'était qu'un vulgaire cloporte, semblait une preuve. Elle, qui fonctionnait en tous points parfaitement, affrontait le monstre.

Malgré les efforts, les créatures commençaient à envahir la ville. La difficulté cependant consistait à les éviter. On les effleurait sans le savoir. Les yeux vides, les êtres vous fixaient.

Sandra se résolut à regagner la salle de bain, laissant Louis hébété, devant sa laitue.

Le visage qu'elle découvrit dans la glace lui plaisait décidément. Des traits lisses, sans l'ombre d'une ride, un casque brun irréprochable. Seule, son orbite vide était gênante – elle n'avait pu retrouver l'œil qu'elle devrait remplacer. Elle dévissa son bras gauche pour en vérifier les roulements et se félicita du fonctionnement impeccable. Elle était Sandra, qui s'était réveillée ce matin même dans ce lit. Disciplinée, rompue aux nouveaux usages rationnels de ce monde, elle était en harmonie avec ses convenances. Autrefois, quand elle rentrait, elle se jetait sur une plâtrée de pâtes qu'elle avalait avec délice. Ce

soir, un verre d'huile lui suffirait. Elle ouvrit le placard de la salle de bains, n'y trouva qu'un litre d'eau déminéralisée. Elle n'était pas un fer à repasser, pensa-t-elle en souriant. Ses dents grincèrent dans un sourire figé.

La sonnerie retentit à cet instant. C'était le bon moment, alors qu'elle ne ressentait plus rien, vraiment, à l'idée d'abandonner Louis. Son cœur commençait à résonner au son d'un tic-tac régulier, telle une horlogerie parfaite. Elle s'était conformée à tous les diktats du gouvernement, elle n'avait jamais failli à ses injonctions. Faisant tourner le pays, comme elle, des milliers d'individus avaient adopté les nouveaux codes. Elle était une citoyenne irréprochable et bien huilée.

Dans la cuisine, Louis sanglotait, réfrénant sa tristesse. Mais elle serait infailible, pour son bien. Elle résisterait à leur séparation. Elle ouvrit la porte, sans sourciller. Le visage stoïque, elle n'en avait plus la capacité. Elle s'en félicitait, droite dans son corset. Louis l'observait, dévasté. La métamorphose s'opérait, à laquelle il n'échapperait pas. Il ne pouvait plus la regarder sans pleurer. Quand elle avait décidé d'appeler, il avait laissé faire. Il savait que les services de nettoyage viendraient. Il n'était pas effrayé, juste désespéré de devoir en arriver là. Les décisions étaient irrévocables.

Les monstres ne pouvaient pas rester dans les foyers. Ils pullulaient, incontrôlables. Malgré sa prétention, l'État n'en avait plus la maîtrise et s'en inquiétait, impuissant. Louis le méprisait. Il maudissait ce souverain qui avait prétendu réguler le monde, et qui l'asservissait. Mais rien ne servait de gémir. Il fallait se résigner. Chaque jour, il avait vu Sandra un peu plus se durcir, jusqu'à ce matin. Et c'était une armure de ferraille qui l'entourait comme une gangue, maintenant. Demain, le cerveau nettoyé, sans le moindre souvenir, elle lui reviendrait. Alors, dans un placard, il rangerait l'être-machine qu'il avait aimé autrefois.

Voyage en montagne

Raphaël Goujon

Le vent, d'un froid extrême, siffle entre les quelques sapins rabougris qui subsistent encore à cette altitude. Il siffle dans ma tente, il siffle dans les arbres, et plus particulièrement il siffle dans la grotte où j'ai repéré un campement abandonné ce matin. Hier, quand je me suis installé, je croyais le plateau désert. Il était assez étroit, entre deux falaises le protégeant un peu des éléments, et je pensais avoir tout vu, mais il est vrai qu'il faisait déjà sombre lorsque j'ai monté ma tente et que je n'avais pas une minute à perdre, la nuit tombait.

C'est quand même étrange, ce campement. J'ai croisé d'autres alpinistes lors de mon ascension, quoique peu, cette montagne n'est pas très connue, mais jamais n'ai-je vu d'installations désertées comme celle-là, qui me semble avoir été abandonnée à la hâte. En effet, il y a là une tente-dortoir (on ne laisse pas en général ce type de tente derrière soi), et, à l'avant de cette tente, une bouilloire posée sur des morceaux de charbon gelés. Je ne suis pas allé à l'intérieur, mais il est évident qu'il n'y a personne. La bouilloire en témoigne, elle a rouillé et n'est pas utilisable en l'état (il semble que l'abandon s'est fait il y a longtemps). De plus, j'ai appelé, et personne ne m'a répondu. Je m'en vais bientôt visiter la tente, tout cela a éveillé ma curiosité, mais je finis d'abord de me raser. Mon miroir m'est fort utile en ce moment, j'ai bien fait de le prendre.

Je rentre dans la tente. Elle est vide, comme prévu. Enfin il n'y a personne. Mais il y a un étrange carnet posé sur une table. Je l'ouvre.

Jour 1 de l'expédition

Ce carnet appartient à Sir Anatole de Glaris. En cas de décès, merci de le faire parvenir à sa famille.

Je commencerais par décrire l'objectif de l'expédition qui débute aujourd'hui et que je compte bien documenter pour la postérité. Tout commença il y a un mois, quand ma chère et tendre Mathilde tomba violemment malade. Elle fut d'abord prise de maux de ventre accompagnés de convulsions. Ses entrailles se nouèrent et depuis elle ne s'alimente plus correctement, elle peut à peine manger et éprouve même des difficultés à s'abreuver. Cependant, sa maladie ne se limite pas à cela... Quelques jours après ses premières manifestations, d'autres symptômes s'ajoutèrent : elle commença à cracher du sang et se plaignit de migraines. Le médecin, qui était déjà venu la première fois et avait diagnostiqué une maladie bénigne, bien que douloureuse, fut rappelé, et cette fois se prononça sur un mal bien plus sévère, et incurable, qui aurait fini de dévorer son corps en trois mois tout au plus. Je ne pus supporter cette idée. Je ne souhaite pas vivre dans un monde sans Mathilde à mes côtés, car alors plus rien ne vaut la peine d'être vécu, et je sais que dans l'éventualité de sa mort je ne tarderais pas à la rejoindre. Je ne voulais pas me résigner à sa fin, qui plus est dans de telles souffrances, et je cherchais donc un remède. Lorsque la science abandonne les hommes, ils ne peuvent se tourner que vers l'occulte, que ce soit par l'écoute du chant des oiseaux ou par l'interprétation des astres. C'est ainsi tout naturellement que je revins à un livre, très ancien, dont les propriétés magiques m'avaient été maintes fois explicitées par mon grand-père. C'était un livre venant d'Asie, retranscrit à partir de légendes orales d'un peuple des montagnes. L'auteur était un explorateur de jadis, peut-être aussi ancien que Marco Polo, qui avait indiqué sur une carte d'admirable facture, bien que représentative d'une géographie ancienne et fautive par endroits, le lieu où vivait le peuple transmettant ces histoires. Il y avait notamment une légende qui m'avait particulièrement fasciné étant enfant, et dont mon grand-père, peut-être déjà sénile à l'époque, avait attesté la vérité. Il disait que ce récit-là spécifiquement avait été vérifié par ses aïeux. C'était l'histoire du jardin du Temps. Mais il se fait tard, et je dois aller me coucher, une longue marche m'attend demain. Je continuerai d'écrire plus tard.

Jour 2

Cette journée s'est déroulée tranquillement, sans accroc. Du moins pour la marche. Mathilde est vraiment mal en point, et mon cœur se serre chaque fois que je la vois tousser. J'espère ne plus avoir à supporter ce spectacle bien

longtemps, j'abhorre la voir souffrir ainsi et ne rien pouvoir faire. J'ai fait du mieux que j'ai pu pour assurer son confort durant ce voyage, étant donné son état de faiblesse. J'ai engagé des porteurs musclés comme des bœufs, ce qui lui permet de rester installée dans une litière. Ma fortune personnelle a été dilapidée dans cette expédition, mais je m'en contrefiche, je veux juste la voir vivre plus longtemps, rester à ses côtés. Je m'étais arrêté hier sans expliquer l'histoire du jardin du Temps, je vais donc en faire un bref compte-rendu. Le personnage principal est un homme, qui cherche à redonner vie à son Dieu mourant. Ce dernier, qui voit la crainte du héros face à sa disparition imminente, lui indique un chemin vers le jardin du Temps, où tous les fruits prolongent la vie de ceux qui les mangent. Cependant, dominé par son avidité, le héros collecte tous les fruits qu'il peut porter, au lieu de n'en prendre qu'un seul, afin de donner la vie éternelle à son Dieu. Ce dernier, horrifié, lui révèle que chacun de ces fruits correspond à une vie humaine, et qu'il ne faut en prendre qu'un, car sinon le malheur s'abat sur les hommes. Courroucé, il maudit le jardin, et quiconque y viendra à nouveau pour y cueillir une vie plus longue. Bien sûr, je ne crois pas à toute l'histoire, il y a un aspect religieux et une leçon morale qui s'intègrent au récit, le modifient peut-être. Pourtant, comme pour beaucoup d'autres légendes, il doit y avoir un aspect véridique derrière ce conte, il est possible qu'il existe un jardin où les fruits, contenant quelque élément miraculeux, redonnent une santé de fer à ceux qui les mangent. C'est ce jardin que je suis parti chercher, dans la chaîne de montagnes indiquée par l'auteur, où est censé vivre le peuple dont c'est la légende. Je leur demanderais où trouver ce jardin, et s'ils ne savent pas, je retournerais ciel et terre pour le retrouver. J'entends Mathilde pleurer, elle perd espoir : elle souffre énormément. Je vais aller la consoler, il faut que je garde assez d'espoir pour nous deux. Je donnerais ma vie pour alléger sa souffrance, qu'est-ce que j'aimerais être capable de lui voler sa maladie et de mourir à sa place.

Après ces quelques pages, il y a des rapports inintéressants de quelques mots par jour. On y voit la progression de la maladie de cette femme, Mathilde, et j'ai l'impression qu'Anatole sombre peu à peu dans la folie. Il n'a plus qu'une légende à laquelle se raccrocher, après tout, et je compatissais à la douleur de cet homme, dont l'amour profond pour sa femme est évident, et la souffrance plus encore. Je saute des pages, jusqu'à retomber sur quelque chose d'intéressant.

Jour 31

Mathilde se meurt, et je ne peux rien faire. Quelle tristesse. Mais je ne

dois rien laisser paraître, je dois être fort pour elle. Et puis, il y a toujours une once d'espoir. Nous avons rencontré le peuple des montagnes aujourd'hui, ses représentants sont nomades et avaient installé leur campement pas très loin du nôtre. Ainsi, nous avons pu les aborder. Ils parlent une langue étrange, mais, comme je l'ai écrits plus tôt, j'avais engagé un traducteur qui parle leur langue et aussi l'anglais, bien que son accent soit fortement prononcé. Cela a peu d'importance, de toute manière. Ce qui en a, c'est que j'ai pu leur parler, et, bien qu'ils m'aient pris pour un fou de prime abord, ils m'ont conduit vers un vieillard qui connaissait bien leurs légendes, et qui, Dieu soit loué, m'a indiqué le chemin qui mène au jardin du Temps. Bien sûr, il m'a ressorti le même avertissement que dans le livre, lui aussi doit croire à ces vieilles sornettes. Je me souviens de ses mots exacts, ou du moins de leur traduction, ils m'ont marqué : "Si tu vas là-bas en cherchant la vie, un sort pire que la mort t'attend." Superstitions, et puis, qu'importe, je tenterais tout pour sauver Mathilde.

Là le récit devient plus erratique, il y a des pages arrachées, et les premières pages à être restées intactes ne sont plus organisées en jours numérotés, mais plutôt autour de thèmes, d'événements. De plus, l'écriture a changé, elle est plus fine, plus élégante. Quelques pages sont rédigées dans un langage que je ne connais pas, qui ne repose pas sur l'alphabet latin, mais sur des pictogrammes incompréhensibles. Le reste est écrit en allemand (en premier lieu, le carnet était en anglais). Je me félicite d'avoir appris cette langue. Pourtant, le devrais-je ? L'histoire sinistre de ces pauvres gens me fait me sentir de plus en plus mal à l'aise. Je continue tout de même à lire, je veux connaître la suite de leurs mésaventures. Je nomme cela curiosité, pour ma bonne conscience, mais d'autres appelleraient certainement cela du voyeurisme, je le sais. Qu'importe, je veux savoir !

Le Jardin du Temps

Le Jardin du Temps, je n'aurais jamais dû aller là-bas, mon malheur est infini. Mathilde est morte, de toute façon, et j'aimerais la rejoindre. Ce lieu est horrible, je vais en faire une brève description pour dissuader tout être humain de s'y aventurer, afin que les erreurs que j'ai commises ne se reproduisent plus. Je me souviens l'avoir trouvé au fond d'un vallon, à la nuit tombante. Une tempête s'était abattue sur nous, mais le campement était tout proche, et j'avais une torche flamboyante avec moi, dont la lumière, bien qu'à grand peine, traversait la tourmente. J'avais aperçu d'immenses arbres, tels que ceux du conte. Je m'avançais, luttant contre le vent, et j'arrivais à l'orée du présumé jardin. J'entendais des chuchotements, peut-être la bise, mais

maintenant que j'y repense c'était bien plus proche de voix humaines que de sifflements désincarnés. La chaleur était atroce, avec mes vêtements, et je voulais les enlever mais me retins, à grand peine. C'était comme si les plantes irradiaient d'énergie, et d'ailleurs cela ne se manifestait pas seulement par la température : après être entré je remarquais qu'une lumière éblouissante était confinée à ces lieux, les éclairant sans s'en échapper. Et ce que je découvris à cette lumière me glaça le sang, malgré la chaleur ambiante. Le sol était élastique et mou, d'une couleur écarlate, on aurait dit de la chair à vif. Les arbres étaient blanc comme de l'ivoire, et semblaient rugueux plutôt que lisses, sans écorce, avec la même texture que des os humains, du moins c'est la seule image qui me vint à l'esprit. Leurs feuilles étaient rouges, ou peut-être rosées, leurs nervures ressemblant à des veines. Et leurs fruits étaient identiques à des organes : des cœurs humains me semblait-il. Il y avait toute sorte de plantes et d'animaux, mais je ne veux pas m'étendre sur ces horreurs, j'y ai déjà trop pensé et un mal de tête me prend. Disons simplement que je regrettais connaître l'anatomie humaine assez bien pour en reconnaître des morceaux. Je vais me reposer, parler de cela m'a trop éprouvé, et je vacille à présent. Je répugne à lire la suite mais c'est plus fort que moi.

La Tente

Ce souvenir est douloureux, et pourtant, je me dois de l'écrire pour expliquer ma condition à ma famille, si ce carnet est retrouvé. Mon esprit est à l'agonie, toutes ses veines sont coupées, et j'écris avec son sang qui se déverse. J'avais, malgré mon horreur, prélevé un unique fruit dans le Jardin du Temps et je l'apportai à Mathilde, qui était restée sous la tente que j'avais installée dans la journée d'avant. Les porteurs s'étaient enfuis au matin avec nos objets de valeur et une partie de nos provisions, j'aurais dû engager de plus honnêtes hommes, je les suspectais d'être des vauriens mais voulais partir le plus tôt possible. Ils avaient pris le livre, aussi, mais il ne me servait plus à rien. Il ne restait que Mathilde et moi. Je l'avais embrassé sur le front avant de partir, priant pour qu'elle puisse lutter un peu plus longtemps. Elle avait perdu connaissance dans la nuit, mais son pouls battait encore. Lorsque j'arrivai avec le fruit du Temps, cependant, elle ne semblait plus respirer. Je collais mon oreille contre sa poitrine, puis contre son cou. Son cœur s'était arrêté, et le mien avec. Bien sûr, d'abord, je ne voulus pas y croire, je prétendis même être devenu insensible des oreilles après être parti si longtemps dans le froid. Mais l'évidence était là, et je ne pouvais rien faire. Je pleurais sur son corps, et jetai le fruit par terre. Je sortis mon pistolet, et le mis dans ma bouche, quand soudain, Mathilde bougea. Était-ce une illusion ? Je ne le sais

pas, mais à ce moment-là, le fruit sembla s'animer, il tressaillit, et soudain, s'enfonça dans ma gorge. Je ne me souviens pas tout à fait de la suite, il me semble avoir lutté puis perdu connaissance, et je me suis réveillé plus tard, les mains ensanglantées, sans corps à mes côtés. D'ailleurs, je n'étais plus dans la tente, mais dans la neige, et le campement n'était visible nulle part. J'essayai de sauter d'une falaise, et mes os se brisèrent, mais je demeurais vivant. Le fruit m'avait maudit avec non pas une vie prolongée, mais bel et bien la vie éternelle, séparé de Mathilde à jamais. Je retrouvai plus tard le campement.

La Vie

Je suis réellement maudit, mon corps rejette tout aliment et, taraudé par la faim, je perds conscience, pour me retrouver à mon réveil entouré d'ossements humains. Mon appétit semble tendre vers ces os, et n'a que du dégoût pour la nourriture ordinaire, bien que mon esprit ne l'accepte pas. Je voudrais tellement que la vie me quitte, mais je ne peux pas m'en débarrasser. Mathilde, viens-moi en aide. Je n'en peux plus, j'ai abandonné mon humanité dans l'espoir de te sauver, et tu n'es même pas là pour moi. La vie est un enfer.

Je crois à une mauvaise blague. Ces histoires horribles ne sauraient être vraies. J'entends un hurlement dehors, et je prends peur. Je dois sortir, m'en aller. Je ne gravirai pas cette montagne jusqu'au bout, mon instinct me l'interdit. Je remarque pour la première fois des tâches de sang séché sur la bâche, trop petites et sombres pour que je les aie remarquées du premier coup d'œil. Je dois m'enfuir. Un second hurlement, quand soudain quelqu'un entre...

Le Miroir

J'ai trouvé un miroir la dernière fois que je me suis réveillé. Je ne sais plus qui je suis, un alpiniste effrayé ou un aventurier des temps anciens, mes souvenirs se mélangent. Je n'aime pas ce que je vois dans ce miroir. J'ai vieilli, et je suis couvert de poils blancs. Mais ce n'est pas cela qui m'a le plus déplu dans mon reflet. Je ne peux pas être celui que je pense être : Anatole. Je ne puis être cet abominable homme car je suis une femme.

La créature du couloir

Marine et Guillaume Suzanne

Madame Aude, la présidente du groupe d'aide aux traumatisés, s'assit sur une des dernières chaises placées en cercle au milieu de la pièce. Elle croisa les jambes et dit de sa voix calme et douce :

« Bonjour à toutes et à tous. Aujourd'hui, nous allons écouter Lucy nous raconter son histoire. »

Elle avait les gestes et les attentions d'une mère. C'était pour elle que j'avais vaincu ma timidité et accepté de venir ce soir. La salle communale était austère, l'éclairage trop vif. En arrivant, j'avais accepté un thé, du bout des lèvres. J'avais bu à petites gorgées bruyantes, pour éviter de me brûler la langue et le palais. Devant la dizaine d'inconnus qui discutaient ensemble, presque gaiement, j'avais failli faire demi-tour, et me sauver en courant. Leur fausse candeur m'angoissait. Madame Aude m'avait pris la main. Elle se tourna vers moi en chuchotant :

« Surtout, ne t'inquiète pas. Ici, personne ne jugera, ni ne critiquera. Nous sommes là pour t'aider à tourner la page. »

J'inspirai un grand coup et me replongeai dans le passé...

Un mardi matin, il y a 26 ans.

J'accompagnais ma mère à la crèche pour y déposer ma petite sœur Claire. J'avais 11 ans. J'entrai joyeusement dans le bâtiment coloré et je saluai poliment les dames qui s'occupaient des enfants. C'étaient toujours les mêmes personnes, depuis que j'avais arpenté ces salles de jeu et ces dortoirs, joué avec les Kapla, les Lego et autres jeux de sept familles. Sylvie, mon ancienne nounou, vint vers moi : « Qu'est-ce que tu fais là, ma grande ? Tu ne devrais pas être à l'école ?

— Non ! répondis-je, toute fière. Mon maître d'école est en grève, donc je ne peux pas y aller ! »

Juste derrière moi, ma mère ajouta en soupirant :

« Je ne sais pas ce que je vais faire d'elle. Son père est au travail, et je dois moi aussi aller au bureau.

— Oh mais, on peut la garder, exceptionnellement, si ça vous arrange ! Ça me rappellera des souvenirs. Ce serait un plaisir de l'avoir avec nous, vu comme elle est sage... »

Je blêmis lorsque ma mère lui répondit : « Ce serait possible ? Merci, vous m'ôtez une belle épine du pied... »

Je lui aurais volontiers crié que je ne voulais pas rester, et que j'étais terrifiée par cet endroit. Mais ma mère semblait si soulagée que je me tus. Je retins ma respiration et, après un rapide câlin, pénétrai dans l'objet de mes cauchemars.

La salle était bondée. Partout, des bébés, du bruit, des jouets éparpillés. Claire disparut derrière une dînette en bois, accaparée par les ustensiles en bois plus vrais que nature. Je tremblais, malgré la chaleur ambiante, et mes mains étaient moites. Tous les détails sont gravés dans ma mémoire : les murs pastel tapissés de fleurs et d'arcs-en-ciel, l'immense table rectangle au centre de la pièce, les étagères en cubes... et surtout, ce couloir, qui s'étirait derrière une porte close. Un couloir qu'aucune lumière ne semblait en mesure d'éclairer, malgré le hublot rond de la porte. Il me faisait froid dans le dos, depuis toujours, sans que je puisse l'expliquer.

J'avais été pensionnaire de cet endroit, et le couloir mystérieux m'avait pétrifié au premier regard. C'était comme si les autres enfants ne le voyaient même pas, mais il exerçait sur moi une attraction malsaine.

Je jouai toute la matinée avec les petits, pour lesquels j'étais une distraction bienvenue. À part Claire, qui devait déjà me supporter à la maison, et m'évitait comme la peste... Pendant ce laps de temps, le couloir m'attirait à lui. J'étais très mal à l'aise. À chaque fois que mes yeux s'égarèrent dans sa direction, ma gorge se serrait, et le souffle me manquait. Il me fallait alors m'isoler jusqu'à recouvrer mon calme, au prix de longues inspirations et expirations. Sylvie vint me trouver lors d'un de mes moments de panique, le front barré de rides d'inquiétude. J'hésitai à feindre un mal de tête, à sauter sur l'occasion pour me faire porte pâle et m'enfuir de cet endroit... Je pris néanmoins sur moi pour ne pas déranger maman à son travail. Les parents n'aiment pas quand on les dérange. C'est toujours comme si on avait fait exprès, pour attirer l'attention, ou pour les embêter.

À midi, nous nous sommes rendus à la cantine, en rang par deux, en restant heureusement loin de l'affreux couloir, et je pus déguster un croque-

monsieur fondant, qui me redonna le sourire. En me voyant dévorer ma part, Sylvie sourit et me resservit un deuxième plat, que j'engloutis encore plus vite. Je lui fis un grand sourire pour la remercier.

De retour dans la salle de jeu, je m'évertuai à bâtir une pyramide de cubes hétéroclites, au milieu de nabots baveux, plus ou moins volontairement maladroits, qui prenaient un malin plaisir à détruire d'une pichenette le fruit de mon labeur. L'après-midi était bien entamé, il devait être près de 16h car les dames commençaient à parler du goûter, lorsque j'entendis la voix de mon père.

Elle provenait du couloir et disait : « Lucy, viens voir papa... »

Je me raidis instantanément, comme privée de vie. Je savais pertinemment que ce n'était pas lui, et je ne voulais pas y aller, mais mes jambes ne m'obéissaient plus. Elles remuèrent toutes seules pour me conduire dans ce lieu maudit. Personne ne regardait dans ma direction. Plus j'approchais, et plus l'air semblait lourd, humide, avec des relents de putréfaction. Des odeurs de caves ou d'entrailles. La porte s'ouvrit devant mes pas, dans un murmure.

J'étais au milieu de la pénombre lorsque la porte claqua. Le temps et l'espace semblaient tordus, déformés. Devant moi, rien que le néant. Ou peut-être pire. Je rebroussai chemin, à nouveau maîtresse de mes mouvements. J'essayai de respirer profondément, de garder mon calme, en me disant : « Voyons, Lucy, ce n'est rien, juste un courant d'air... ou une femme de ménage qui ne t'a pas vue... »

Sauf qu'il n'y avait personne de l'autre côté de la porte. Sur la pointe des pieds, je regardai par le hublot, sans parvenir à distinguer quoi que ce soit. J'étais seule. Quand je posai la main sur la clenche, elle me brûla, m'empêchant d'ouvrir la porte. Je ressentis soudain une présence derrière moi. Je me retournai, les larmes aux yeux, face à ce couloir sombre dont je ne distinguais pas le bout, et je vis une créature. Elle était hideuse, de forme humaine mais déformée, ramassée sur elle-même, avec une peau gris cendre et deux trous noirs à la place des yeux. Terrorisée, je fermai les miens. Le seul bruit qui me parvenait était celui des battements de mon cœur, affolé. Une odeur d'ordures me percuta, si bien que je me bouchai le nez. J'attendis dix secondes dans le silence, les yeux douloureux à force de serrer les paupières, et quand je les ouvris... la créature n'était plus qu'à cinq pas. Là, j'eus la pire des idées : je refermai les yeux. Je ne voulais plus les ouvrir. Plus jamais. Et c'est bien ce qui faillit se passer.

Je me réveillai dans une chambre d'hôpital, reliée à toutes sortes de ma-

chines. Une infirmière remarqua mes battements de paupières, et, trente minutes plus tard, mes parents étaient à mon chevet. Ils semblaient vieillis de dix ans, et j'aperçus derrière eux une fillette plus âgée que moi. Je fus étonnée de les voir fondre en larmes, surtout la fillette, que je n'avais jamais vue auparavant, et quand je leur demandai qui elle était... je faillis m'évanouir. C'était ma petite sœur Claire, et mes parents avaient bel et bien dix ans de plus. Je croisai le reflet d'un miroir... Des cheveux longs, des traits de femme, une pâleur de cadavre... Vingt-et-un ans. J'avais vingt-et-un ans.

Au fil des jours, j'appris qu'on m'avait retrouvée à la crèche, dans ce fameux couloir, inconsciente et seule. Mon corps était constellé d'entailles, et de profondes griffures barraient mon ventre. D'ailleurs, j'en avais gardé des cicatrices épaisses, qui semblaient toujours chaudes quand je posai les doigts dessus. Je réprimai mon envie de caresser mes boursouflures. C'était comme si je cherchais à interpréter ces traces, à faire ressurgir un souvenir. Personne n'avait pu expliquer ce qui m'était arrivé, et la police en avait conclu qu'un gros chien était entré subrepticement, et s'était retrouvé pris au piège dans ce couloir. Qu'il m'avait attaqué pour s'enfuir, lorsque j'y avais pénétré. Sauf que, moi, je savais ce qu'il en était. Il n'y avait pas de chien.

Je demeurai plusieurs jours à l'abri des murs de l'hôpital, indécise. Mes parents et moi partagions la même appréhension du monde extérieur. Sortir, c'était accepter mon sort. Le jour où je rentrai enfin à la maison, au chaud dans mon lit de fillette devenu trop petit pour moi, je racontai tout à ma mère : le couloir, la voix, la créature. Elle m'écouta, sans m'interrompre. Elle me dévisageait, cherchant à travers moi le fantôme de la petite fille dont elle avait été privée pendant dix ans. Claire m'évitait, effrayée. Je n'étais pour elle qu'une histoire horrible – que ses camarades d'école racontaient en la désignant du doigt –, une blessure qui sourdait de nos parents, une astreinte de visite hebdomadaire.

Le soir même, j'entendis ma mère parler au téléphone avec un médecin. Elle retenait ses sanglots. Elle demanda si je pouvais avoir été atteinte au niveau cérébral, si je pouvais avoir déformé la réalité, à cause du choc. Cette nuit-là, seule dans le froid, perdue dans la nuit, je cherchai à rattraper les lambeaux de mes souvenirs. Je n'avais aucune preuve, et même si la créature du couloir avait volé dix ans de ma vie, je savais que les grandes personnes ne sont pas capables de croire à ce genre de récit. La créature était intangible. C'était ce qui faisait sa force. Et je ne pouvais pas gagner contre elle.

J'ai rapidement fui la maison familiale, dès que j'ai pu faire fonctionner mon nouveau corps, qui me semblait si étrange, comme si c'était celui d'une

étrangère. Je n'ai plus jamais revu la crèche, ni ce qui se dissimule à l'intérieur du couloir.

Seize ans plus tard, je n'en sais toujours pas davantage sur ce mystérieux incident. Les seules preuves dont je dispose sont gravées dans ma chair. Mes parents ont pensé que j'étais devenue folle, puis ont pris mes paroles pour un délire né de ma sortie du coma. Personne n'a jamais cru en ma version des faits. Et parfois, j'en viens à en douter moi-même. Je n'ai jamais reparlé de ce dont je me souvenais réellement. Jusqu'à ce soir.

J'observai timidement autour de moi, étonnée de m'être ainsi livrée sans réserve, et effrayée des réactions que mon auditoire pourrait avoir. À mon grand soulagement, je ne rencontrai dans les regards que de la bienveillance et de la gentillesse. Les autres cherchaient à me rassurer, sans juger mon histoire, sans me juger. C'était une vraie délivrance.

Plus tard dans la soirée, quand les membres du groupe furent partis, je remerciai madame Aude. C'était comme si une partie de moi, qui était morte dans ce couloir, venait de renaître, ou du moins, de m'être enfin ôtée pour ne plus me peser. Grâce à madame Aude, je me sentais prête à aller de l'avant. Elle m'enlaça affectueusement en me disant :

« C'est très bien, Lucy, tu as fait preuve de beaucoup de courage. »

Elle me demanda ensuite de l'aider à débarrasser la table. Je me dirigeai donc vers la cuisine, le cœur léger, avec le plateau remplis de gobelets vides entre les mains, et... ce n'était pas la cuisine devant moi.

Le plateau me glissa des mains, répandit son contenu sur le sol avec un fracas à réveiller les morts. Je reculai d'un pas mais mon dos rencontra un obstacle. Une porte, avec un hublot. En face de moi, je vis la chose qui avait détruit dix ans de ma vie. Les remugles d'ordures me firent monter les larmes aux yeux. J'étais de retour dans le couloir maudit. Mais la créature était différente. Elle avait les traits de madame Aude, qui arborait son sourire de façade, rempli de bienveillance, et se transforma bien vite en rictus malsain.

« Encore un peu de courage, Lucy. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer... »

Des pas traînants autour du lit. Des chaussures à semelle de crêpe. Une démarche fatiguée. « Merci, docteur. Je voulais la voir une dernière fois. Depuis que nos parents nous ont quittées, je supporte seule la charge de ma grande sœur. Je crois qu'il faut se rendre à l'évidence : elle ne se réveillera jamais. »

Claire tamponna sa bouche ridée avec un mouchoir en tissu. Elle resserra

ses mains sur son sac et soupira.

« Il me fallait juste un peu de courage. »

La vieille dame jeta un regard au corps allongé dans le lit.

Puis elle s'en fut, referma la porte à hublot derrière elle, et s'éloigna dans le couloir.

Sursis à Rainecy

Laure Cohen

Le journal de ce matin m'apprit qu'une tempête avait dévasté le village de Rainecy, où j'avais passé, l'été précédent, un séjour des plus étranges.

J'avais rejoint une vieille amie qui multipliait ses invitations sur la côte depuis qu'elle avait quitté la région, une décennie auparavant. Je découvris, enchantée, l'envoûtement des lieux. De sa maison nous parvenait le ronronnement des vagues. Les murs de pierre grise, en fin d'après-midi, prenaient de charmantes couleurs irisées. À l'unique étage, deux chambres étaient décorées à l'identique et dans le salon, un canapé suranné côtoyait un grand aquarium. L'air était doux comme je l'avais espéré, et l'intérieur exhalait une légère odeur de sel.

Nous résumâmes dix années de vie autour d'une infusion d'algues. Mon amie avait réuni ses longs cheveux gris en une tresse humide, qu'elle replaçait régulièrement dans son dos d'un mouvement de tête. J'aimais le timbre grave de sa voix et son humour caustique. Je compris que les heures avaient défilé seulement lorsqu'elle s'excusa, harassée de sommeil.

Elle m'avait installée dans la chambre à côté de la sienne. C'était une pièce étroite aux murs nus, sur lesquels des moisissures dessinaient d'artistiques paysages. Je devinais ainsi l'humidité du climat local, confirmée par les crissements de la porte que je décidai de laisser ouverte. Ce soir-là, je m'endormis rapidement.

Je me réveillais en milieu de matinée, délestée d'une certaine fatigue des jours de travail. La maison était calme, mon hôtesse sortie. Je choisis un livre sur une étagère, m'installai à la lumière de la grande fenêtre et dégustais mon petit-déjeuner. J'entendis à peine mon amie rentrer. Elle apportait le repas de midi, souriante, une mèche de cheveux mouillés collée sur la joue. Chaudement réfugiée dans ma lecture, j'avais manqué l'averse.

L'après-midi, je pris le chemin de terre qui contournait la maison et me-

nait directement à la plage. Il y avait peu de monde, le soleil brillait. Je cumulai les aller-retours, pieds nus, puis m'offris un plongeon. Dans la mer, j'oubliai que le temps s'écoulait, sans fatigue, paisible. Je sortis lorsque la luminosité commençait à baisser et ma peau, même après la douche, continua à porter l'odeur du sel.

J'avais retrouvé mon amie les traits tirés et la voix frêle. Je lui préparai une soupe de poisson dont elle ne but rien. Voyant ses cernes se creuser, son teint blêmir, je l'encourageai à se coucher sans attendre. Je remontai la couverture sur son corps frissonnant, et tandis qu'elle tentait de me rassurer, je notais que les veines de son cou étaient saillantes, sa peau presque transparente. Je la quittai intranquille, me promettant de revenir la veiller dans la nuit.

Dans le salon, je remarquais de nouvelles zones humides, des craquelures discrètes et autres noires infiltrations. Je repris ma lecture quand, du toit, me parvinrent de brefs heurts qui rapidement se multiplièrent. Je n'avais pas imaginé que la pluie suivrait cette après-midi ensoleillée. Le vent s'engouffra par des failles invisibles et provoqua de stridents sifflements. Les gouttes martelaient les tuiles et leur insistance devint gênante, intrusive. Le vacarme produisait à mon oreille un étrange gémissement. La température menaçait de chuter et déjà, je tremblais. J'empilai deux pulls et montait vérifier l'état de mon hôtesse. Je m'attendais à la voir éveillée. Elle dormait, couchée sur le côté, son visage me faisant face. À la lumière du couloir, je lui trouvais le teint gris, et sordide le tracé sinueux de ses veines. Son matelas était trempé de sueurs. Au moment où je fermais la porte, je crus la voir ouvrir deux yeux noirs, ronds comme des billes, et fit un bond en arrière. Les ombres de la nuit s'amusaient de moi.

Le sommier de mon lit grinça quand je m'installai. J'eus l'impression de porter l'énorme poids de la tempête. La nuit fut difficile, je n'arrivais pas à me défaire de l'image de ce regard d'encre, et la pluie ne cessa de hurler qu'au petit matin.

À mon réveil, j'avais perdu l'énergie rassérénante de la veille. L'odeur saline qui se dégageait des murs se mélangeait à une odeur de pourriture. Avant de préparer mon thé, j'épongeai les flaques parsemées, jusqu'à certains pans de murs où l'eau avait ruisselé. Le soleil rayonnait. Les contrastes météorologiques étaient impressionnants. Alors, la porte d'entrée s'ouvrit et mon amie apparut, le teint frais, les cheveux mouillés, elle n'était pas dans sa chambre comme je l'avais cru. Elle me rassura spontanément sur son état de santé, je n'évoquai pas ma vision de la veille. Je supposais qu'elle était

partie se baigner. Lorsque je m'étonnai de l'atmosphère odorante, elle balaya la remarque d'un geste de main agacé.

Avant le déjeuner, je retournai chercher l'envoûtement de la mer, le balancement des vagues et le calme en mon intérieur. Mais le soleil assommait et provoquait sur ma peau un douloureux embrasement. J'avais soif. Saisie d'une impulsion, je quittai ma serviette en courant. Au bord des vagues, je bus goulûment, sans prêter attention au regard interloqué des baigneurs, je bus sans m'arrêter et l'eau salée qui remplissait ma gorge était une liqueur douce et fraîche, une saveur familière, désaltérante, j'oubliais que je buvais. Un vieil homme m'adressa une moue dégoûtée. Cela avait probablement duré de longues minutes. Ne voulant pas affronter d'autres grimaces, je plongeai immédiatement. La lumière déclinait lorsque je sortis de l'eau. J'avais manqué le déjeuner.

À mon amie, je racontais mon attrait pour la mer, qui augmentait depuis que j'étais arrivée. Elle acquiesça, enthousiaste, sans relever l'incongruité de mon insatiable soif. J'appris qu'elle avait été nageuse professionnelle dans sa jeunesse. Puis elle avait décidé d'une autre carrière, sans abandonner le souhait de vivre en bord de mer avec ses enfants. J'ignorais tout de ses projets familiaux : lorsque nous nous étions rencontrées, elle prônait la liberté du célibat. À mes questions, son visage se ferma. Je n'insistais pas.

La nuit s'installa, et avec elle une anxiété subtile qui m'empêcha de m'endormir. Mon amie couchée, j'errai dans cette maison de plus en plus poisseuse, de plus en plus fétide. Sous un meuble, je ramassai quelques débris de coquillage. Balayai le sable qui s'éparpillait devant la porte d'entrée. Un buffet couvert de photographies condamnait une porte décrépite. Je détaillai les photos dispersées ; sur plusieurs d'entre elles, je remarquais une jeune enfant qui ne devait pas avoir plus de six ans.

La pluie sur le toit. Frappant les tuiles de nouveau, alimentant mes inquiétudes. La journée avait été chaude et sèche, ces changements de climat me bouleversaient. Surtout, une intuition désagréable ciselait ma poitrine, je craignais une nouvelle tempête avec son lot d'illusions. Le tonnerre éclata. Je crus entendre le gémissement grave de la veille. La porte d'entrée claqua ! Je me tournais vivement : elle était close. Je l'ouvris alors sur la nature torturée, et quelques mètres devant, une silhouette. Il me sembla reconnaître mon hôtesse qui s'éloignait à pas pressés. Pourquoi ai-je décidé de la suivre ? Je marchais déjà sur ses pas, traversant la nuit pluvieuse, à distance suffisante pour qu'elle ne me vit pas. Le bruit des vagues amplifiait, et je sentis monter en moi l'irrésistible appel de la mer. Je ne devais pas céder, aussi je m'arrêtai

avant la plage. De mon point de vue, la silhouette, entourée d'ombres, avait triplé de volume. J'ose à peine raconter la suite. Elle retira ses vêtements. Sa peau, à travers la nuit, apparaissait entièrement grise. Brusquement, elle tourna la tête vers moi et je reconnus les yeux noirs et ronds qui me hantaient depuis la veille. Mon cœur battait à vive allure. Elle ne sembla pas me voir. Je vis, moi, son corps informe se jeter dans la mer. Le son gémissant réapparut et je plaquai par réflexe mes paumes sur mes oreilles. C'est alors que je distinguai – je ne sais encore comment – deux gros animaux qui effleuraient périodiquement la surface de l'eau. J'étais parcourue de frissons et ne réalisais pas que je tenais ma tête entre mes mains comme si elle allait exploser. Hagarde, je regagnai la maison en titubant. Le bois de la porte avait gonflé et je dus forcer pour réussir à entrer. Quelle surprise lorsque je découvris le sol trempé et les poissons épars ! L'aquarium était fissuré et des morceaux de verre luisaient dans les flaques. Paniquée, j'attrapai les poissons à pleines mains et les jetai dans des seaux de fortune. Je tentais en vain d'éponger l'eau dont le volume, contre toute logique, grossissait. L'eau affluait, envahissait le salon, traversait les murs, s'engouffrait dans les fissures, je crus même entendre le bruit des vagues au premier étage, et je trouvai encore des poissons, encore des flaques, la mer envahissait la maison. J'eus peur, et avec la peur la soif, l'envie de boire toute cette eau, l'enivrement de l'odeur de sel, et l'eau qui montait, montait, la respiration coupée, la vision floue. Je me laissai engloutir.

Puis la porte d'entrée s'ouvrit en grand, et toute l'eau s'enfuit par l'ouverture. Mon amie entra, visage paisible, cheveux mouillés. J'étais étendue parmi les morceaux de verre, mains ensanglantées. Elle se précipita vers moi, m'aida à m'asseoir, et avec des gestes précis, soigna mes blessures. Elle se montra rassurante, me racontant que j'avais perdu connaissance et chuté contre l'aquarium. J'avais mal à la tête, le nez et la gorge irrités. Elle m'installa dans mon lit, resta à mon chevet toute la journée, me parla, elle avait dû me transmettre son microbe, heureusement elle n'était déjà plus malade. En état de demi-sommeil, j'entendais des bribes de phrases, répondais parfois, me rendormais. Les détails de cette journée restent brumeux, à l'exception d'une information : j'appris ce jour-là qu'elle avait eu une fille qui s'était tragiquement noyée à l'âge de cinq ans. Je compris qu'il s'agissait de l'enfant que j'avais vue sur les photographies. Elle pleura longuement et, étrangement, je me souviens avoir eu très envie de lécher ses larmes.

Ma dernière nuit fut fiévreuse. Je mélangeais les caresses de la mer, les angoisses nocturnes et la voix de mon amie. Un horrible rêve me sortit du

sommeil : j'y voyais la petite fille crier sur le sable, un début de soirée. Mon amie se tenait debout devant elle, poings serrés, mâchoires crispées. Puis ses mains emportaient la fillette dans la mer, lui plongeaient la tête sous l'eau, malgré l'agitation des bras, malgré les cris mêlés aux gargouillements de l'eau dans la gorge. La femme maintint sa prise jusqu'à ce qu'elle devienne flasque. Je vis le visage de l'enfant congestionné, les yeux exorbités, le corps potelé gagner les profondeurs, et la femme rentra chez elle sans se retourner. Je me réveillais le cœur palpitant. Mon corps pesait lourd et mes jambes, serrées l'une contre l'autre, ne voulaient pas se séparer. Mes bras alignés à mon tronc, je me fis l'effet d'un gros poisson inerte. Il me fallut encore quelques instants pour réussir à me lever.

Dans le salon, du sable, des coquillages. Aux murs, les moisissures n'en finissaient pas de s'étendre. Ce séjour ne m'apportait pas l'apaisement recherché, je décidai de partir dans l'après-midi. Une dernière fois, j'allais voir la mer. Et devant la fabuleuse, je n'eus aucune force pour résister : je plongeai habillée et nageai, un temps indéterminé, débarrassée de toute pensée et terriblement à l'aise dans cette opacité. Mes jambes s'étaient jointes et ondulaient comme une queue large et plate, mes efforts se réduirent et je glissai sous l'eau sans résistance, gagnant la surface de temps à autre pour reprendre de l'air. Dans l'eau, mon corps était illimité, je devins immense, longue, lourde, et mon ouïe distingua une sourde plainte, un gémissement qui m'était presque familier. Là, je vis la créature. Je restai immobile. Elle approcha lentement, tourna quelques instants et accrocha mon regard de ses yeux noirs. Son corps était plein de rondeurs. Je pensais à l'enfant noyée. Un nouveau gémissement, puis l'animal disparu dans l'obscurité. Je sortis de l'eau, envoûtée par cette incroyable rencontre, sans réaliser l'impossible durée de mon apnée. Je m'éloignais, et la pensée de quitter définitivement la mer me fit suffoquer.

Mon amie ne sembla pas surprise de ma décision. Elle me salua en murmurant, lèvres serrées, cette phrase énigmatique : « Il faut que ça s'arrête ». J'emportais avec moi l'odeur du sel sur ma peau, sans savoir qu'elle n'allait plus me quitter.

Nous n'avons plus échangé de nouvelles après ce séjour. L'article du journal mentionnait que de nombreuses habitations de Rainecy avaient été détruites et plusieurs personnes portées disparues. Au sous-sol d'une maison connue pour le charme de ses pierres, on avait retrouvé les restes du cadavre d'un homme, dont les membres avaient été découpés et dispersés dans plusieurs aquariums. Autre fait insolite : au lendemain de la tempête, les corps

de deux lamantins furent trouvés échoués sur la plage.

Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel

Jean-luc Depaifve

« Hé, vieille branche, t'as vu que t'as des poils qui poussent sur les doigts ? »

Sylvestre avait bien repéré ces petites pointes sombres qui dardaient sur ses phalanges mais il ne s'attendait pas à ce qu'on les remarque. Stella venait de le faire.

Pendant leurs longues promenades sous le soleil, comme ce jour-là, elle lui faisait souvent des commentaires sur sa façon de se tenir, sur son aspect. Comme quoi elle l'observait, et ça lui plaisait de le savoir.

Avec Stella, ils s'étaient rencontrés au début d'un automne, il y a maintenant quelques années. Celles de l'adolescence.

Elle venait d'arriver dans le village. Ils étaient devenus amis. Ils s'étaient beaucoup vus. Autant qu'ils le pouvaient. Ce n'était pas toujours aisé. Ça ne plaisait pas à la famille de Stella. Ça ne plaisait pas à la sienne.

Depuis, à la fin de chaque printemps, Stella repartait. Et à l'automne, Stella revenait. Chaque année.

La première fois qu'il l'avait vue, se souvenait-il, il avait remarqué sa chevelure brune, épaisse et désordonnée. Elle s'éloignait de la lisière de la forêt pour regagner son campement, installé tout près. Lui, l'avait observée depuis le pied d'un chêne, non loin de là. Il avait été marqué par la démarche souple et légère de la jeune fille qui donnait l'impression qu'elle ne touchait pas le sol, qu'elle volait. L'adolescent n'était pas habitué à cette légèreté. Au village, tous marchaient d'un pas lourd, les bottes dans la boue, bien ancrés dans la terre. Sans doute est-ce pour cela qu'elle l'avait ainsi attirée. Elle était différente. Elle ne ressemblait pas aux filles d'ici. Pas à Margot, Clotilde, Hélène, Marie, Aline... non, à aucune d'entre-elles, toutes jolies à leur façon, certes, mais comme lui, comme tous ici, fermement liées à leur

sol.

Pas elle. On est parfois attiré par ce qui nous est étranger, quand on n'est pas apeuré. Il n'avait pas peur. Au contraire.

L'image de la brunette avait peuplé ses pensées depuis cette première vision, et quelques jours plus tard, ils s'étaient rencontrés pour de bon.

Il était dans la forêt, comme souvent.

Il enlaçait son arbre préféré. Un hêtre plusieurs fois centenaire. Son arbre. Enfin, celui qu'il considérait comme tel. Celui que consciemment, au fil du temps, il s'était approprié. Son arbre. Celui dont la silhouette majestueuse, l'avait toujours impressionné. Celui à l'ombre duquel il aimait, depuis l'enfance, jouer, se reposer, dormir, pleurer. Son arbre. Celui sous lequel il allait, quand le besoin s'en faisait sentir, se ressourcer, absorber un peu de sa force. Celui à qui il lui arrivait, même, de parler. Son arbre. Son frère, aimait-il à penser. Le premier, le seul, à qui il avait dévoilé son attirance pour la jolie brune dont il ne connaissait pas encore le nom. Son arbre. Celui dont la chanson dit, qu'auprès de lui, il vivait heureux.

Stella était arrivée derrière lui. Il ne l'avait pas entendue venir. Même sur les feuilles qui jonchaient le sol, ses pas légers étaient silencieux. Une féline. « Hé, qu'est-ce que tu fais ? » avait-elle lancé.

Il avait tressailli en entendant cette voix dont la douceur du timbre ne masquait pas le ton moqueur.

Se retournant brusquement, il se trouva nez à nez avec celle qui, depuis quelques jours, hantait ses pensées. Son rythme cardiaque, déjà élevé par l'interpellation inattendue, s'accéléra encore. Tellement, qu'il ne trouva rien de mieux que de se retourner à nouveau vers son arbre pour l'entourer de ses bras et chercher à y puiser un peu de sa sérénité.

La poitrine collée à l'écorce, la joue plaquée contre le tronc, les bras en croix tentant désespérément de cerner le trop gros fût, les yeux clos, il cherchait à retrouver suffisamment de calme pour ensuite vérifier qu'il n'avait pas rêvé. « Tu ne veux pas me parler ? Tant pis ! Salut ! »

« Non, attends ! » avait-il répondu en se retournant, encore bouleversé.

Il s'était excusé. Elle avait souri et répété sa question.

Qu'est-ce qu'il faisait là, à embrasser les arbres ?

Sylvestre avait rougi. Il s'était présenté. Elle avait répondu qu'elle s'appelait Stella.

Le jeune garçon expliqua alors qu'il venait souvent dans la forêt. Qu'il appréciait ces moments passés dans la nature et que cela lui faisait du bien. Il lui dit aussi que ceux qu'il aimait le plus c'étaient les arbres, qu'il aimait

leur compagnie, qu'il s'en sentait proche et qu'il n'hésitait pas à les étreindre. C'est ce qu'il faisait quand elle est arrivée.

Stella l'avait écouté. L'œil rieur, le sourire accroché aux lèvres, elle avait soufflé que décidément les gadjé étaient vraiment bizarres. Drôle d'idée que d'embrasser un arbre. Le jeune gadjo semblait sincère et comme il avait l'air gentil elle lui avait proposé de se revoir quand il reviendrait dans le bois...

Sylvestre avait senti qu'il rougissait encore devant la jolie tsigane et c'est les oreilles bouillantes qu'il accepta l'idée de la retrouver la prochaine fois. Il lui promit qu'il lui expliquerait tous les secrets du monde des bois.

Depuis, plusieurs automnes d'abord flamboyants se sont éteints, de longs hivers ont succombé aux réchauffements printaniers et Sylvestre a tenu sa promesse.

Les années se sont succédées et Stella et sa famille sont revenues. Ils aimaient établir leur camp d'hiver sur ce terrain à l'orée de la forêt. Ils s'y trouvaient beaucoup mieux que sur les aires d'accueil pour gens du voyage des villes environnantes, qui lorsqu'elles n'étaient pas aménagées sommairement sur des terrains insalubres, se trouvaient adossées à des usines bruyantes et malodorantes, ou le long d'un périphérique ronflant, puant et klaxonnant. Stella avait expliqué cela à Sylvestre qui n'avait eu aucun mal à comprendre, lui qui ne se sentait nulle part aussi bien qu'à l'abri de sa futaie.

Elle était devenue au fil du temps sa seule amie. À part les arbres avec lesquels ils sentait une proximité toujours plus intense, Stella était la seule avec qui il avait envie de passer du temps. Il l'aimait, mais Sylvestre ne le lui a jamais avoué. Leurs vies si différentes, les séparations chaque printemps... la bougeotte de la jeune nomade, alors que lui se sentait enraciné dans sa vallée. Lui, si attaché à son terroir, de plus en plus, elle, si libre et mobile.

Et leurs deux familles qui voyaient toujours d'un mauvais œil leur proximité...

Il s'était résigné. Qu'en était-il pour elle ? Il ne le savait pas. Elle continuait de papillonner. « Tu passes trop de temps avec elle, fais attention. Tu sais les gens du voyage ne sont pas comme nous, ils ne nous comprennent pas. Eux et nous, on ne peut pas se comprendre... »

« Tu passes trop de temps avec le gadjo, fais attention. Tu sais, les gadjé ne sont pas comme nous, ils ne nous comprennent pas... »

L'un et l'autre entendaient les mêmes phrases... inversées...

Mais les deux complices avaient insisté et avaient poursuivi leur relation platonique.

Chaque automne ils s'étaient retrouvés plus vieux de quelques mois. Elle,

toujours plus belle et légère. Lui, toujours plus grand et solide.

À chaque retour, elle dressait la liste des transformations physiques de Sylvestre. Elle le trouvait plus grand, il avait sans doute un peu épaissi aussi, lui qui était si frêle avant devenait plus massif. Ses bras s'étaient allongés, oui, vraiment, ses pieds également, sa peau s'était tannée... Il était aussi de moins en moins souple pour ne pas dire raide et forcément la comparaison avec elle était édifiante. Sa démarche était de plus en plus pataude. On avait même l'impression qu'il ne parvenait plus à soulever ses bottes des ornières.

Il continuait de s'empourprer à chaque remarque qu'elle lui faisait.

Lui aussi, il voyait bien qu'elle changeait. Elle n'était plus une enfant mais une jolie jeune femme. Mais ça, il ne le lui disait pas. Il se taisait. Il l'aimait immobile et silencieux et s'efforçait de lui transmettre un peu de la sérénité qui malgré tout l'habitait.

C'est lors de leurs balades forestières que Sylvestre avait expliqué à Stella tout le bonheur que peut procurer la compagnie des feuillus et autres conifères. Il ne tarissait pas sur les bienfaits du temps passés sous les feuillages d'été ou sous les ramures d'hiver. Il lui avait présenté et nommé chaque arbre rencontré comme s'il s'agissait de gens qu'il connaissait. Il admettait qu'avec certains il avait plus d'affinité.

La jeune fille ne parvenait pas à partager cette pleine communion avec les végétaux, mais alors que de la forêt, elle n'avait toujours considéré que le côté utilitaire, Stella avait ressenti l'ataraxie, cette absolue quiétude des sages ligneux, dont Sylvestre se faisait le publicitaire.

Les couleurs l'enchantaient, le camaïeu de vert qui inondait ses pupilles l'apaisait.

Le calme, le silence apparent, puis le bruissement des feuilles sous le vent, le chant d'un oiseau, le murmure d'un ruisseau, le craquement des brindilles sous les pieds de son guide, pas sous les siens, la rythmique insolite d'un pic épeiche sur le bois mort... il suffisait de se taire pour, à l'instant, se sentir tranquille. Sereine.

Et les odeurs. Elle avait appris à humer les senteurs épicées qu'exhalent certains arbres, l'humidité à l'aplomb de ce tapis de mousse ici, le minéral de cette roche là, le fleuri de cet arbrisseau, le terreux de l'humus, le parfum remarquable de certains champignons. Sous les arbres elle sentait ses poumons s'emplier d'un air plus pur, de molécules positives.

Elle touchait le soyeux de la mousse verte, le lisse et frais de l'écorce du hêtre, le crevassé, le rugueux de celle du chêne vert, l'élasticité des squames du bouleau qui s'enroulaient tels des anglaises horizontales.

Elle avait accepté, comme Sylvestre l'y engageait, de laisser tous ses sens être stimulés et elle profitait.

De chaque promenade elle revenait détendue, relaxée.

Elle se sentait bien.

Mais pas comme lui. Pas autant que lui.

Elle voyait bien qu'il était dans son élément, comme un poisson dans l'eau, comme une rame dans un fagot, comme un arbre au milieu de la forêt, quand elle, ne vivait ces moments que comme des parenthèses bienfaitrices.

Quand elle pensait forêt auparavant, elle imaginait les bouts de branches qu'elle glanait pour le feu du campement. Les champignons, les châtaignes, les noix, les fleurs cueillies pour égayer la caravane, les lapins braconnés avec son père parfois. Elle savait pouvoir s'abriter des regards pour assouvir ses besoins derrière les troncs massifs des grands arbres. Mais elle ne se figurait pas l'étendue des bienfaits qu'elle pouvait en tirer.

Elle ne remerciait jamais assez son ami campagnard qui lui avait fait découvrir et apprécier tellement de choses qu'elle ne soupçonnait pas.

Elle et sa famille continuaient, bien sûr, d'utiliser les ressources de la forêt. Ils étaient de passage sur terre et dans le village et remerciaient la planète de leur offrir ces cueillettes. Les mois qu'ils ne passaient pas ici, ils se rendaient dans d'autres régions pour y louer leurs mains et retrouver leurs cousins. Là-bas, les arbres étaient beaucoup moins présents, mais elle aimait cette vie-là. Les voyages, les nouveaux lieux, les camps réunissant des dizaines de familles, les veillées sous le ciel étoilé, la musique sans corset, la liberté qu'elle et ses pairs poursuivaient. Ne pas posséder de terre, ne pas lui appartenir. Ne pas s'enraciner. Bouger. Rêver.

Elle aimait bien, aussi, son ami de la forêt mais pas comme lui il l'aimait. Depuis longtemps, elle l'avait bien senti. Elle savait qu'il avait appris à retenir ses sentiments si mal cachés. Il souffrait mais supportait et elle, occultant la douleur sourde de son ami, elle avait aimé les moments partagés.

Ce jour de printemps, après avoir évoqué la pilosité naissante sur les doigts de celui qu'elle appelait affectueusement « vieille branche », elle avait multiplié les remarques sur le physique de son ami. Il l'avait écouté, taiseux.

Il percevait bien que son corps, l'hiver passé, quittait son état de dormance et que sa croissance comme dopée par la lumière et la chaleur du soleil reprenait son activité. Il se sentait grandir encore, comme si son enveloppe corporelle était sans cesse repoussée. Il savait bien, il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir, que ses bras étaient démesurés, que sa démarche était plus que pesante. Que sa peau aussi changeait, épaississait, se tannait.

Et oui, que son système pileux se déchaînait et que cela ne se limitait pas à l'extrémité de ses membres supérieurs. Une bonne raison pour ne plus mettre ce vêtement qu'il exécrait, le débardeur.

Il se transformait.

Il avait remarqué que le processus avait accéléré depuis quelques jours. Comme si son corps tout entier avait réagi, depuis qu'il avait entendu sans broncher, Stella lui annoncer qu'elle partait et sans doute ne reviendrait. La commune avait vendu le terrain sur lequel elle avait passé toutes ces demi-années. Les voyageurs devraient trouver un autre lieu pour hiverner.

Ce jour-là, ils allaient se séparer. Définitivement se quitter. Dans la clairière auprès du hêtre adoré, Sylvestre se taisait. Le cœur brisé, il regardait son étoile filer. Stella avait fini par tourner les talons. Lui, il était resté là, planté. Ses pieds dans le sol s'enfonçaient. Il aurait pu de ses longs bras tenter de la retenir, au lieu de cela, c'est vers le ciel qu'il les a levés.

Sur ses membres qui continuaient à s'allonger, les points noirs ont gonflé, ont bourgeonné. Des feuilles se sont développées.

Elle ne s'est pas retournée.

Plus tard, quand elle reviendra, près du grand hêtre elle trouvera un arbre haut, aux charpentières démesurées. Un arbre dont les branches semblent vouloir une étoile attraper.

Son arbre.

Cœurs de pierre

Jade Petit

Depuis ma corniche, j'observe mon domaine ici-bas. Tout est tranquille. Tout est toujours si tranquille une fois la nuit tombée.

Je suis entourée de mes compères, mais aucune d'elle n'est éveillée. Aucune d'elle ne l'est jamais. Pourtant, elles seraient fantastiques avec leurs ailes majestueuses, leurs gueules grandes ouvertes serties des crocs les plus impressionnants, leurs cornes si pointues, leurs griffes acérées et leur regard qui pourrait être tant perçant si elles étaient capables de voir. Elles ont l'apparence et représentent notre imaginaire, je suis l'âme du mythe cachée dans la plus discrète d'entre ces statues.

Je me plais dans cet endroit depuis... Depuis je ne sais plus. Je n'ai jamais su. J'étais comme elles et un beau jour, je me suis éveillée. Je ne sais pas comment, mais je sais pourquoi. Au-delà des apparences, c'est cela qui me différencie des humains. Quand chacun d'eux peut savoir par quel processus il est venu au monde ; je l'ignore. Quand chacun d'eux naît, grandit, vieillit avant de mourir ; je demeure éternellement inchangée. Quand c'est à chacun d'eux de réfléchir au sens qu'il souhaite donner aussi bien à ce monde qu'à sa vie ; je suis née pour servir un dessein sacré et bien défini. Quand ils naissent vierges de tous péchés, de toutes connaissances, de tout passé qui leur soit propre ; le savoir m'était naturellement acquis. Un savoir commun à mes sœurs elles aussi éveillées, à mes sœurs elles aussi dévouées, à mes sœurs elles aussi perchées sur les bâtisses du monde entier.

Je chéris les paradoxes que renferme ce lieu, je respecte ceux qui y reposent, j'accueille, silencieusement parfois, ceux qui viennent s'y promener. Cette cathédrale sur laquelle mon petit corps fut sculpté, un corps auquel un grand esprit fut confié. Ce bâtiment est d'une grandeur qui n'a d'égal que sa splendeur, mais l'ombre qu'elle projette prend des allures plus sombres une fois la nuit tombée. Les hommes ont voulu faire la démonstration de l'étendue

de leur talent, atteindre les cieux, dans l'espoir qu'un brin de magie puisse venir apaiser leurs peurs enfouies. J'avoue ignorer si le dieu qu'ils prient est celui-là même qui s'est penché sur moi et m'a attribué la voix. Cela fait partie des rares savoirs que jamais je ne pourrais appréhender.

Cependant, si je suis née emplie de tant de choses, je ne cesse d'apprendre au contact des âmes auxquelles je décide de me révéler. Ces âmes se présentent à moi instinctivement, je fais de même pour celles qui rêvent d'un monde plus beau, un monde qui n'attend plus qu'elles lorsque la tristesse n'étreint plus leur volonté. C'est à travers leurs histoires que je distille un peu de mon savoir. Clarisse était l'une d'elles. Comme je l'ai fait, il ne vous reste plus qu'à écouter.

Alors que je veillais comme à mon habitude sur le cimetière en contrebas, un bruit vint rompre le silence bruyant de l'obscurité. Avec sa fine robe blanche que le vent soufflant venait gonfler, cette âme avait l'air de flotter. Elle aurait semblé si légère si son visage n'avait pas cette expression et si la pluie ne tombait pas cette nuit. Ses cheveux blonds mi-longs étaient plaqués contre son crâne tandis qu'elle vagabondait entre les allées.

Elle s'installa sur un banc non loin du saule de l'accalmie auprès duquel sont mises en terre les âmes les plus tourmentées. On raconte qu'il apaise les maux pour enfin leur offrir un peu de quiétude. Le tout est de savoir lesquels ont le plus besoin de voir leurs maux soulagés, ceux qui gisent sous ses racines ou ceux qui viennent se poser à l'ombre de son feuillage tombant.

Elle parcourut du regard les tombes de ceux qui avaient vécu avant elle, avant de se tourner vers le saule pour murmurer : « Pourvu qu'en ces lieux, je ne doive pas retourner sous peu. Pas les 30 %, pas les 30 %, pas les 30 %. »

Intriguée et d'humeur à partager mes réflexions, je décidais d'interpeller l'âme passante :

« Bonsoir Clarisse.

— Que... Pourquoi m'avez-vous appelé comme ça, comment savez-vous ?

— Eh bien, parce que c'est ton prénom si je ne m'abuse, c'est qui tu es.

— Et vous, qui êtes vous ?

— Je ne me nomme pas. Je ne suis qu'une chimère parmi d'autres, une chimère particulière qui gargouille d'impatience à la seule idée de rencontrer des âmes singulières.

— Vous êtes donc parmi les créatures de pierre là-bas, n'appelle-t-on pas cela des gargouilles ? Laquelle êtes-vous ? Pourquoi je ne vois aucune lèvre remuer ? Rien ne bouge si ce n'est ce que le vent pousse. Comment je sais que je ne suis pas en train d'halluciner ? Et puis, qu'aurais-je donc de si

particulier ? »

Voyant le regard de mon interlocutrice se perdre dans le vide et sombrer sous la masse de questions qui assaillaient son esprit, j'ai décidé de lui laisser le temps de reprendre ses esprits, le temps de réaliser. Puis, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas en train de rêver, elle se pinça la peau du bras jusqu'à ce qu'une marque apparaisse et tenta de poser une question au vent : « Vous étiez là aussi les autres nuits. Je me suis sentie observée, chaque fois que je venais ici. Pourquoi ne venir à moi que maintenant ? Il pleut, je ne crois pas me souvenir qu'il ait plu comme ça depuis un bon bout de temps.

— La pluie t'incommode-t-elle ?

— Pas du tout, j'aime la pluie. J'aime tous les temps que chaque jour m'offre de connaître. La pluie m'a toujours rassuré. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours eu peur que ma maison prenne feu avec ma famille et moi dedans. Lorsqu'il pleut, je suis certaine que nous ne risquons rien. Il pleut fort aujourd'hui, il n'y a pas la trace d'une flamme et pourtant, je crois bien que tout part en cendres. J'ai peur qu'ils aient raison, que ce ne soit que de la fumée.

— Tu vois les statues là-bas, celles qui crachent de l'eau de leur superbe gueule ? Ce sont elles les gargouilles. Je ne peux pas faire cela, ma bouche immobile n'a d'utilité que celle d'un puits de sagesse. Je ne suis qu'une chimère, très peu imposante qui plus est. Je suis le fruit d'un mélange entre un lion, une chèvre et un dragon. Autrefois, on m'attribuait les vices de la cruauté, des pensées lubriques et de la perfidie. Puis, on a décrété que j'étais la fierté et la puissance de la puberté, la maternité et la bienveillance de la maturité et enfin la sagesse et la gardienne du savoir de la ménopause. Sans que je n'ai mon mot à dire, ceux qui ne me connaissaient nullement et qui n'étaient en rien à l'origine de ma création ont voulu me définir. Je vais te confier un secret Clarisse, je n'apparais qu'à celles sur qui on a voulu faire peser les maux de l'humanité puis qu'on a élevés au rang fictif de divinités pour qu'elles continuent d'accepter. J'apparais aux femmes, alors permets-moi de t'affirmer que tu n'es pas de la fumée. »

La jeune femme baissa la tête pour laisser les larmes qui perlaient au coin de ses yeux couler. Elle les essuya et releva la tête brusquement pour s'assurer qu'elle n'avait pas tout imaginé, que la chose que je suis avait bien affirmé qu'elle était ce qu'elle s'était toujours senti au fond d'elle.

« Puis-je te poser une question ?

— Vas-y gentille chimère.

— Qu'est-ce qui t'amène en ce lieu que tant des tiens trouvent lugubres

et cherchent à tout prix à éviter et quelle était la signification de ces chiffres que tu psalmodiais ?

— À vrai dire, moi aussi je cherche à l'éviter. Je veux éviter de repenser ici sous peu, mais c'est dur parfois de lutter contre ses propres pensées. C'est ça la signification de ces chiffres. Toi qui sais tant de choses, pourquoi ne connais-tu pas les chiffres ?

— Les chiffres sont une façon de conceptualiser le monde que je ne maîtrise pas. Je ne connais que les gens qui résident derrière cette autre forme de magie.

— Ce sont les gens comme moi qui résident derrière ces chiffres, derrière les 30 %. J'ai peur de finir comme eux, pour l'instant, je n'ai pas pu m'y résoudre. J'ai réussi à ne jamais arriver jusqu'à la tentative. Ce soir, c'était plus dur, alors une fois de plus quand ma famille s'est assoupie, je me suis rendue ici. Je viens prier pour que ma vie continue, mais pour que la souffrance qui l'accompagne cesse.

— Je comprends mieux ces chiffres désormais. J'ai malheureusement vu certaines de ses âmes s'en aller. Je n'ai pas eu l'opportunité de les croiser, je n'ai rien pu faire pour elles. On ne peut pas sauver tout le monde, mais on peut se battre pour que les choses changent... Ce n'est pas tout n'est-ce pas, je sens que ce n'est pas tout, souhaites-tu m'en parler ?

— Je viens rendre visite à quelqu'un qui ne vit pas, il me semble que c'est ici que l'on doit se rendre pour ces gens-là. Il n'a jamais existé, mais ma famille le chérit tendrement. Ils l'ont appelé...

— Tu n'es pas obligée de prononcer ce prénom.

— Je sais, mais j'en ai besoin. Ils l'ont appelé Charles. C'est le Charles qu'ils auraient tous voulu être vrai, le Charles dont on attend la fin d'un mal-être, le Charles qu'on imagine plus tard épanoui. Ils n'ont pas compris que seule Clarisse peut être épanouie. Ils disent que c'est dans ma tête, que ça finira par passer.

— Tout est toujours dans la tête.

— Même la magie ?

— Surtout la magie. Mais sais-tu ce que ne fait pas la magie ? Elle ne finira jamais par passer. »

Pendant quelques courts instants, le silence plana à nouveau. La lumière de la lune transperçait peu à peu les nuages lourds de pluie qui, eux aussi, se faisaient de plus en plus légers. Le temps était bientôt venu pour moi de retourner à l'impassibilité, jusqu'à ce que passe la prochaine âme et que ma voix s'élève à nouveau. Il me fallait lui dire quelques mots de plus avant de

la quitter :

« Clarisse, essaye de ne plus prêter attention à leurs remarques s'ils ne veulent rien entendre.

— J'aimerais, mais comment ? C'est bien plus facile à dire qu'à faire. Ça ne va pas se faire par magie...

— Bien sûr que si. La magie, c'est toi.

— C'est étrange venant de toi, tu me parais plus magique que moi. C'est vrai qu'on m'a parfois prise pour un lutin en mal de se transformer en fée ou pour un fou du roi qui se plaît à se déguiser pour amuser la galerie ; mais je ne vois pas en quoi cela me rendrait magique.

— Mais moi Clarisse, je ne suis qu'une chimère.

— Je sais. Depuis quand est-on censé écouter les chimères ?

— Ô, ça, seules les personnes douées de sensibilité en sont capables, mais ce n'est pas l'important. Clarisse, c'est ton sourire, c'est ton aura la magie. Tu prônes une réalité là où les autres ne voient que le vide. Ils ont vu un mirage et veulent en faire la vérité. Seule ta vérité compte. Tu as vu la vie en moi, nous avons vu la femme en toi, j'ai vu la magie en toi. Je ne suis qu'une chimère et tu es la magie. Libère tes ailes, ça va faire mal, mais il te faudra te délester du mauvais en cours de route. Courage Clarisse, j'ai foi en toi, vole vers ta réalité. »

Clarisse avait besoin de ça. Elle avait besoin qu'on l'écoute et qu'on croit en elle pour avoir foi en elle-même. Plus légère, en repartant de mon domaine, elle semblait presque flotter.

Que s'élève ton âme au-dessus des ténèbres de ta vanité...

Lydie Authier

« Tout est prêt ? »

La main est douloureuse, les doigts noueux. Le corps résiste de plus en plus difficilement aux assauts des jours qui défilent. Douleurs lombaires, articulations récalcitrantes, faiblesse, fatigue.

L'arthrose a gagné les phalanges, usées par un excès de temps. Tout à l'heure, tandis qu'elle terminait sa préparation, elle n'arrivait plus à saisir le couteau, à en empoigner le manche. De fines ridules ont surgi sur la peau granuleuse. Le pouce et l'index ont refusé de réagir. L'espace d'un instant, ils se sont couverts de fissures, parcheminés.

Premier avertissement.

Le temps presse. La métamorphose a commencé.

Les traits de son aimé ont retrouvé leur sévérité d'antan. Ce léger pli à la commissure de ses lèvres est de retour lui aussi pour sonner l'alerte.

« Où est-elle ? »

Elle sent l'étreinte chaude de ce corps robuste qui l'accompagne depuis si longtemps. Leur amour est infini, plus solide que les lois immuables de l'univers. Deux âmes sœurs unies à jamais. Son baiser langoureux remonte le long de son cou, s'attarde sur sa nuque, à la naissance de ses cheveux. Elle frémit. Ses doutes s'évaporent. Il le faut. N'importe où, n'importe comment,

mais en sa compagnie. Dire que ce matin encore, elle a failli hésiter.

La lune sera bientôt pleine. La treizième de la treizième année.

Il insiste : « Où est-elle ? »

Il ressent comme elle la morsure des jours et des heures. La vie qui avance ; la mort qui le rattrape le brûle, le dévore de l'intérieur. Il ne reculera devant aucun sacrifice. Il refusera toujours de devenir ce vieillard au visage strié, effondré, que son miroir lui a renvoyé au matin. Quoi qu'il en coûte.

Dans les bras l'un de l'autre, ils contemplent cette jolie petite poupée brune sur le point de devenir femme. Les traits délicats qu'elle a hérités de sa mère. Le regard profond de son père. Elle a en elle toute la puissance de leur jeunesse, toute leur force vitale.

À croire que leurs enfants sont de plus en beaux, de plus en plus parfaits. Tels deux artistes qui peindraient la même toile à l'infini, frôlant la perfection à chaque nouveau coup de pinceau.

La nuit vient de tomber et la maison embaume cette drôle d'odeur âcre. Rosalie n'a pas eu l'autorisation de quitter le logis depuis plusieurs semaines. Depuis le début du premier croissant, Adèle a empoisonné sa soupe quotidienne. La décoction a nourri ses cellules, les a transformées. Chaque goutte de son sang est gorgée d'élixir de jouvence. Au creux de son corps, sa force de vie est décuplée alors que celle de ses géniteurs s'enfuit.

Anicet et Adèle observent leur enfant. Dans quelques heures, la lune sera pleine. La jeune fille joue sur le tapis dont les drôles de motifs ésotériques l'ont depuis toujours inexplicablement attirée.

Elle ne comprend pas encore l'émotion de sa mère, qui essuie discrètement une larme sur sa joue. Elle ne ressent que l'amour sans limite que ses parents ont l'un pour l'autre. Elle n'a jamais songé à questionner leur attachement pour elle. Peut-être aurait-elle dû...

Adèle s'agenouille à ses côtés ; elle démêle sans un mot ses longs cheveux couleur de jais. Tranquillement. Ses doigts glissent inlassablement. Elle entonne un chant étouffé, presque une plainte ; peut-être une prière. Anicet a ouvert les épais rideaux. Il sait que le rituel vient de débuter. Il le connaît

par cœur. Sa femme récite ses incantations. Elle convoque les forces obscures. La chevelure de sa fille brille, lustrée par l'onguent méticuleusement appliqué par la brosse. La lune apporte au teint adolescent de la jeune vierge une pâleur sépulcrale.

Un puissant narcoleptique pénètre les vaisseaux capillaires de son cuir chevelu, s'insinue déjà dans les méandres de son cerveau, brouille sa conscience. Rosalie se sent flancher, mais s'abandonne à la douce étreinte de sa mère. Cette mère qui l'a toujours protégée, de tout et de tous. D'aussi loin que remontent ses souvenirs, Adèle n'a jamais toléré qu'elle puisse se blesser, elle ne l'a jamais laissée s'aventurer dans le monde extérieur. Elle n'a jamais permis que ne coule une seule goutte de son sang. Rosalie n'a pas connu les écorchures au genou. Les objets coupants ont été maintenus loin d'elle. Son hémoglobine est pure, aussi intacte que celle d'un nourrisson. Anicet, lointain héritage de temps anciens, a consacré son énergie à garantir la stabilité de son foyer. Adèle et Rosalie, obéissantes et silencieuses, restent à la maison, où les heures passent entre lecture, dessin, et préparation des repas. L'adolescente n'a jamais rien su de son décalage avec les jeunes de sa génération. Elle n'en a d'ailleurs jamais côtoyés. Les liens qu'elle aurait pu tisser se seraient avérés trop dangereux ; ils auraient contrarié les desseins de ses parents. Rosalie est l'innocence personnifiée. Son âme est limpide, neuve. Elle ne connaît du monde que le chant des oiseaux et la douceur du vent. Elle puise sa vigueur et sa sève à la lumière de la lune et du soleil. Elle vit loin de la vie, au creux de la forêt, là où les forces de l'univers circulent naturellement, s'entremêlent et se rechargent. Ses compagnons sont les animaux, dociles, qui apprécient la compagnie de cet être à l'état naturel, aussi sauvage qu'eux.

Elle s'abandonne à ce qu'elle croit être un tendre câlin. Tandis que son corps s'affaisse et abdique, Anicet a déjà fait place nette. Le tapis est prêt. Les symboles encadrent ses membres qui gisent déjà au sol.

Elle fait face à la lune. Elle se croyait chérie par les siens. Elle pensait que les attentions de ses parents lui témoignaient la force de leur attachement.

Son père vient de déposer à ses pieds un long couteau.

Sa mère a sorti de sa poche le cordon ombilical dont elle avait cautérisé l'extrémité à la flamme d'une bougie, il y a tout juste treize ans, un autre

soir de pleine lune.

Adèle caresse une dernière fois la chevelure de sa fille, ramassée en une longue tresse. Elle scrute son visage, l'expression de ses yeux, son corps, à la recherche d'un indice. Ses tempes sont parfaitement détendues, ses doigts souples, sa poitrine à peine soulevée par une insignifiante respiration. Rosalie erre maintenant dans les limbes. Son sort est désormais entre les mains de la Nature. Le rituel est lancé. Impossible de reculer.

Pourtant, Adèle doute. La même pensée la secoue depuis des jours. Tout aurait pu s'arrêter cette fois. Elle pourrait choisir, comme l'a fait sa propre mère avec elle en son temps, de lui transmettre sa connaissance du monde silencieux, l'initier, lui offrir son pouvoir. Bâtir une relation filiale harmonieuse et équilibrée.

Un regard jeté à Anicet chasse ses craintes et ses résolutions. Il n'est qu'un spectateur, un intermédiaire sans aucun don : son corps a entamé son ultime transformation. Elle a commis l'erreur de tomber éperdument amoureuse de lui, autrefois. Elle a désormais sa vie entre ses mains. Si elle flanche, elle le perdra à jamais. Elle est condamnée à le sauver indéfiniment. Son dos s'est voûté, ses épaules se sont ratatinées. Il s'agrippe de toutes ses dernières forces à la poignée de la fenêtre. Ses os qui ne sont plus en mesure de le porter sont en train de ployer sous son poids. Il attend un signe d'elle pour ouvrir et laisser entrer les sentinelles.

Adèle hoche la tête en signe d'assentiment.

Malgré tout son amour pour lui, les règles sont claires et ne peuvent être contournées. Son mari se contorsionne au sol, pris d'atroces souffrances. Elle l'abandonne à son agonie et vient s'asseoir à genou près de son enfant. Le cordon ombilical crépite sous la flamme de la bougie. Une puissante bourrasque siffle à ses oreilles et fait chuter la température. Le vent s'insinue, porte les voix de la forêt, étouffe les cris de douleur d'Anicet. Il ne tardera pas à rejoindre sa fille dans les limbes.

Le premier animal qui s'approche est un heureux présage. Un corbeau noir majestueux vient se poser face à elle. Ses yeux sans fond plongent en elle. De son bec il détache une plume qu'il laisse tomber sur la peau nimbée de rayons de lune de Rosalie. Les sentinelles ont prêché la renaissance et le renouveau. La plus grande peur d'Adèle vient d'être balayée. Ce matin encore, elle craignait que le monde silencieux ne lui envoie un loup, pour la

mettre en garde des intentions d'Anicet. Au fond d'elle, elle sait qu'il n'a jamais ressenti aucun attachement pour leur fille. Dès les prémices de leur première jeunesse, elle a perçu d'emblée son naturel empressé et obstiné. Elle s'est d'ailleurs souvent demandé si leur amour aurait été si entier et si exclusif si elle ne lui avait pas dévoilé ses secrets et l'immense pouvoir hérité de sa mère...

Le dernier spasme du corps sans vie de son homme l'interrompt dans ses réflexions. Le temps l'a rattrapé. Chétif, ridé, rabougri, il gît devant la fenêtre ouverte. Le corbeau ramage, la rappelle à son devoir. Elle sent ses mains et ses bras se raidir et se refroidir. Sa métamorphose est lancée. Elle doit poursuivre.

Le concert des oiseaux nocturnes, porté par le vent qui redouble, accompagne son chant funèbre. Cette litanie que sa mère lui a murmurée inlassablement. La lune veille, elle est presque pleine, elle éclaire la longue lame que brandit Adèle, paupières fermées et lèvres closes, au-dessus de son enfant. Son bras est lourd, engourdi par la mort qui cherche à reprendre ses droits. Mais ses gestes sont précis. Avec une grande maîtrise, elle plonge le couteau dans le cœur de Rosalie, et recueille dans une coupelle de pierre le sang pur qui s'écoule à gros bouillons.

La vieille dame a rouvert les yeux, elle récite maintenant une nouvelle incantation pour accompagner l'âme de sa fille jusqu'au paradis. Elle ne pleure pas. Elle attend que coule la dernière goutte écarlate, que s'éteigne la dernière étincelle de vie de Rosalie. Tout est fini. Cet enfant-là n'a pas réussi non plus à gagner son amour de mère.

Dans un ultime effort, elle porte le breuvage tout chaud à ses lèvres et avale délicatement le précieux élixir. La mort a bien failli gagner cette fois : dans le miroir qui lui fait face, elle découvre sa peau ridée, ses cheveux veinés de blanc, et ses épaules affaissées. Son corps alourdi par le poids des années qui viennent de la rattraper se traîne jusqu'à Anicet. Il n'est pas encore passé de l'autre côté. Adèle consacre ses dernières forces à soulever sa tête. Coincé dans son giron, elle lui fait ingurgiter quelques lampées du sang de Rosalie, avant de s'affaisser et de sombrer dans un profond coma.

Elle reprend conscience quelques heures plus tard. Les sentinelles sont

parties. Le vent s'est recouché. Son corps est endolori mais il a retrouvé toute sa vigueur et sa fraîcheur. Elle caresse la peau diaphane, lumineuse et souple de ses bras. Ses traits ont retrouvé l'éclat de ses vingt ans. Elle est à nouveau belle, jeune et désirable. La vie cogne dans chaque recoin de son être. Anicet n'est pas encore revenu de l'autre rive. Les métamorphoses l'éprouvent, mais il est bien là, vivant, magnifique et vigoureux. Adèle sent le désir gonfler en elle. Elle doit au plus vite le réveiller.

La Nature est ainsi faite : elle doit accueillir en elle le germe de leur prochain élixir de jouvence avant la fin de la lunaison.

Dans treize ans, à la treizième lune, elle devra à nouveau faire un choix... Pour l'heure, elle peut se concentrer sur sa jeunesse retrouvée. Son mari est là, auprès d'elle, rien ne pourra les séparer. Pas même l'enfant dont elle prendra jalousement soin pendant treize longues années.

Un monde plus vert

Isabelle Peyron

— Jean, tu peux me donner un coup de main s'il te plaît ? Je suis épuisée ! Odile affale trois sacs de courses sur la table de la cuisine. Quelques clémentines s'échappent d'un sachet en papier et roulent par terre, rajoutant un peu de drame à la scène. Jean arrive, surjouant son flegme habituel comme il le fait toujours en cas de mauvaise humeur de son épouse.

— Tu aurais dû me demander de t'accompagner hasarde-t-il avec mauvaise fois étant donné qu'il était parti faire du vélo dès qu'il avait senti qu'un plan courses se profilait.

Une fois les provisions rangées l'ambiance se détend. Jean propose un apéritif. La bière fraîche accomplit sa magie habituelle et Odile verse quelques chips dans un joli saladier.

Au bout de dix minutes Jean s'étouffe, tousse et crachote. C'est habituel, c'est ce qui se passe dès qu'il mange des petits trucs secs. Ça agace Odile.

— Tu devrais arrêter les chips lui lance-t-elle sèchement.

— J'ai déjà arrêté les cacahuètes, le popcorn et les pistaches. Que va-t-il me rester dans la vie ? hoquette Jean. Non, là j'ai vraiment un truc. Tu ne veux pas regarder ?

Odile s'exécute avec réticence. Mais il n'a pas tort, une espèce de filament semble sortir de son gosier. Vert, le filament. Elle l'extraie en grimaçant et en tirant un peu car ça ne vient pas tout seul.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu mâchouilles de l'herbe pour te purger, comme le chat ? Tu sais, si tu es constipé, il y a d'autres moyens...

— Oh ça va ! Je ne suis pas une vache et je ne mange pas d'herbe. Ça doit être une fibre de poireau.

— Ah bon, tu manges des poireaux en dehors de la maison, chez tes maîtresses peut-être ? Parce qu'ici ça fait un moment que l'on n'en mange plus depuis mes crises de colite.

Jean n'est pas un fan du légume, de ce côté-là il est resté très juvénile. Le régime ado lui convient parfaitement : pâtes, riz, patates. Pourtant il lui arrive de prendre part à l'épluchage, de manière peu convaincante d'ailleurs. Il y a une quinzaine de jours, il a proposé gentiment de participer à un équeutage de haricots verts. Non seulement sa vitesse d'exécution était désolante mais il a réussi à se blesser avec le couteau. Odile l'a redirigé vers l'ordinateur son domaine de compétence, avant que la cuisine n'évoque une scène de crime.

Le lendemain, Odile sonne chez sa vieille amie Anissa, pour leur brunch rituel du vendredi. Personne. Odile contourne l'immeuble et pousse la grille rouillée qui ouvre sur le minuscule jardin insoupçonnable de la rue. Bien sûr Anissa est là, sécateur en main en train de prodiguer quelques soins savants à ses créatures.

— Salut ma Belle, déjà au boulot ?

— Oui, et encore je suis en retard pour la taille, la lune descendante se termine et je n'ai pas fini.

— Mets la lune sur pause et viens nous faire un café. J'ai des crottins de chèvre et des chouquettes.

— Merveilleux ! J'arrive.

Anissa entretient une passion pour la culture des roses anciennes. Passion qu'elle tente de faire partager à son amie, sans grand succès.

Finalement c'est Odile qui met la cafetière en route pendant qu'Anissa se brosse les mains dans l'évier et décolle deux pansements de ses doigts.

— Dis donc, j'espère que tu es vaccinée contre le tétanos.

— Mais oui, t'inquiète ! Alors figure-toi que ma Rose de Provins « Diane de Poitiers » a l'air de prendre. C'était pas gagné... Tu te rends compte qu'elle a été rapportée de croisade par Thibaud de Champagne.

— Il en a mis du temps dis-moi, pour te livrer.

— Très drôle ! Ah oui, je voulais te demander : tu peux me regarder la tête ? J'ai une bosse, ça doit être une tique.

— Une tique, en pleine ville ?

— Bien sûr, trimballée par un chien ou un pigeon.

Odile écarte les cheveux de son amie armée d'une pince à épiler. Ce qu'elle extirpe n'est pas une tique.

— Ouf ! soupire Anissa, c'est juste une épine.

— Je ne t'ai pas fait mal ?

— Pas du tout !

— Bizarre, parce que tu saignes un peu.

Odile tamponne doucement le cuir chevelu. Sur le mouchoir en papier, une tâche verte s'élargit.

Le lundi matin la sonnerie du réveil arrache Odile à ses rêves. À ses côtés Jean reste immobile. Elle le secoue sans ménagement.

— Tu te souviens qu'on retrouve mon frère à huit heures pour aller chercher la fourgonnette ?

Odile fonce démarrer la cafetière. En sortant de la douche elle entend son mari tousser, toujours allongé.

— Dépêche-toi, on va être en retard !

— Je ne peux pas venir.

— Pardon ?

— Je suis malade.

— Tu rigoles ! Et le déménagement de Julie ? Je ne vais pas le faire toute seule !

— Thomas sera avec toi, les colocs de Julie vous aideront et ... la voix de Jean se perd dans une quinte de toux productive, à en croire le contenu vert du mouchoir qu'il applique sur sa bouche.

— C'est dégueulasse ! Tu as attrapé une gastro ?

— Je ne sais pas, je ne me sens pas bien et j'ai mal au bout des doigts.

— Tu as mal au bout des doigts ? répète Odile interloquée en fourrageant dans son sac. Bon, on fera sans toi, repose-toi bien. Il y a du Doliprane dans le tiroir de la cuisine. À ce soir !

Odile n'a pas le temps d'analyser davantage. D'autres tâches l'appellent.

Thomas est ponctuel, la fourgonnette spacieuse et Julie a préparé ses cartons avec soin. Odile sourit, sa fille est à son image, organisée et efficace.

Le déménagement aurait pu se dérouler plus vite mais Thomas insiste pour trouver une pharmacie. Depuis quelques jours il a des démangeaisons. Odile et Julie se penchent sur les croûtes grisâtres de ses bras en ironisant :

— Voilà à quoi ça mène de passer les journées à te frotter aux arbres.

— Je ne me frotte pas, j'enlace les troncs en partageant de la pensée positive avec le groupe.

— Tu sais quoi frérot, il va falloir que tu trouves un autre filon, parce que visiblement tu développes une allergie.

Thomas est depuis peu sylvothérapeute et Odile change de sujet de peur de vexer son frère, le moment serait mal venu, on manque de bras.

L'emménagement est rondement mené. Les nouveaux colocataires sont sympathiques et disponibles. Aglaé tient à participer malgré son bandage au pied.

— Que t'est-il arrivé ? s'enquiert Odile.

— Accident de piochon ! plaisante Aglaé. J'ai aidé ma grand-mère à faire son jardin la semaine dernière. J'étais pieds nus et franchement, marcher sur un piochon caché dans des laitues, ça craint !

Aglaé transpire et vide deux litres d'eau dans la journée.

— Tu n'as pas un peu de fièvre ? Ta blessure ne se serait pas infectée ?

— Oh non, ça va, ne vous inquiétez pas !

Odile lui trouve un teint verdâtre et se lance pour un dernier conseil mais elle croise le regard en coin de Julie, celui qui signifie « c'est bon, tu es un peu lourde, là... »

Une fois le dernier carton à sa place, Odile invite tout le monde à boire un coup. Le soleil est encore haut et inonde la terrasse du café où ils s'installent. On se congratule pour l'efficacité déployée, la fourgonnette sera rendue à l'heure, sans casse ni engueulade. Odile téléphone à Jean pour voir où il en est, mais elle tombe sur son répondeur. Thomas s'enduit les avant-bras de pommade pour la troisième fois. Aglaé commande un autre Perrier. Julie a l'air heureuse de son nouveau départ.

— Dis-moi, tu ne m'as pas raconté comment s'était passé le voyage scolaire avec tes maternelles, demande Odile à sa fille en sirotant son café.

— Trop bien. Ils ont adoré la visite de la ferme et le pique-nique dans le champ. On a fait des roulades, joué à la clé de Saint Georges, fabriqué des bracelets de pâquerettes foireux et j'ai voulu leur apprendre à siffler avec une herbe coincée entre les pouces. Non seulement je n'y arrive plus, mais je me suis coupée avec l'herbe. Ce n'est pas comme le vélo, faut croire que ça s'oublie.

— Ne t'inquiète pas ma chérie, je pense que tu pourras traverser la vie malgré cette cruelle infirmité. Julie rigole, se cale dans son fauteuil en rotin et offre son visage au soleil. Odile agit de même et se fait la réflexion que tous les gens présents ont la même posture, comme un champ de tournesols. Le moment est bien doux et Odile le savoure, sans savoir que cet instant paisible sera le dernier.

De retour chez elle Odile découvre Jean avachi au salon devant son ordinateur.

— Coucou, ça va mieux toi ?

— Pas vraiment.

Odile note qu'il porte ses gants de bricolage.

— Ça ne va pas si mal si tu as pu bricoler, lance-t-elle.

Jean se lève et se réfugie dans la cuisine où Odile le suit. Quand elle croise son regard, son désarroi l'émeut. Mais ce n'est pas tout, les yeux doux et gris de Jean ont une nuance verte qu'elle ne leur a jamais vue. Elle voudrait le rassurer mais sa gorge est serrée et elle ne peut que lui toucher le bras et murmurer :

— Moi aussi je suis fatiguée. On va manger une soupe et se coucher, ça ira mieux demain.

Dans la nuit Odile est réveillée par les quintes de toux déchirantes de Jean. Au petit matin, elle le trouve roulé en boule sur le canapé du salon. Il porte toujours ses gants.

— Tu as toujours mal au bout des doigts ? demande-t-elle. Montre-moi.

Jean esquisse un pâle sourire, prononce quelques mots incompréhensibles en montrant sa gorge et enfouit ses bras sous le plaid.

— Tu dois avoir une angine. Reste tranquille à la maison. Je vais apporter ta perceuse à Julie pour qu'elle installe ses étagères. Tu as besoin de quelque chose avant que je parte ?

Jean secoue la tête et ferme les yeux. Son visage a une coloration inhabituelle qui lui évoque simultanément Aglaé et la femme au chapeau de Matisse. Elle dépose un mug de thé et un antalgique sur la table basse. En embrassant son époux Odile est surprise par l'odeur qui s'en dégage. Elle n'évoque pas l'haleine fétide d'une personne malade mais celle fraîche et verte des petits pois que sa mère écosait dans son enfance.

En allant chez Julie elle consulte son téléphone. Anissa lui a laissé cinq messages dont un audio qu'elle écoute en route. Odile ne comprend rien, Anissa est paniquée et parle d'une voix saccadée. Odile fait demi-tour et fonce chez son amie.

Anissa la guette depuis la fenêtre. Elle lui ouvre la porte à toute volée et la tire à l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ? demande Odile en inspectant le couloir du regard.

— Ça, il se passe ça ! Anissa fond en larmes et arrache le bonnet biscornu qu'elle porte sur la tête. Au début Odile ne voit rien car le couloir est sombre. Quand ses yeux se sont accommodés à la lumière parcimonieuse elle reste pétrifiée et son cœur s'emballe.

Les cheveux de son amie sont soulevés par endroit comme bousculés par un obstacle souterrain. Anissa s'est laissée glisser au sol et sanglote la tête entre les mains. Odile s'agenouille et surmontant sa répulsion, elle écarte les cheveux et inspecte le crâne bosselé d'Anissa. Ce qu'elle y voit est à la fois

stupéfiant et affolant.

— J'ai des cornes qui poussent, c'est ça ? gémit Anissa.

Odile cherche des propos rassurants à tenir, n'en trouve pas, et à sa grande honte recule d'un pas quand l'idée d'une contagion possible lui traverse l'esprit.

— Sortons de ce couloir, propose-t-elle.

Dans la cuisine, ses mains tremblent et elle peine à démarrer la cafetière. Anissa est prostrée sur une chaise. Odile improvise un plan réconfortant :

— Je dois voir Julie, mais ensuite je reviens et je t'emmène à l'hôpital, d'accord ?

Anissa ne répond pas mais elle remonte ses manches de pyjama. Ses bras sont parcourus de minuscules protubérances effilées. Odile se fige devant ce nouvel élément monstrueux et n'ose pas croiser le regard de son amie. Quand elle se contraint à le faire, une étrangeté de plus lui saute aux yeux : malgré l'épreuve épouvantable qu'elle traverse, Anissa a un teint resplendissant, rose et velouté.

— Ça ne doit pas être trop grave tu sais, tu as bonne mine malgré tout.

Au volant de sa voiture Odile tente de tenir la panique à distance et de trouver une explication. Une nouvelle maladie, forcément...

À sa fille, Odile n'ose pas évoquer les symptômes d'Anissa d'autant que Julie est elle-même au chevet d'Aglaé qui ne quitte plus son lit, les yeux clos, et dont la seule activité consiste à boire de l'eau. Même si cela la terrifie, Odile n'est pas étonnée de l'état flasque de sa peau couleur vert d'eau. Odile se résout à partager avec sa fille ce qu'elle a vu. L'incrédulité de Julie ne la surprend pas.

— Maman, tu déliras complètement. Je suis sûre qu'Aglaé a chopé une mononucléose. Regarde sur Internet : grande fatigue, fièvre (donc soif), ganglions, mal de gorge... Si ça se trouve pour Papa, c'est pareil, tu m'as dit qu'il toussait beaucoup. D'ailleurs je vais rentrer avec toi pour le voir. Odile n'argumente pas. Comment convaincre de la réalité d'un cauchemar ?

Avant de frapper à la porte d'Anissa, Odile tente de préparer sa fille. Mais la maison est vide. Le petit jardin aussi, et le cœur d'Odile se serre en constatant que la roseraie a été dévastée à coup de pioche. Les roses sectionnées sont à terre, piétinées par les bottes d'Anissa qui gisent au milieu du carnage avec ses gants et son sécateur.

À peine Odile garée, Julie se précipite dans l'escalier en appelant son père. La maison est silencieuse et déserte. Odile en fait le tour à la recherche d'indices. Les gants de bricolage sont posés sur la table et dans la poubelle elle

trouve une espèce de pelote constituée de filaments verts. Quand Julie allume le plafonnier elles découvrent ensemble le mot écrit sur le mur : *Emmène Julie. Partez loin. Je vous aime*. L'écriture est si malhabile que c'est à peine lisible. Mais le plus terrifiant, c'est la photo fixée dessous où dans une parodie morbide du célèbre cliché des Pains de Picasso, Jean a photographié ses mains sur le bord de table, et ses doigts sont des haricots mangetout.

Depuis leur crochet par la maison où vit Thomas en pleine forêt, Odile et Julie roulent en silence dans la nuit. Elles sont toutes les deux hantées par la vision surnaturelle de cet arbre qui s'est détaché des autres pour avancer vers elles. À la lueur de la lune, Thomas s'est approché d'un pas lourd comme s'il devait déterrer chaque pied du sol. Les rameaux feuillus qui couronnaient son front bruissaient doucement. Son regard ligneux était paisible et avant de s'enfoncer dans l'obscurité, la branche noueuse qui dépassait de sa manche leur a adressé un salut amical.

Au lever du soleil elles ont atteint l'océan. Hébétées de fatigue et saturées d'émotions, elles marchent au bord de l'eau, creusant de fugaces empreintes.

— C'est la Nature qui se venge de nous, murmure Julie, elle nous efface en nous absorbant. À la faveur d'une blessure minuscule elle s'insinue et domine notre ADN. C'est légitime, nous l'avons si maltraitée...

Elle ôte son tee-shirt et le roule sous sa tête avant de s'endormir à plat ventre sur le sable tiède.

Odile approche une main tremblante du dos nu de sa fille sur lequel affleure un gazon naissant. Elle caresse les pousses vertes, fraîches et drues et ses larmes y restent accrochées comme la rosée au matin. Puis elle trouve un coquillage brisé, s'entaille le pouce et se dirige vers les dunes où se balancent avec élégance de petites plantes à épis duveteux.

Albert leroy, à votre service

Mathieu Scernain

La porte sonne, je me fige sur le lit. Je n'attends personne. En caleçon et t-shirt barbouillés de café et de beurre de cacahuète, je lance une balle à répétition sur le plafond, là où une tache d'humidité grossit depuis plusieurs jours. J'ai tenté d'en parler au voisin du dessus, mais il m'a gentiment signifié de disparaître si je ne voulais pas me retrouver défiguré en panda. Sur le coup, je n'ai pas compris, puis il a eu la courtoisie de m'expliquer avec moins de subtilité. Je sentais bien que je dérangeais donc je suis reparti et puis, j'avais besoin de glaçons.

Après tout, je ne suis que locataire, donc si l'étage s'effondre ce ne sera pas vraiment mon problème. Enfin, si j'omets le fait que je serais celui retrouvé sous les gravats. Je pourrais peut-être déplacer le lit dans le salon par précaution, mais je n'ai qu'une pièce.

La sonnerie réitère sa demande, j'accepte de me lever et avance en zigzag. Mes jambes portent toute la mollesse que je me traîne depuis une semaine. Je fais des économies sur la nourriture depuis que le gouvernement a conseillé d'être frugal sur la consommation d'énergie. Vu que je ne peux pas faire autrement que de laisser le chauffage pour ne pas me retrouver avec des engelures au matin, j'ai dû m'adapter. Je ne pensais pas qu'il était possible de survivre si longtemps avec un seul repas quotidien dans l'estomac.

Plus j'approche, plus je ressens l'obstination de mon interlocuteur qui carillonne. Qu'est-ce qui peut motiver un inconnu à s'acharner au milieu de l'après-midi quand la plupart des bons citoyens sont absents pour mériter leur vie ? Un livreur ? Je ne vois pas qui aurait commandé pour moi.

Peut-être ma copine qui rentre plus tôt ? Mais je n'ai pas de copine.

L'intrus a abandonné la sonnette pour enchaîner sur des coups répétés qui résonnent dans toute ma demeure. Je ressens comme une poussée d'anxiété avec cette porte entêtée qui rugit tel un lion.

Et si c'était un guetteur ? Il taperait à chacun des logements pour vérifier qui est présent aux différentes heures de la journée, voir où et quand un cambriolage serait envisageable. Je réalise soudain la fragilité de cette entrée qui s'envolerait à l'aide d'un simple pied de biche. Dans ce cas, mieux vaut signifier ma présence.

« Il y a quelqu'un ici ! »

Les tambourinements cessent, je crois gagner, puis recommencent. Maintenant, il va être compliqué de faire le mort. Fatigué de ce harcèlement, je m'avoue vaincu, et entrouvre.

« Bonjour monsieur Rouget ! Enchanteur Albert Leroy, des Élixirs Leroy. Avez-vous une minute à m'accorder pour un produit qui va révolutionner votre existence ? »

Mon premier réflexe serait de refermer sur ses doigts dans la seconde, j'ai tendance à facilement me faire arnaquer. Je me souviens encore de cette fois où j'ai prêté mon téléphone à un passant qui voulait me montrer un tour de magie.

Pourtant, en dépit de cet antécédent, je ne bouge pas et ne peux m'empêcher de le dévisager, tant son apparence est décousue. Il porte une longue barbe blanche et tressée accompagnée d'une coiffe de sorcier aux tons océaniques, mais également un impeccable costume gris uni que je pourrais retrouver sur des avocats au détour d'une avenue. Il a un attaché-case anthracite dans la main droite et une canne beaucoup trop grande et raccommodée avec du scotch dans la gauche. À son sommet, se trouve un corbeau sculpté qui vacille avec une aile en moins. J'ai la claire impression que ce représentant est perdu entre deux mondes.

« Je n'ai pas les moyens... »

« Je vous rassure, je ne suis pas intéressé par votre argent. Je peux transformer le raisin en or si cela m'amuse, mais tel n'est pas la vraie fortune. Je ne vous demande que de m'offrir le couvert et un peu de compagnie. C'est tout ce que je réclame. »

Il a l'air sincère, je zieute à la recherche d'une caméra, tandis qu'il entame un discours farfelu sur la joie incommensurable de déguster un verre de lait autour d'un brin d'amitié. Il doit me rester une brique au réfrigérateur, mais je crains qu'elle ait tourné depuis un moment. Remarque, si j'empoisonne ce type... Il doit peser dans les soixante-dix kilos, cela pourrait me faire de la viande pendant plusieurs semaines.

« Monsieur Rouget, vous allez bien ? »

Je sors de ma rêverie gustative et constate que l'enchanteur m'observe

avec considération. Je dois vraiment arrêter de regarder des séries de zombies.

J'hésite, malgré cet air sympathique qui grime le visage fatigué de mon visiteur, mais je réalise bien vite que je n'ai rien de mieux à faire cet après-midi. Je lui demande un instant, retire le loquet et ouvre en grand. Plus personne.

« C'est charmant chez vous. »

Je me retourne, et découvre qu'Albert Leroy est déjà à l'intérieur, admiratif. J'ai dû cligner des yeux un peu trop longtemps. Il pose sa mallette sur la table bancale qui occupe l'espace cuisine, salon, chambre et salle de bain tout en continuant d'étudier le mobilier empilé artistiquement pour gagner de la place.

« Vous plaisantez ? »

« Absolument pas ! Depuis que ma boutique ésotérique a déposé le bilan, je vis sous les ponts. »

Je comprends mieux le souhait de partager un repas. Il me reste bien un paquet de pâtes et de la sauce soja pour accompagner. J'espère qu'il n'est pas allergique au gluten ? Est-ce qu'il y a un risque d'explosion si un sorcier est tué par de la farine de blé ?

Mes réflexions sont interrompues par les écœurants effluves qui pénètrent mes narines. Un fumet qui commence à infester la totalité de ma cellule.

« Navré pour l'odeur que je traîne derrière moi. Mes voisins de pavé ont tendance à me confondre avec un pot de chambre. »

J'ai comme un pincement au cœur en réalisant que ce vieux loufoque a quelques bleus sur le visage. Cela suffit à installer une connivence solidaire et m'encourage à sortir de quoi cuisiner.

« Ne vous tracassez pas pour cela et asseyez-vous. Je devrais recevoir la visite d'une inondation sous peu qui me débarrassera d'elle. Qu'est-ce que vous avez à vendre ? »

« Votre rêve le plus fou. »

Sa grimace enthousiaste a quelque chose de chaleureux et triste à la fois, il me rappelle mon grand-père quand il voulait partager ses poussiéreuses collections de timbres. Cela me conforte dans le fait de lui accorder quelques minutes pour ses tours de cartes. Pourtant, je remarque une curieuse aura qui irradie autour de lui comme une onde solaire. S'il n'était pas aussi avenant, je commencerais à m'inquiéter de ce colporteur fantasque.

Il ouvre son outil de travail, et me présente toute une collection de fioles améthyste. Toutes identiques et alignées avec le même gribouillage sur les étiquettes.

« Voyez-vous, je fais partie d'un vieil ordre passé maître dans l'art de la préparation de potion capable de réaliser le souhait le plus cher de celui qui la boit. N'avez-vous jamais rêvé d'explorer les mers tel un triton ? »

Cette proposition me pousse à m'imaginer en misérable friture poursuivie par un gourmand requin blanc, après avoir été asticoté par un poulpe joueur, juste avant d'être torturé par une anguille désœuvrée pour finir en sushi sur une planchette en bois.

« Pas vraiment. »

« Dans ce cas, peut-être une force surhumaine, capable de vous protéger contre les importuns ? »

Je me plais à me figurer un court instant dans un match retour contre mon voisin afin de lui apprendre les bonnes manières. Mais le scénario tourne à son avantage quand je frappe par accident un disjoncteur et entre en combustion. C'est peut-être pour éviter ce genre d'incident que l'existence a préféré me laisser fluet.

« Peu importe. Tout ce que vous avez à faire, c'est penser à ce vœu avant de boire l'intégralité de cette boisson et, en moins d'une poignée de secondes, vous serez un homme nouveau ! »

Je m'empare d'une des fioles tendues tandis que le représentant reste dans une absurde posture cherchant un effet dramatique.

« Et tout cela contre un verre de lait et un bol de nouilles ? »

« Oh, vous savez, je suis un vieillard aux plaisirs ascétiques. »

Le liquide entre mes doigts semble vibrer d'une vitalité hypnotique. J'ôte le bouchon et hume une curieuse odeur sucrée de liqueur. L'envie de rire me prend soudain. Ce Leroy se paie ma tête avec son alcool bon marché qu'il vend au petit bonheur la chance contre de la nourriture. Il m'amuse, je dois le reconnaître. J'apprécie l'effort de la mise en scène qui me donnera une anecdote à partager.

Je lui sers la main pour conclure ce marché abracadabrant, bois cul sec, et... Disparais.

Un rire malaisé résonne dans l'appartement. L'enchanteur se félicite de l'évaporation soudaine de son interlocuteur, sort son calepin avant de détailler avec précision les très nombreux noms inscrits jusqu'à trouver celui de Valentin Rouget et d'ajouter une petite croix.

Un miaulement surgit au niveau de ses chaussures et lui fait baisser les yeux. Un chaton charbonneux se frotte contre lui en poussant de maigrichonnes plaintes. Albert le fait monter dans sa main et croise de minuscules

yeux verts avec une moue déconcertée.

Il n'est pas très fier de ce nouveau job proposé par France Travail, mais il doit bien reconnaître qu'à notre époque, même les mages ont besoin d'un travail « respectable » pour subvenir à leurs besoins. Le raisin changé en or, c'était bon pour les contes de fées.

Alors, quand on lui a proposé un poste, il n'a pas hésité bien longtemps. Il était de prime abord surpris que les pouvoirs publics aient connaissance de son existence, étant l'une des dernières survivances de savoirs obscurs perdus depuis longtemps. Le recruteur s'était contenté de répondre que la direction attendait juste de trouver une mission entrant dans ses cordes avant de le contacter.

Et c'est ainsi qu'il s'est retrouvé avec pour tâche de visiter tous les chômeurs de plus de trois mois afin de les métamorphoser en minuscules boules de poils inoffensives contre une rémunération trébuchante. Il ne rejoint pas les opinions hautaines du gouvernement sur cette partie de la population, mais après avoir réfléchi longuement, il était arrivé à la conclusion qu'il n'y avait que des gagnants dans cette solution peu commune. L'état misérable de cet appartement ne faisait que lui confirmer ce constat.

Les familles bien rangées dans le système peuvent obtenir gratuitement des chatons adorables, les dépenses publiques font des économies en indemnités, et les soi-disant parasites de notre société trouvent enfin un foyer à l'abri du besoin.

Albert finit par reposer son attention sur la petite créature qui ne sait plus comment redescendre. Après réflexion, est-ce qu'il a vraiment envie de ramener ce chaton à l'œil abîmé au service d'adoption ? Il est vraiment attendrissant. Après tout, avec ce substantiel salaire, il peut bien se permettre d'avoir un animal de compagnie à présent. Il se promet même de lui dégoter un panier digne d'un palais. Oui, en voilà une bonne idée !

Il installe son nouvel ami sur son épaule tandis que ce dernier tente tant bien que de mal de conserver son équilibre, les pattes toujours engourdies par son ancienne vie frugale.

« On va faire une chouette équipe ».

À peine ces mots dits, que le tandem se volatilise dans un écran de fumée.

Galathée

Romain Aspe

Depuis bien des années la Dame avait contemplé le monde, figée dans le silence et drapée d'une robe de mousse et de lichen. Ses yeux sans pupilles ne se fermaient jamais, aussi n'ignorait-elle rien des allées et venues des visiteurs de ce parc qui constituait tout son univers.

Un garçon en particulier retenait son attention, plus tout à fait un adolescent, mais pas encore un homme. Une à deux fois par semaine, il s'asseyait sur le banc situé en face d'elle pour se perdre dans de longues rêveries.

L'attention qu'il lui portait n'avait rien de commun avec celle des autres vivants, comme ces ivrognes qui grimpaient sur son piédestal la nuit pour poser des bouteilles de bière sur ses mains ou ces gamins cruels qui à la pointe d'un couteau dessinaient à même sa peau. Lui la traitait avec égards, la saluant même d'un signe de tête chaque fois qu'il prenait congé d'elle.

Un jour que la Dame avait été coiffée d'un gobelet de carton par un mauvais plaisant, elle crut mourir de honte au moment où apparût le jeune homme. Loin de la dédaigner pourtant, celui-ci s'arrêta, une expression contrariée sur le visage. Il prit la peine d'escalader son socle pour venir retirer l'odieux couvre-chef de sa tête. Ce faisant, sa main gauche se posa un instant sur son bras de pierre. Elle frémit à ce contact.

Surpris, le jeune homme la dévisagea. L'avait-il senti ?

Dans l'intimité de ce face-à-face, elle put détailler chaque trait de son visage, chaque nuance de couleur de ce regard si vivant comparé au sien. Une fois redescendu à terre, il resta encore auprès d'elle, comme pour lui accorder un moment. Puis il s'en alla sans que la Dame n'en fut attristée.

Ce qui venait de se produire en elle retenait toute son attention.

Au cours des jours suivants, les visites du jeune homme devinrent quotidiennes. Il se rendait chaque matin dans le parc pour manger une pâtisserie ou siroter une boisson. Heureuse de cette assiduité, la Dame s'habitua à lui

peu à peu, notant les heures auxquelles il apparaissait, anticipant l'instant où sa silhouette allait surgir au niveau du portail. Il ne s'asseyait plus sur le banc, mais venait s'adosser à un arbre à quelques mètres à peine. Avec le temps, il se fit plus hardi, s'accoudant parfois à son piédestal pour la regarder d'en bas avec une expression indéchiffrable. La Dame lui rendait son regard, fascinée. L'exultation qu'elle éprouvait alors la remplissait d'une chaleur qui ne convenait guère à de la pierre. Au cours de sa longue vie d'attente immobile, elle n'avait jamais éprouvé autre chose qu'une vague mélancolie. Et voilà qu'elle s'éveillait soudain à toutes sortes de sensations : palpitations, frissons, tressaillements, et quelque chose de plus étonnant encore qui s'était animé au centre de sa poitrine, telle une machinerie antique ramenée à la vie.

Loin de se douter de ce qu'il avait provoqué, le jeune homme lui rendit visite plus souvent encore, deux fois par jour, et parfois d'avantage. Il passait le matin et le soir, occasionnellement le midi. Jamais très longtemps, mais il revenait pour elle, de ça elle était certaine.

Un jour glorieux, il se mit à lui parler.

Cela arriva de façon si naturelle. Il se tenait tout près d'elle, sa main posée sur le socle, à côté de ses pieds nus. Les yeux timidement baissés, il la salua dans un murmure.

— Bonjour, belle dame.

Elle en fut si saisie qu'elle laissa échapper un soupir de surprise. Le jeune homme dut l'entendre car il se tourna vivement vers elle. L'absence d'expression sur le visage de la statue le convainquit sans doute qu'il avait rêvé, et il reprit sur le même ton :

— J'ai envie de parler aujourd'hui. Tu veux bien m'écouter un instant ?

Elle n'en revenait pas. Il s'adressait à elle comme à une amie. Elle crut d'abord qu'il ne s'agissait que d'un jeu, mais il se mit à lui raconter sa vie avec une désarmante sincérité.

Il s'appelait Philippe. Il avait grandi à Montpellier puis avait terminé ses études à Paris, avant de revenir dans la région pour occuper un emploi de bureau où il s'ennuyait terriblement. Sa vie sentimentale n'était guère plus brillante. Au cours des jours suivants, il évoqua une jeune fille qui lui avait brisé le cœur l'année de ses dix-huit ans. Il ne pouvait s'empêcher de penser encore à elle, et c'était pour cela qu'il venait si souvent au parc, car cet endroit avait le don de l'apaiser dans ses moments de solitude.

La Dame éprouva une vive jalousie à l'encontre de cette rivale dont elle ignorait tout, sinon qu'elle était bien vivante, capable de parler et d'aimer. Quelle ingratitude d'avoir rejeté l'amour d'un jeune homme si charmant

comme s'il n'avait aucune valeur.

À l'écoute des confidences de Philippe, elle continuait de percevoir des changements en elle. La chaleur qui avait fait son apparition dans sa poitrine affluait maintenant dans ses membres, réchauffant ses bras jusqu'au bout de ses doigts. Que lui arrivait-il ? Était-elle en train d'accomplir ce qu'aucune statue avant elle n'aurait pu seulement rêver ?

Elle se sentait presque capable de bouger. Mais si elle y parvenait que se passerait-il ?

Comment réagirait Philippe ?

Une fois l'idée formée dans son esprit, elle n'eut plus que cela en tête. Elle avait un but désormais. Le temps qui n'avait été pour elle qu'une notion floue dans son éternité lui paraissait maintenant s'écouler avec une effroyable lenteur. Chaque seconde, elle concentrait sa volonté sur l'une de ses mains, sur ses yeux, sur sa bouche, persuadée que d'un instant à l'autre, elle allait réussir à produire un mouvement, si subtil soit-il. Jamais elle n'était plus proche d'y arriver que lorsque Philippe se tenait près d'elle. Elle s'imaginait incliner sa tête vers lui lorsqu'il lui parlait. Peut-être le faisait-elle déjà d'ailleurs, bien que trop lentement pour qu'un œil humain ne le remarque. Il arrivait au jeune homme de laisser reposer une main sur le pli de sa robe, voire d'effleurer ses pieds nus quand il s'adressait à elle. Il la complimentait, louant sa grâce et sa beauté. Et elle ne rêvait que de lui répondre.

Un soir, il prononça ces mots qui résonnèrent en elle comme le tonnerre : « J'aimerais tant que tu sois vivante. Pour moi, tu l'es presque. Tu pourrais te mettre à bouger que j'en serais à peine surpris. »

Il avait dit cela avec une note d'espoir qu'elle ne lui connaissait pas. Et voilà que dans sa poitrine son cœur de pierre se mit à battre pour la première fois. Une joie ineffable l'ébranla toute entière. Elle allait réussir à bouger, plus aucun doute à présent. Comme Philippe faisait mine de s'en aller, elle lutta pour tendre vers lui sa main droite. Ses doigts remuèrent, changeant leur position de quelques millimètres.

Regarde-moi, pensa-t-elle.

Mais il se détournait déjà, et la Dame ne put que le laisser partir une fois de plus.

Tant pis. À son retour, elle aurait bougé et il verrait. Déversant toute sa volonté dans ce bras mort, elle le força à décoller de l'accoudoir de pierre où il reposait. Il bougeait ! À une vitesse d'escargot, certes, mais il bougeait ! Des fissures se formèrent entre le trône et le tissu de la robe. Dans un craquement, la main de la Dame se dressa enfin, libérée pour de bon.

Ce n'était pas tout. L'expression même de son visage avait changé, tout comme l'orientation de sa tête. Le long de ses bras, les plis du vêtement glissaient dans une lenteur extrême. Tout son être se penchait pour accompagner le mouvement.

Elle vivait.

Son emprise sur son corps lui permettait d'ajuster sa posture selon la manière dont elle plaçait ses mains ou ses jambes. Bien que toujours prisonnière de son trône, elle pouvait se pencher en avant si l'envie lui en prenait, ou se laisser aller sur le côté avec nonchalance, affectant la fatigue ou la rêverie. Elle jubilait, et une excitation nouvelle la saisit au moment où elle aperçut le soleil poindre au-dessus de l'église du quartier sur les coups de 8 heures. Philippe allait arriver d'une minute à l'autre...

Les minutes s'égrainèrent, pourtant il ne vint pas. Une heure passa, puis une journée entière, et aucun signe de lui. La déception était amère bien sûr, mais cela s'était déjà produit par le passé. Après tout, il ne pouvait demeurer continuellement dans ce parc. Peut-être avait-il un déplacement professionnel ce jour-là, ou avait-il pris des vacances. Il la verrait à son retour.

À sa grande satisfaction, certains passants la considérèrent avec étonnement durant cette journée. Un couple de personnes âgées qui venait souvent marcher dans le parc se porta jusqu'à elle pour l'examiner de plus près.

— Tu as vu ? La statue a été remplacée, fit la vieille dame à son mari.

— C'est bizarre, répondit ce dernier. On dirait exactement la même, mais dans une autre position. Peut-être qu'il y en avait d'autres ailleurs en ville et qu'on les a changées de place.

— Tu as raison, ce doit être ça...

Le sourire de la Dame s'élargit mais ni la femme ni le mari ne parurent s'en apercevoir. Ils s'éloignèrent toutefois bien vite. Elle leur réservait d'autres surprises pour les jours à venir.

La nuit suivante, elle s'exerça de nouveau, et le lendemain elle attendit Philippe, hélas celui-ci ne vint toujours pas. Alors elle s'impatienta pour de bon. Puisqu'il ne daignait pas suivre ses progrès en matière de mouvement, elle allait apprendre à parler afin de l'impressionner davantage. Ses lèvres remuaient et, dans sa bouche de pierre s'était formée une langue qui n'existait pas un jour plus tôt. Si elle parvenait à produire un son, un seul, ce ne serait qu'une question de temps avant qu'elle n'arrive à former des mots. Depuis ses premiers battements de cœur, un imperceptible souffle animait sa poitrine. Aussi s'entraîna-t-elle des heures durant à inspirer et expirer plus fort de manière à faire vibrer sa gorge.

Une note basse à peine perceptible finit par naître. La Dame la modula et s'efforça de lui faire gagner en ampleur. En quelques heures, elle parvint à un fredonnement très léger que l'on pourrait entendre si l'on passait près d'elle en tendant l'oreille. Alors elle s'essaya à différentes mélodies selon les chansons qu'elle avait pu entendre dans le parc, pour la plupart des comptines d'enfant. Elle choisit une ballade qui lui plaisait particulièrement et qu'une jeune femme avait chanté pour son fiancé en sa présence un an plus tôt. C'était avec cela qu'elle s'adresserait à Philippe pour la première fois.

Le lendemain à 8h, il ne se montra toujours pas. Et la Dame s'inquiéta pour de bon, en proie à une angoisse terrible. Ce n'était pas la peine cependant. Car après l'heure du déjeuner, il apparut enfin.

La Dame se redressa sur son trône et sourit. Son geste fut si rapide qu'une petite fille qui passait à proximité le remarqua.

— Maman, la statue a bougé!

— Non, mon cœur, répondit sa mère. Les statues ne peuvent pas bouger. Tu as dû rêver.

Toutes deux s'éloignèrent tandis que la fillette se répandait en protestations. La Dame, elle, n'avait d'yeux que pour Philippe. Il avait l'air heureux, et son apparence dénotait un effort d'élégance inhabituel. Bien coiffé, il portait une veste au lieu de son blouson élimé. Mais pourquoi ne venait-il pas vers elle? Il semblait attendre quelqu'un. Moins d'une minute plus tard, une jeune femme brune apparut à la porte du parc et il l'accueillit avec un sourire éclatant. La Dame les regarda s'embrasser avec la sensation de tomber sur place.

Elle savait qui était cette jeune fille. Philippe la lui avait décrite dans les moindres détails, et elle l'avait imaginée des centaines de fois. C'était celle qui lui avait brisé le cœur à Paris. Surgie du passé, elle se blottissait dans les bras du jeune homme comme si elle y avait toujours eu sa place.

Le couple allait parvenir à la hauteur de la statue, et Philippe ne manquerait pas de remarquer qu'elle n'était plus dans sa position habituelle. Il ne restait que quelques instants à la Dame. Avec une facilité déconcertante, elle retrouva l'apparence qu'elle avait toujours eue au cours du siècle passé.

— La voilà, annonça Philippe en la désignant du doigt. C'est cette statue qui me faisait penser à toi chaque fois que je venais ici.

— Vraiment? s'amusa la jeune femme avec un sourire adorable. Pourtant elle ne me ressemble pas.

— Bien sûr que si. Vous avez la même bouche, les mêmes mains.

— Tu parles...

Un autre baiser coupa court à la discussion. La Dame s'efforçait de ne pas regarder le couple. Elle ne bougerait pas, ne trahirait nulle émotion, pas plus que lorsqu'on la dégradait en la couvrant d'ordures et de graffitis. Une éternité s'écoulât avant que le couple d'amoureux ne finisse par s'en aller.

La Dame demeura immobile, une simple statue comme toutes les autres au sein du parc, et attendit qu'un nouvel instant vienne remplacer celui-ci, puis un autre, et encore un autre. La nuit tomba, et avec elle le parc ferma ses portes. Seules la lune et les étoiles demeurèrent pour tenir compagnie à la Dame. Lentement, celle-ci leva les yeux sur ce ciel splendide et prit le temps d'admirer la beauté du monde. Quelque chose d'humide glissa le long de sa joue. En y portant la main, elle découvrit qu'elle pleurait pour la première fois de son existence.

Ce qui avait été déclenché ne saurait être arrêté. Une statue que l'on avait suffisamment aimée pour lui donner vie ne pourrait redevenir simple bloc de pierre, quand bien même elle n'aspirait plus qu'à cela.

Le lendemain, comme les premiers passants entraient dans le parc, tous remarquèrent que sur le piédestal de la Dame ne demeurait qu'un trône vide.

Étrange vandalisme. Qui avait pu remplacer l'ancienne statue de façon aussi absurde ? On chercha le gardien du parc, lequel vivait dans une loge près de l'entrée. Il s'était enfermé chez lui et refusait d'ouvrir. Lorsqu'il finit par se montrer, blanc comme un linge, il fit un curieux récit dans lequel une femme, en tous point semblable à la statue, était sortie du parc au cœur de la nuit pour s'aventurer dans les rues.

Nul ne crut à cette histoire bien entendu, mais le détail si frappant du trône vide sur le piédestal ne manqua pas d'alimenter les rumeurs. Et si certains prétendirent au cours des jours suivants avoir aperçu la mystérieuse jeune femme en différents lieux de la région, sa légende s'éteignit bientôt en ce recoin du monde, pour mieux renaître ailleurs.

Le crocodile et les radio-réveils

Sally Gilles

Les radio-réveils sont apparus le lendemain du jour où j'ai raté mon train. Quand je les ai vus pour la première fois, j'ai regretté qu'ils ne soient pas arrivés plus tôt. Je pensais alors que s'ils avaient été là la veille, peut-être, je n'aurais pas raté mon train.

En ces temps-là, j'habitais un lotissement qui appartenait à l'institut où j'étais employée. Toutes les maisons y étaient semblables. De petits cubes de béton aux murs blancs et aux toits plats, hauts d'un étage. Les bâtiments étaient disposés en rectangle et encadraient une prairie où, en été, les enfants jouaient au ballon. Les façades étaient décorées, côté route, par des étroites fenêtres horizontales et allongées ; côté prairie, par de larges baies vitrées. Ainsi, lorsque je travaillais dans mon salon, j'avais vue sur la pelouse et, quand les rideaux étaient ouverts, je pouvais apercevoir l'intérieur des résidences de mes voisins. C'était derrière ces vitrines qu'étaient apparus les radio-réveils.

Comme je l'ai dit plus tôt, ce matin-là, je n'étais plus censée être chez moi. Je devais partir en voyage, le jour précédent, pour une destination et des raisons que j'ai aujourd'hui oubliées. Je devais partir, mais je me suis réveillée trop tard – mon appartement n'étant muni d'aucun radio-réveil. Quand je suis finalement arrivée à la gare, le train que je devais prendre venait de s'en aller et je n'eus d'autres choix que de rentrer à la maison. Comme je ne me souviens plus où je souhaitais me rendre, je suis incapable de vous expliquer pourquoi je n'ai tout simplement pas réservé une place dans un autre train allant au même endroit, qui serait parti plus tard dans la journée, ou même le lendemain. Peut-être étaient-ils tous complets ? Je l'ignore. Il m'est de plus en plus difficile de me remémorer ma vie d'avant l'arrivée des radio-réveils – quand j'étais encore entièrement humaine.

Ces radio-réveils s'alignaient sur les appuis de fenêtres, les écrans tournés

vers l'extérieur. Certaines maisons en étaient équipées de plusieurs; plus tard, je découvrirais qu'il y en avait un par habitant du foyer. Ils étaient à affichage digital, des nombres rouges défilaient. Ce n'était cependant pas des heures qu'ils indiquaient, mais des comptes à rebours. Depuis l'intérieur de mon salon, il m'était difficile de déchiffrer avec précision ce que les écrans montraient, mais j'en devinais de plusieurs sortes. Certains comptaient des mois, voire des années, d'autres des semaines seulement; aucune durée n'était cependant inférieure à une dizaine de jours.

J'apercevais tout cela depuis mon salon. Je venais de me lever et devant moi, des dizaines de comptes à rebours, des dizaines de radio-réveils. Toutes les maisons, chacun de leurs résidents, absolument tous avaient été dotés d'un radio-réveil. J'étais la seule à ne pas y avoir eu droit.

La scène me parut étrange – évidemment – mais dans ces premiers instants je ne m'en suis pas inquiétée. Peut-être mes voisins s'étaient-ils tous entendus pour décorer leurs fenêtres de cette curieuse manière; sans doute, ne m'avaient-ils pas invité à me joindre à eux, car ils ne savaient pas que j'avais raté mon train. Ils me pensaient ailleurs. Aujourd'hui, je suis incapable d'affirmer avec certitude que je les avais informés de mes plans de voyage, mais il est très probable que je l'aie fait, n'est-ce pas? C'est ce que font les voisins. Ils se préviennent les uns les autres quand ils partent et laissent leurs habitations vides pour une durée de temps non négligeable. Et quand on manque le train? Doit-on aussi l'expliquer à ses voisins? Frapper à leur porte pour déclarer « finalement je ne pars pas, le train est parti sans moi »?

Au début, donc, bien que légèrement surprise, je me suis assez peu souciée de l'apparition de ces radio-réveils et de leurs comptes à rebours; je décidai que ce n'était qu'une performance artistique plutôt excentrique et déclarai que ce que faisaient mes voisins ne me regardait pas. Ce fut au cours de la nuit suivante, que les premiers symptômes apparurent.

Il devait être trois ou quatre heures du matin. Je venais à peine de parvenir à m'endormir – toujours contrariée par cette histoire de train raté – quand je fus réveillée par une sensation désagréable qui se dégageait du creux de mes entrailles. Il me semblait que quelque chose de solide était venu se nicher là, quelque part entre mon estomac et mes intestins. Ça prenait de la place, ça dérangeait mes organes; et il y avait aussi des douleurs, plus locales, comme si des pics de métal s'enfonçaient dans mes chairs mais depuis l'intérieur.

Doucement, afin de ne pas accentuer la douleur, je palpai mon ventre. Mes doigts décelèrent une surface dure. J'appuyai sur ma peau, glissant mes mains le long de cette masse qui venait d'apparaître dans mon corps. J'en

suivis les contours et il me parut que la chose avait une forme parallélépipédique ; l'un de ses coins poussait contre mes membranes depuis là où elle se trouvait. L'objet était suffisamment lourd pour appuyer sur mes organes et suffisamment large pour les compresser. L'acte de respirer lui-même devenait difficile.

J'ignore combien de temps s'écoula mais la douleur finit par s'estomper ; l'objet à l'intérieur de moi s'effaça. L'intensité de la souffrance m'avait épuisé, je tombai immédiatement endormie. Quand je m'éveillai le lendemain matin, les premières écailles avaient fait leur apparition.

Je ne compris pas immédiatement ce que je voyais, je ne savais pas que c'était des écailles. Il y avait des tâches sombres, sur le haut de ma main gauche. Ma chair s'était comme solidifiée, la surface avait gonflé et trois dômes durs et verdâtres s'y alignaient désormais. Les bosses n'étaient pas douloureuses en elles-mêmes, mais leur éruption avait tendu la peau encore saine qui les entourait, ce qui produisait une sensation désagréable d'étirement – presque de déchirement. La panique m'envahit. Était-ce un cancer ? Une autre maladie ? Avais-je été en contact avec un produit toxique ? M'étais-je blessée ? Devais-je me rendre chez un médecin ? Un dermatologue ? Était-il prudent d'attendre ? De tenter de me soigner moi-même ? Était-il raisonnable de m'appliquer à arracher les tumeurs sans aide extérieure ? Risquais-je d'empirer la situation ? Mon affolement grandissant et l'état de confusion dans lequel je me trouvais depuis le réveil m'avait fait oublier mes souffrances de la nuit, mais brusquement je m'en souvins et je me demandai – était-ce lié ? Mes douleurs abdominales et ces trois tumeurs, avaient-elles un lien ? Était-ce une coïncidence ? Maintenant que le jour était levé, je ne sentais plus rien à l'intérieur de moi ; ni mon estomac, ni aucun des organes qui l'entourait ne me faisaient souffrir. Même en tâtant mon ventre, je ne trouvai rien qui semblait sortir de l'ordinaire.

Plusieurs minutes déjà s'étaient écoulées. Pour éviter de prendre une décision précipitée par la panique, je décidai de me préparer à sortir comme si rien n'était arrivé. Le jour précédent, encore fort mécontente d'avoir manqué mon train, j'étais restée oisive, mais c'était un luxe que je ne pouvais plus me permettre : j'avais plusieurs courses à faire. Comme j'étais censée m'absenter pour au moins plusieurs jours, j'avais vidé mon frigo avant ce qui aurait dû être la date de mon départ et si je voulais continuer à me nourrir, il était nécessaire que je trouve de quoi le remplir. Ainsi, je me forçai à sortir de mon lit, faire ma toilette, enfiler des vêtements et prendre un petit déjeuner, sans regarder une seule fois dans la direction de ma main gauche. Si j'avais craint

un retour des douleurs lors de la digestion du repas, il n'en fut rien.

Finalement, je ne consultai aucun médecin. Je me rendis au supermarché, j'achetai ce dont j'avais besoin puis regagnai mon appartement. Sur le seuil je croisai ma voisine de palier ; je la saluai.

— N'étiez-vous pas censée vous absenter ? demanda-t-elle.

— J'ai raté mon train, dis-je.

— Oh, comme c'est dommage ! N'avez-vous donc pas de radio-réveil ?

— Non, je n'en ai pas.

Elle secoua la tête, désolée.

— Ah, c'est dommage, répéta-t-elle. C'est vraiment dommage. Je ne vous savais pas dans une telle situation. Pas de radio-réveil, pas de compte à rebours ; pas de compte à rebours, pas de fin. Terrible condamnation.

*

La nuit suivante, les douleurs revinrent. Une nouvelle fois, il me semblait qu'un objet étranger à mon corps avait poussé dans mon estomac et, alors que je souffrais et tâtais, je compris – c'était le radio-réveil, celui qu'il me manquait. Il n'était pas à la fenêtre, il était là, sous ma peau, dans mon ventre. Je l'avais avalé.

Au matin, le radio-réveil était toujours là, mes souffrances ne s'étaient pas apaisées. De nouvelles tumeurs étaient apparues le long de mes deux mollets. Quant à ma main, elle n'était plus une main humaine. Les doigts avaient gonflés, ils n'avaient plus de phalanges, les ongles avaient été remplacés par des griffes grises. Aussi, ma main était désormais couverte d'écailles – car je le réalisais à présent, c'était ce que ces éruptions étaient, elles étaient des écailles. Je devenais un reptile. À partir de ce jour, je n'osai plus sortir.

Le temps passa et mes réserves de nourriture s'affaiblirent. Au niveau de mon ventre, sous ma peau, je voyais la lumière rouge de l'affichage digital du réveil. Je restais enfermée, je me transformais. Après que ma main gauche fut remplacée par une patte de crocodile, les écailles continuèrent d'envahir mes jambes et celles-ci commencèrent à se raccourcir. Mon abdomen se couvrit d'une armure blanchâtre et dans mon dos, comme des crêtes apparurent. Ma mâchoire s'étira, doucement et douloureusement, des dents poussaient dans ma bouche, celles déjà présentes tombaient ou s'aiguisaient. Comme les jours avançaient, mon humanité me quittait ; les comptes à rebours des radio-réveils de mes voisins défilaient ; quant au mien de radio-réveil, il labourait mes chairs. Alors que le contenu de mes placards s'appauvissait, je me mis

à avoir faim et bientôt, trop tôt, ma faim, elle, devint insatiable. Je mourrais de faim et c'était plus fort, ça allait plus loin qu'un simple frigo vide. La nourriture usuelle des êtres humains ne me suffisait plus, elle ne me rassasiait plus. J'avais besoin de plus – ou de différent. J'avais besoin d'autre chose, mais j'ignorais où trouver ce que je cherchais. En fait, je ne savais même pas ce que je cherchais. Ce ne fut que lorsque l'enfant me visita que je le compris – ce dont j'avais besoin, c'était de viande humaine.

Ce matin-là, je fus contrainte de poser mes deux pattes antérieures sur le dossier du canapé pour élever mon corps à la hauteur de la fenêtre. Ma mâchoire étant désormais ce qu'elle était, la veille, j'avais dû écarter le fauteuil du mur afin de pouvoir continuer à garder ma tête tournée vers le dehors. Ça n'avait pas été facile, je n'avais plus de bras. J'avais dû pousser suffisamment le fauteuil pour pouvoir ensuite ramper derrière et le faire glisser sur le sol. J'étais finalement parvenue à obtenir un résultat satisfaisant – et c'était une bonne chose car je pouvais désormais observer à nouveau les comptes à rebours des radio-réveils de mes voisins. Ce fut ainsi que je constatai que l'un d'entre eux, celui d'une des maisons les plus proches de la mienne, atteindrait le zéro au cours de la journée. Il lui restait tout au plus quelques heures ; depuis l'apparition des réveils, ce serait la première fois que ça arrivait. Je me demandai ce qu'il se passerait alors.

*

Plus tard, dans la journée, on sonna à ma porte. Comme je ne répondais pas – je ne le pouvais pas, j'étais un crocodile –, une voix d'enfant s'éleva et m'appela. Je reconnus la fillette qui habitait la maison dans laquelle l'un des comptes à rebours arrivait à sa fin. Je sentis son odeur puis je sentis ma faim.

Alors que je continuais de ne rien dire, l'enfant se décida à entrer. Malheureusement pour elle et heureusement pour moi, la porte n'était pas verrouillée. La petite marcha jusque dans mon salon, elle ne se méfiait pas. Les lumières étaient éteintes et le ciel, dehors, était gris. La pièce était plongée dans la pénombre, l'enfant ne pouvait me voir. J'attendais, immobile, les yeux ouverts, tandis qu'elle s'avavançait en répétant mon nom.

Quand son regard, enfin, se posa sur moi, il était trop tard. Paralysée d'effroi, elle se laissa attraper. Elle souffrit, je crois ; à ce moment-là, je ne savais pas encore comment tuer mes proies.

*

Je réside désormais au niveau de l'ancien pont de bois, qui traverse la rivière, en amont du lotissement. Il y a encore quelques années, l'endroit était charmant, j'aurais aimé que vous eussiez pu le voir. Aujourd'hui, malheureusement, l'eau s'est salie. Elle est boueuse, épaisse, pleine de sang et de chair pourrie. Les odeurs de décomposition se mêlent à celle de la vase. Des restes humains flottent ici et là.

Je l'admets – c'est de ma faute. Je suis en retard dans mon ménage. Mais nombre de comptes à rebours sont arrivés à terme, ces derniers jours, et je n'ai plus de temps pour moi. On ne cesse de venir me visiter et je ne cesse de manger. Les humains, ils ne savent plus comment m'éviter.

Rater un train c'est rester en arrière, rester en arrière c'est échapper au destin. Quand j'étais une enfant, on m'avait raconté que le temps était comme le crocodile de Peter Pan, celui qui avait avalé un réveil. Il nous poursuit, son tic-tac incessant résonne dans nos oreilles et quand tout se termine, on finit dévoré. C'est là le destin de tout ce qui vit – être pourchassé par un crocodile. Ce qu'on ne m'a jamais expliqué, en revanche, c'est si le crocodile lui-même est poursuivi. Qui nage à la suite du crocodile ? Qui se charge de mettre fin à sa vie et par-là même, à sa mission ? Est-il condamné à chasser et assassiner, éternellement ? Son réveil, celui qu'il a avalé, finit-il par sonner ? Car si le radio-réveil qui me broie les chairs jamais ne s'éteint, si cette faim qui me fait tuer dès l'arrêt d'un compte à rebours jamais ne s'apaise, si je vis, si je ne cesse de vivre et de manger, si je continue à massacrer, immortelle et criminelle, alors ma condamnation est pire que la vôtre. Mieux vaut finir digéré que rester dévoreur.

Le couteau

Benjamin Giordanetto

« Pour Anna Duoppoud » ou parfois, sobrement « Duoppoud Anna ». Ainsi me sont adressés tous les rapports de l'agence. Nulle présence de timbre, de numéro ou de rue. Pas la moindre indication. Pourtant chaque courrier, indubitablement, me parvient. On n'en attend pas moins d'un service secret de haute volée.

L'ordre dans lequel sont écrits mes nom et prénom ne me dérange pas, il dépend simplement des origines de l'expéditeur. Enfin cela n'a aucune espèce d'importance, ce qui est à noter en revanche, c'est qu'ils ont une particularité en commun : celle d'être tous deux des palindromes. C'est-à-dire que l'on peut les lire dans un sens comme dans l'autre.

J'ai toujours revendiqué que cette exquise symétrie est ma plus grande fierté. Mon époux lui, préférait la qualifier d'obsession démesurée. Il était dans le vrai. Celle-ci est telle que j'ai évidemment refusé de prendre son nom de famille et l'ai contraint à déclarer nos enfants sous le mien uniquement. Nous sommes divorcés à présent, mais je m'égare.

Pointilleuse et rigoureuse, j'ai gravi les échelons jusqu'à être nommée Conservatrice en chef des Archives de l'Inhumain. On ne m'a pas confié ce poste et ces responsabilités par hasard. « *Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place* » est ma citation favorite. Si mes collègues reprochent mon excès de zèle, tous attestent de la qualité de mon travail.

L'une des tâches qui m'incombent dans ce métier consiste à corriger les compte-rendus que je reçois. Si cette fonction est dénigrée par certains, moi je la vois comme un privilège, car elle me permet de lire avant qui que ce soit des récits passionnants.

Ces lettres sont souvent accompagnées de colis aux contenus atypiques. Encore un avantage que je chéris : la liberté totale qui m'est accordée pour les classer. J'étais loin d'imaginer que ce boulot éveillerait ainsi ma fibre

artistique. En effet, ces histoires surnaturelles m'inspirent pour exposer les objets qui y sont rattachés.

Le dernier en date qui met à mal ma créativité et mes tocs de symétrie est un cœur de vampire. Il est placé sous une cloche transparente pour que l'on puisse admirer les méandres de ses ventricules. Un chef d'œuvre. En revanche, la découpe inégale de cet organe soi-disant noble me frustre au plus haut point. L'abreuver de quelques gouttes de mon sang et assister à sa régénération est fascinant mais me permet surtout de le disséquer indéfiniment. C'est devenu ma routine quotidienne. Tous les jours en arrivant, je fais une tentative d'incision pour obtenir des parties équivalentes. Sauf ce matin.

La faute à ce bus scolaire en retard. Habituellement, je patiente avec mes bambins devant l'arrêt. Tout du moins, les semaines paires : merci les joies de la garde alternée, car s'occuper de jumeaux n'est pas de tout repos !

J'ai une fille et un garçon. Des faux jumeaux donc. Un drame qui me hante depuis leur naissance. Dissimuler cette bévue m'obnubile. Avec le même bol, je leur coupe les cheveux, au millimètre près, et les habille avec des vêtements identiques. Hors de question de les dépareiller avec des couleurs. Leurs voix jeunes et fluettes se ressemblent actuellement, mais je redoute l'entrée dans l'adolescence et que la puberté ne me les transforme trop. Trouver des stratagèmes pour estomper leur métamorphose va être un véritable calvaire pour moi... Bref, passons.

« L'autocar n'assurera pas le ramassage des élèves » me signale-t-on par SMS. Soit. Sac sur les épaules, la marmaille embarque dans ma voiture et nous prenons le chemin de l'école. Sur place, des maîtresses munies de porte-voix scandent des slogans cinglants.

Le mail annonçant la grève a dû atterrir dans les indésirables, ça m'apprendra à ne pas les vérifier plus souvent. Les cours n'auront pas lieu et je dois trouver un plan B pour faire garder mes petiots. Impossible de compter sur leur père qui s'est offert des vacances ou sur la nounou qui est de mariage.

Je me résigne donc à prendre mes rejetons avec moi aux Archives. De manière à ce qu'ils ne mémorisent pas le trajet, je les cache dans le coffre. Le vigile, comme à l'accoutumée, me déverrouille le portail du parking. Nous sortons discrètement et empruntons tous les angles morts des caméras de sécurité. Exceptionnellement, nous ne croisons aucun employé de mon service, tant mieux, ça m'évitera de devoir acheter leur silence.

Nous sommes à l'orée d'un couloir, long mais étroit, sans portes ni fenêtres et dont la lumière est si tamisée que personne ne le remarque jamais. Arrivés au bout, j'effectue une manipulation particulière, connue seulement d'une

poignée de hauts gradés, qui fait pivoter le mur du fond sur lui-même tel le tourniquet d'un hall d'hôtel.

Une fois le seuil franchi de ce que j'aime surnommer le musée des horreurs, une vue imprenable s'offre à nous. Sur un présentoir en ébène, la corne d'un démon, qu'un psychopathe utilisait pour boire les différents fluides de ses victimes. Affichées comme des posters sous du plexiglas, les pages d'un livre faites de peaux humaines dont il vaut mieux ne pas lire à haute voix les sombres sortilèges. L'une des pièces que j'affectionne le plus dans cette effroyable collection est une colonne d'ambre, immense, dans laquelle est fossilisée une créature à quatre bras. Une secte dégénérée la vénérait avant chacun de ses rites cannibales.

En dépit des innombrables merveilles ici présentes, ce qui pique en premier la curiosité de ma progéniture est le paquet posé sur mon bureau :

— Maman !! Maman !! Y a quoi là-dedans ?? s'écrient-ils en faisant preuve d'une bien belle synchronicité.

— D'après mon expérience, il serait plus avisé de consulter la note accolée avant de le déballer, ça évitera les mauvaises surprises.

— C'est un couteau, dit platement mon fils qui venait de l'ouvrir sans prendre en compte ma mise en garde.

— Nathan ! hurlé-je de colère. C'est compliqué de m'écouter avant d'agir ? Si tu recommences, je coupe ce qui te différencie de ta sœur, menacé-je en mimant une paire de ciseau avec mes mains.

Les yeux écarquillés comme un hibou, le garnement prend ses jambes à son cou et se réfugie dans les allées de la galerie macabre. Réaction disproportionnée de ma part ? Propos traumatisant ? C'est la meilleure phrase que j'ai trouvée pour le canaliser. Ce petit turbulent me met régulièrement hors de moi. Tout va de travers chez lui, de son regard strabique jusqu'à son prénom. J'avais stipulé maintes fois à mon ex-mari qu'on orthographie son prénom Natan sans H, mais la mairie n'a rien voulu savoir selon lui. Ce faux palindrome est sans équivoque la cause de sa nature divergente.

L'éthique veut qu'une mère n'ait pas de chouchou, mais j'avoue préférer ma fille au comportement exemplaire. Sage comme une image, elle me demande de lui raconter l'affaire étrange qui concerne cette lame.

Je découvre avec étonnement que le compte-rendu est codé. A priori, il s'agit d'un Archiviste débutant car les vétérans ne s'embarrassent plus d'un tel procédé. Mon intuition était bonne, l'agent débute son récit en expliquant que c'est sa première mission.

*

Tous les treize ans, une vente aux enchères spéciale propose des objets fantastiques. S'y rassemblent alors les plus grandes fortunes du globe. Directeurs d'entreprises, footballeurs professionnels, magnats du pétrole et génies informatiques. Tous bataillent pour remporter des reliques uniques aux capacités hors-normes.

À chaque édition, une escouade y est conviée en tant qu'experts. Si leur rôle officiel réside dans l'authentification des artefacts, ils doivent aussi et surtout juger de la dangerosité de leur pouvoir. Évidemment, ils ont autorité sur l'ensemble des organisateurs et vendeurs pour confisquer ceux qui, tombés entre de mauvaises mains, pourraient attenter à la vie de tout un chacun.

— Où sont-ils entreposés ensuite ? questionne ma petite intriguée.

— Ici même, mais par précaution, je ne les expose pas. Arrête de m'interrompre et laisse moi te narrer la suite du dossier.

Le commissaire priseur abat son marteau avec prestance et clôt une enchère animée. La salle est en émoi comme pour une remise d'Oscar alors qu'une célèbre actrice monte sur scène récupérer son acquisition : un masque majestueux, trouvé récemment dans les ruines d'un temple Maya. Entièrement façonné d'or et d'obsidienne, quiconque le revêt pour dormir, se réveille sans ride. La somme astronomique dépensée permettra à la comédienne de retrouver sa beauté d'antan.

Dans la foulée, l'article suivant est présenté à l'assemblée. (C'est notre fameux canif.) Il est à peine plus grand qu'un coupe-papier et taillé dans la canine d'un tigre à dent de sabre. La légende dit que dans une contrée reculée, un être humain aurait sauvé de la noyade un bébé smilodon. Pour le remercier de son geste, la mère du félin lui aurait cédé l'une de ses précieuses dents.

Les Archivistes paniquent, cette arme n'était pas du tout prévue au programme des enchères. Le chef d'unité s'insurge qu'il faut intervenir avant que la mise à prix ne soit faite car elle n'a pas été inspectée. Sur le qui-vive, ils convergent immédiatement vers la cible, bousculant avec rudesse les personnalités du public. À proximité de l'estrade, les enceintes vibrent. Les propriétés du couteau sont clamées avec entrain : c'est un porte-bonheur qui amènera richesse à son détenteur. L'annonce met en effervescence un faible pourcentage de l'auditoire et fais redescendre la tension du supérieur qui annule son ordre précédent.

Je n'en reviens pas que tous sous-estiment sa puissance. En difficulté financière actuellement, la tentation de le garder en ma possession est grande. Les frais médicaux pour régler le strabisme de Nathan me ruinent. Ophthalmos, orthoptistes et opticiens, leurs opérations chirurgicales et appareils ont échoué. Ses yeux demeurent asymétriques.

— À quoi tu penses, maman ?

— Rien, rien ma chérie, excuse-moi, je reprends là où j'en étais.

Parmi tout cet étalage de strass et paillettes, un homme habillé d'un costume de seconde zone ne paraît pas à sa place. Il jette constamment des regards inquiets par dessus ses épaules. L'attitude typique de celui qui est entré sans être sur la liste des invités. Tandis que les vedettes vivant déjà dans le luxe boudent le couteau, l'anonyme, lui, ne cesse de se manifester avec des gestes amples pour surenchérir. « Adjugé, vendu » Victorieux mais peu serein, l'individu se dirige vers le podium. Il transpire à grosses gouttes. En gravissant les marches, il tapote avec acharnement son front humide. Le mouchoir est déjà trempé mais il dégouline encore de sueur. (L'enquête à posteriori a révélé que l'acheteur n'avait pas un centime en poche et espérait qu'avec ce canif magique, il obtiendrait de quoi le payer plus tard) À deux pas de son rêve, il se précipite, s'emmêle les pieds dans le câble du micro du commissaire priseur, trébuche et s'empale sur la lame mystique.

La blessure n'est pas mortelle, mais l'entaille est suffisante pour que la malédiction l'affecte. Son corps mute en quelque chose de féroce. La peau étirée par une musculature devenue hypertrophiée se craquelle de manière éparsée et forme des tâches comparables à celle d'un fauve. Il bondit sur les femmes comme un animal sur sa proie et arrache brutalement leurs colliers. Les bijoux sont de qualité et ne se brisent pas, mais les cervicales des victimes oui. Certaines, dont la chaîne était plus fine, se font décapiter comme un fil tranche le beurre.

Animée par un irrépressible besoin de rembourser ses dettes, la créature aux babines inondées de salive engloutit tout ce qui a de la valeur. Les pauvres malheureux qui avaient des molaires en or finissent le visage en charpie. C'est un carnage sans nom. Les Archivistes s'interposent mais sont sauvagement lacérés eux aussi.

Le rédacteur de ce débriefing reconnaît son manque d'expérience et s'en excuse. Pendant que ses camarades se faisaient charcuter, il était en compagnie de la star Hollywoodienne qui le gratifiait d'un autographe. Quant la chose mi-homme mi-bête, avide de pierres précieuses, se jette sur eux, il a le réflexe d'utiliser le masque Maya comme bouclier. L'objet surdimensionné est

coincé dans la gueule velue. Alors, d'un coup de pied brillamment exécuté, il le lui enfonce profondément dans le gosier, déchirant sa gorge dans un bruit écœurant. Le monstre succombe dans un geyser de sang voluptueux.

*

Je regrette un instant d'avoir lu les dernières descriptions à ma petite, elle tremble comme une feuille.

D'une tendre accolade, j'apaise ses frissons. Les caresses d'une mère aimante y parviennent toujours. Néanmoins, l'accalmie est éphémère, car l'écho d'un verre se brisant avec fracas change notre câlin en sursaut. Nulle doute que c'est mon fils qui fait des siennes. Je le hèle véhément mais il ne répond pas, la bêtise doit être monumentale. L'une derrière l'autre, nous arpentons la galerie funèbre pour savoir ce qu'il vient de casser.

D'immondes gargouillis inondent nos oreilles et prennent de l'ampleur au fur et à mesure de notre progression. Ils guident nos pas jusqu'à la cloche transparente. Elle est fendue en mille morceaux, et le cœur de vampire qui était dessous n'y est plus.

Soudain, le son glauque laisse place à une respiration sifflante puis une violente douleur dans ma main droite me foudroie. On me mord. Des incisives transpercent mes phalanges, des canines broient mes ongles, mais mon doigt ne cède pas. Ce qui m'enserme dans sa mâchoire me traîne au sol sur plusieurs mètres. Pendant un instant d'égarément, je contemple sous un point de vue nouveau mon musée des horreurs. Les trésors défilent à une vitesse ahurissante jusqu'à ce que ce qui me tire en arrière se cogne contre un piédestal en ébène. Sous le choc, les derniers tendons lâchent prise. Mon auriculaire est dans la bouche de Nathan.

Il est sonné et a le teint cadavérique. L'organe que j'ai trituré ces jours-ci le parasite de part en part. L'agrippant au coude comme une tique, cet hôte machiavélique répand des veines tentaculaires sous son épiderme pour le posséder. J'attrape sans hésiter la corne du démon qui est tombé de son pupitre noir. Dans une frénésie indescriptible, mon bras s'élève et s'abat pour trucider la sangsue qui le ronge.

À l'instar des agents sur le terrain, la conservatrice que je suis a réussi à défaire un être surnaturel. Fière de cet exploit, je le couche aussitôt par écrit pour qu'il rejoigne les illustres dossiers des archives.

Allongé sur le bureau, mon garçon reprend doucement des couleurs pendant que je rédige le rapport. Tenir le stylo avec quatre doigts me fait légèrement souffrir mais je poursuis. Une terrible sensation dans la main gauche

m'interrompt. Ma fille, mon adorée, vient de couper mon second auriculaire pour que je sois parfaitement symétrique. Elle a utilisé le couteau maudit...

Moi, Anna Duoppoud, empaillée par un taxidermiste de renom, fait désormais partie intégrante des curiosités exposées dans les Archives de l'Inhumain.

Furia

Arnaud Stoerkler

– Jenny Mik, influenceuse – vidéo internet, TikTok – 07/08/23

« [...] J'ai un truc de ouf à vous dire, là. Comment expliquer, je... Je sais qu'vous avez tous vu les vidéos des gens qui pètent un câble partout depuis trois jours, mais je viens de voir ça, genre, devant moi, là. C'était dans le bus que vous voyez derrière, là, et... comment je suis sous le choc, encore. J'ai presque envie de pleurer. Je réfléchis même pas, j'enregistre pour partager et... laisser la trace, quoi. Bon, elle est pas plus ouf mon histoire que... les autres qu'on voit partout, mais putain, genre le voir en vrai, devant toi, c'est si choquant. Genre la nana était... assise à l'avant, genre deux rangs derrière le conducteur, et elle faisait rien en fait, juste rien, et moi je sais pas pourquoi je l'ai matée à ce moment-là, genre fixée, mais juste coup de chance, quoi! Enfin, c'est pas de la chance, mais bref, et soudain elle a basculé sa tête, enfin comment dire ça... elle a, je l'ai vue prendre son élan avec sa tête vers l'arrière, et elle se l'est fracassée devant elle, putain, sur la barre du fauteuil de devant, comme ça. Je... putain. Désolé, putain, c'était tellement violent, en fait, j'arrive plus à parler, là. Donc voilà ce que j'ai vu. Y avait plein de sang, et elle a hurlé, après. Tellement fort, un truc horrible, et elle a continué d'se frapper, folle, complètement folle. On s'est tous cassé du bus direct, enfin les gens normaux, quoi, vu que y en a trois qui sont restés, vous voyez, comme dans les autres vidéos, là, genre style pour l'aider mais en fait pour la capturer j'imagine, vu que le bus est reparti avec eux. Tellement éclaté comme truc, comme si on voyait pas qu'ils essayaient de cacher les nouveaux cas pour faire croire qu'y en a pas. C'est ouf, sérieux, genre grave de chez grave! Et j'suis d'accord avec ce qui s'dit, là, c'est sûr, c'est un nouveau virus envoyé d'en haut pour, genre nous contrôler. Comme le covid [...] »

– Alexandre Paradys, journaliste – article de presse, *Le Monde* –

13/09/23

« [...] Les réseaux sociaux l'ont déjà baptisée : furie. Un terme renvoyant à l'accès de rage et de violence saisissant ceux qui sont atteints par cette nouvelle épidémie, dont la prolifération tient en partie au ressort d'internet. Plusieurs agences nationales de santé ont en effet été alertées par la diffusion de vidéos montrant dans l'espace public, en Europe ou en Afrique, des personnes soudainement prises d'une transe étrange, perdant peu à peu la raison. Loin d'un canular ou d'une fausse information dopée par le nombre de vues, ce phénomène semble tout à fait authentique et compterait déjà « plusieurs centaines de victimes » selon Santé publique France, qui le prend « très au sérieux ». « Le premier cas a été observé en Norvège, le 3 juillet », relate André Voltage, porte-parole de l'agence. « Les victimes souffrent toutes d'une confusion mentale extrême et ont été prises en charge médicalement, pour déterminer avec précision la nature de leur pathologie. Leur pronostic vital n'est à ce jour pas engagé. » Seule certitude : ce virus n'obéit à « aucune règle épidémiologique connue ». Âge, origine géographique, profil sanitaire... rien ne relie entre elles les personnes touchées par cette démence, qui semble néanmoins s'être à chaque fois déclarée brusquement dans la rue, à leur domicile ou sur leur lieu de travail [...] »

– Sylvette Mückensturm, bactériologiste – conversation SMS privée – 07/10/23

« [...] **Sylvette** : Les médias parlent de la démence et de la schizophrénie, tu devrais être contente !

Caro : Ils n'y connaissent rien, c'est terrible... Rien à voir avec mes gentil patients à l'hôpital. En plus avec ce reconfinement plein d'autres vont développer des troubles psychiques chez eux comme en 2020. Pourquoi ils amènent nos patients dans ton unité spécialisée, en fait ???

Sylvette : Principe de précaution... ils ne savent pas d'où vient ce dérangement mental, alors ils mettent tout le monde dans le même panier. C'est cruel, je sais.

Caro : Mais ça n'est pas un virus ?

Sylvette : Non, ça ressemble plutôt à un parasite, genre neurocysticercose.

Caro : Ça quoi ça ???

Sylvette : Une maladie qui développe des vers dans ton organisme après l'ingestion d'un aliment contaminé. Les vers forment des kystes, parfois

jusque dans le cerveau, et peuvent te faire vriller physiquement et mentalement en y déclenchant des inflammations. Le problème, c'est qu'on ne voit absolument aucun organisme de ce type dans nos analyses, pour l'instant.

Caro : Ouaaaaah...sa fai peur.

Caro : pDlospvl,gô f'irzs

Sylvette : Euh... autant avant, je te comprenais malgré les fautes, mais là... Ton chat est passé par là ?

Sylvette : T'es toujours là, Caro ? [...] »

– **Romain Lacour, présentateur – émission radio, *France Culture***
– **09/10/23**

« [...] Avec nous aujourd'hui, la romancière Edith Pflixbourg et le critique littéraire Edmond Rochan, pour parler de deux œuvres qui résonnent avec notre actualité dramatique : la série de mangas *Parasite*, écrite et dessinée par Hitoshi Iwaaki, et le film *Parasite*, réalisé par le Sud-Coréen Bong Joon-Ho [...] »

– **Alexey Meshkov, ambassadeur de Russie en France – vidéo internet, *RT* – 12/10/23**

« [...] Il ne s'agit pas d'un parasite. C'est une attaque des Ukrainiens [...] »

– **Donald Trump, homme politique – publication internet, *X* – 13/10/23**

« [...] Pas besoin de masque. La seule aide qu'il nous faut, c'est celle du boss : Jésus-Christ. Et si une troisième guerre mondiale se profile, je peux éviter cette troisième guerre mondiale. Parce que ma famille, c'est Jésus-Christ [...] »

– **Forban, influenceur – vidéo internet, *Youtube* – 28/10/23**

« [...] Okay les gars, ça rigole plus. Là, confinés dans nos piaules, on vit pas une guerre mondiale, mais interstellaire. Ils ont eu Donald Trump et même Taylor Swift a été infectée, je vous apprends rien. Donc c'est pas politique, tous les partis sont touchés. Et c'est pas des puissants contre le peuple, ça va au-delà. Personne n'est à l'abri de Furia. Et si ce truc venait d'une autre planète ? Je sais, ça a l'air dingue, et moi, je le suis pas encore. Mais réfléchissez. Les scientifiques disent que l'univers est si vaste qu'il est

impossible de dire qu'aucune vie n'existe ailleurs. On n'est pas les seuls à être doués d'intelligence, dans cet infini. Et clairement, je pense que Furia a été inventé par des êtres plus forts que nous. Réfléchissez : le covid, on a su tout de suite ou presque ce que c'était. Une sorte de virus mutant, qui venait d'un labo en Chine. Mais là, Furia, on en sait toujours rien après trois mois. Même chez nous, seul tout, on peut le choper. Alors quoi ? Les martiens, les gars [...] »

– Solène Viguier, présentatrice – émission télévisée, *CNews* – 30/10/23

« [...] Bien sûr, qu'on n'est pas dans *Mars Attack* et ses petits hommes verts, ni même dans les délires écolos d'un *Phénomènes*, où le vent tue des humains trop pollueurs. Non, tout cela est politique. L'État profond a eu peur du changement. C'est lui qui assassine, c'est lui qui parque les gens, c'est lui qui dicte ce que tout le monde doit en penser. Pour ne pas avoir à céder sa place, pour voir le système perdurer. Quel est votre avis, autour de la table ? [...] »

– Michel Tuchaud, écrivain – tribune libre, *Le Figaro* – 11/11/23

« [...] Personne ne sait d'où elle vient, mais tout le monde a appris à la reconnaître. D'abord, des convulsions. Puis un changement de personnalité, mêlé à une perte de discernement. Enfin, des fonctions mentales qui s'effondrent, transformant l'alchimie jusqu'ici parfaite d'un corps et de son esprit en une carcasse incongrue, rendue folle et menaçante par l'incohérence la plus totale avec laquelle ses forces vives, uniquement mues par le hasard, usent de son immense potentiel. Ceci établi, qu'a en commun cette subite et irréversible perte de contrôle avec l'ensemble des troubles mentaux déjà connus du champ psychiatrique, aux origines établies et pour lesquels des traitements existent ? Et avec les états de rage et de colère inhérents à la vie, dont ont fait preuve des centaines de manifestants rassemblés ces jours-ci pour refuser un état d'urgence sanitaire qu'ils estiment liberticide ? Rien. Voilà pourtant deux publics qui, s'ils ont l'audace de sortir d'une certaine réserve ou d'avoir un accès de violence, l'espace d'un instant, peuvent désormais se voir immédiatement ôtés du corps social par l'État pour êtres placés dans des centres spécialisés, rejoignant la cohorte désormais disparate et indéfinissable des personnes supposément atteintes de la Furia. Quelle sera la prochaine étape de ce nettoyage psychique ? L'interdiction de toute parole

véhémente, de tout geste inapproprié ? Gardons notre calme. Nous y sommes déjà [...] »

– **Claire-Aurore Dalnuserie, députée – discours télévisé, *Public Sénat* – 09/12/23**

« [...] Rappelons-nous de ces trois dates qui, je le dis avec calme et responsabilité, ont conduit notre pays à l'écroulement 16 septembre : le gouvernement instaure un confinement illégitime, reconduit jusqu'ici alors que des gens continuent d'être infectés par la Furia, où qu'ils soient. 27 octobre : après trente-huit manifestations massives et l'arrestation de plusieurs centaines de nos concitoyens jugés hystériques, donc potentiellement malades, le même gouvernement interdit tout rassemblement et toute expression de colère dans l'espace public, censurant ainsi tout débat sur ses agissements. 25 novembre : des membres d'ONG s'introduisent dans l'un des centres régionaux où se trouve aujourd'hui un huitième des Françaises et des Français, montrant au monde entier la misère épouvantable dans laquelle les font survivre nos autorités préfectorales et d'apprentis sorciers. Oui, la situation sanitaire est hors de contrôle. Mais doit-on pour autant glisser vers une autocratie eugéniste ? Même dans l'horreur absolue, l'humanisme doit primer. Alors continuons d'exiger un traitement plus digne de notre peuple. Dans le calme et la responsabilité [...] »

– **Jenny Mik, influenceuse – vidéo internet, TikTok – 31/12/23**

« [...] N'oubliez pas, les amis, hein. À minuit, pas de feux d'artifice, pas de hurlements, on se souhaite la bonne année en chuchotaaant ! [...] »

– **Alexandre Paradys, journaliste – article de presse, *Le Monde* – 02/01/24**

« [...] Une véritable bombe. L'information officialisée hier soir par l'OMS (organisation mondiale de la santé) va plus loin que toutes les théories du complot échafaudées jusqu'ici sur l'épidémie de Furia. L'endoparasitisme incurable touchant plus de quatre-cent millions de personnes dans le monde – un chiffre stable depuis trois semaines – est bien d'origine extra-terrestre. « *De minuscules astéroïdes atteignent chaque jour notre planète et se désagrègent dans l'atmosphère avant de s'éparpiller sur le sol terrestre en poussières microscopiques, à raison de 5 000 tonnes par an* », rappelle le comité

scientifique de l'organisation. « *Nous venons de déceler dans ces poussières la présence d'un nano-organisme capable de se fixer sur les cellules humaines et de déstabiliser les neurones du cerveau, provoquant le syndrome Furia.* » Doué de mimétisme, ce « *nano-organisme peut se dissimuler entre des cellules, comme un phasme le long d'une branche d'arbre* ». « *Nous ne pouvons écarter la possibilité d'une vie intelligente, venue sur Terre pour contaminer l'espèce humaine. Mais si elle a existé, cette tentative a échoué : ceux qui n'ont développé aucun symptôme, majoritaires sur Terre, en sont des porteurs sains [...]* »

– **Michel Tuchaud, écrivain – tribune libre, *L'Humanité* – 18/01/24**

« [...] Plus de nouveau cas de Furia, ou si peu. Mais plus aucune voix forte non plus, pas même un mot dissonant, ne serait-ce qu'un froncement de sourcil. Toute forme de contestation, d'extravagance ou d'irrévérence a déserté nos mondes réel et virtuel. Où sont les esprits ? Dilués dans l'acceptation complète du règne de la tranquillité. Même les joueurs de tennis ne crient plus sur les courts. Et la vie s'en ira définitivement lorsque nous voterons la mort de ces vils et furieux contaminés, qui empêchent l'humanité de tourner parfaitement en rond, muette et courbée [...] »

– **Bixente Lizarazu, consultant sportif – émission télévisée, *TF1* – 19/01/24**

« [...] Et but. Logique. Kylian Mbappé trotte, il est content, là, il savoure son succès dans un grand sourire. En tribune, c'est un enthousiasme non feint, tous les supporters agitent doucement les mains au-dessus de leurs têtes pour féliciter cette action de toute beauté. Quel match [...] »

– **Solène Viguière, présentatrice – émission télévisée, *CNews* – 23/01/24**

« [...] La société n'a jamais été aussi paisible. Reste la question de ces mutants. Ils nous encomrent et font peur à nos concitoyens. L'entité extra-terrestre qui les a métamorphosés agit toujours en eux. Peut-elle s'échapper ? Muer encore ? Je vous laisse la parole, qui sera naturellement sereine et mesurée [...] »

– **Claire-Aurore Dalnuserie, députée – discours, Assemblée nationale – 18/02/24**

« [...] Cette mesure, tragique, est indispensable à notre sûreté sanitaire. C'est pourquoi je remercie les députés pour ce vote dur, mais courageux. En ôtant leurs droits fondamentaux à ces malades sous contrôle extra-terrestre, nous garantissons l'avenir libre des cinquante-sept millions de Français sains qui leur ont échappé [...] »

– **Forban, influenceur – vidéo internet, Youtube – 25/02/24**

« [...] Okay les gars, passons à la posture du poisson. On s'allonge sur le dos, mains sous les fesses et paumes contre le sol. On tend les jambes, on lève son buste en poussant sur les coudes. Et on ouvre son cœur [...] »

– **Sylvette Mückensturm, bactériologiste – conversation téléphonique privée – 27/03/24**

« [...] — Ça n'a aucun sens. Et nous, pourquoi on n'est pas contaminé, alors ?

— J'en sais rien... Peut-être qu'ils ont voulu garder certains spécimens humains intacts, pour des expériences.

— Mais tu parles comme une complotiste, tu t'entends ?

— Sauf que j'ai des preuves, Caro !

— Ne crie pas.

— Je... pardon, oui. Mais... je n'invente rien, moi. Ce que je te dis est vérifié. Ça découle d'observations scientifiques menées depuis quatre mois par cinquante experts, et qui changent tout.

— Mais ça tient pas debout... le nano-organisme extra-terrestre a bien rendu fou quatre-cent millions de personnes et failli nous anéantir, sans y arriver.

— Non... c'est ce que j'essaie de te dire. Les personnes qui sont devenues folles sont celles dont l'esprit a lutté contre cet organisme, l'empêchant de prendre le contrôle de leur cerveau. En opposant cette résistance, elles ont... cassé leur cerveau, mais aussi neutralisé du même coup cet organisme envahisseur. Les porteurs sains, eux, n'ont pas su lui opposer de résistance. Et le parasite les a entièrement colonisés. C'est lui qui contrôle leur esprit, désormais. Ils sont partout. D'où ces lois aberrantes, cette absence de réaction chez les gens et toutes ces disparitions inexplicables.

— "Ils sont partout" ... Je crois rêver. C'est qui ces "ils", madame la conspirationniste ?

— Caro ! Tu comprends ce que je te dis ?

— Tu cries à nouveau.

— Oui, je crie ! Je hurle, même !

— Eh bien il faut te calmer. D'où m'appelles-tu ? [...] »

Si le sable a un cri

Luddeau

Droit sur sa chaise, il me regarde avec cette attention complaisante qui fait la spécificité de sa profession. Un instant de battement laisse place à la gêne, en tout cas de la mienne. Il y a quelque chose dans cet endroit qui me met mal à l'aise. Je me gratte frénétiquement la cuisse, et me replace sur mon fauteuil.

— Alors Timeo, comment allez-vous ?

Le regard focalisé sur la table basse qui nous sépare, je m'évite de croiser les yeux du docteur Alius pour ne pas y déceler sa répulsion face à mon corps ravagé.

— Timéo ?

— Quelle question, vous avez vu mon état ?

— En effet, vous avez l'air rongé par quelque chose.

— C'est ce putain de sable qui me ronge.

Dans ma vue périphérique, je le vois prendre quelques notes, puis relever son regard comme pour m'inciter à poursuivre. Je ne suis pas venu ici pour perdre mon temps, alors je mets un coup de pelle dans mes souvenirs récents, et déterre le récit de tout ce merdier.

J'arrive au sud de Marseille en février, plus précisément aux Goudes, petit village de pêcheurs aux portes des Calanques. Aucun doute sur le charme local, surtout en cette période hors-saison où la quantité de goélands dépasse celle des habitants. J'y ai vécu mon enfance, mais n'y suis pas souvent retourné depuis. C'est fou comme le temps peut rendre toute chose étrangère. Je me pose plusieurs heures sur la plage pour déverser des souvenirs, et je contemple les vagues essuyer le sable. Et puis, avant de décharger mes valises dans ce petit village que l'on surnomme "le bout du monde", je m'installe dans un café à l'angle d'une rue. Théâtre morose. Deux vieux jouent trop

lentement aux cartes, tandis que résonne le bruit de pièces qui effritent des tickets à gratter. Si la tristesse a un cri, c'est sûrement celui-là.

Je reste jusqu'à la fermeture puis me rends au cabanon de mon père. Derrière ma nuque, un coin de peau me picote, et j'y sens une irritation en passant mes ongles dessus. Je pénètre la demeure, où le silence m'a devancé, et défait mes chaussures sur le palier, dans lesquelles une fine poudre jaune se reflète. Je tapote la semelle et des grains de sable chutent sur le tapis. Un fourmillement vif me saisit. Une forte démangeaison sur plusieurs hectares d'épidermes. Je me dévêtis pour soulager la sensation, et découvre à chaque vêtement un dépôt de silice s'évader sur le parquet. Pris d'un étonnement apeuré, je détecte des rougeurs partout sur ma peau, et dans le va-et-vient erratique de mes doigts je m'entaille la poitrine jusqu'au sang. Les bords de la plaie sont rugueux, secs et grenus. Je cours dans la douche, m'inonde d'eau douce, et me satisfais du liquide bruni qui part dans le siphon. Au lendemain, mon réveil se fait péniblement avec l'immonde impression qu'il y a des miettes dans les draps. Sous la couette, mon regard s'interroge à voir du sable partout entre les plis. Je lâche un soupir rude et intense. Si l'exaspération a un cri, c'est sûrement celui-là.

— Serait-ce possible de voir cette entaille sur votre poitrine ?

Les yeux toujours fixés vers la table basse, j'ouvre ma chemise d'un geste brusque, et laisse le docteur Alius m'observer sur le côté. Je préfère ne pas constater la curiosité inhérente à son métier, se confronter à l'aspect répugnant de mon être.

— Je vois. Avez-vous consulté un médecin spécialisé ?

— Je n'ai pas vraiment confiance en la médecine, ma mère était infirmière, et quand elle nous a abandonnés subitement à l'adolescence, j'ai fait un rejet de toute la profession.

— Vklr etdk todj dr mefr vrje mk vjrf.

Bruit de friction déchirant, mes tympanes se brisent légèrement sur eux-mêmes. Je me tape frénétiquement l'oreille.

— Pardon ?

— Je disais, vous êtes tout de même venu me voir.

— Vous n'êtes pas docteur, bien que vous en portiez le titre.

— Divergence lexicale que je vous concède.

Sa tête reprend une position interrogative, appel implicite à continuer. Absorbé par le mobilier, je plonge dans ma mémoire pour chercher les lourdes pierres de mon histoire.

Quelques jours après mon arrivée aux Goudes, je fête mes 60 ans dans la solitude. Mon seul cadeau se compose de petits extraits de dunes que je retrouve partout, creusant l'irritabilité de ma peau autant que celle de mon humeur. Dans la lumière orangée de la cuisine, je me sers une maigre soupe, dont le goût ne m'offre aucun plaisir. Je finis la dernière cuillère au fond du bol, mais l'émail de ma bouche se met à grincer. Je crache la gorgée et devine, mêlé au bouillon, un dépôt de sable mouillé. Tandis que la soupe prend des allures de limon, je passe ma langue sur mes dents où je découvre, épouvanté, l'aspect granuleux de ma mâchoire. Sous les mouvements de mon organe gustatif, les dents s'effritent et tombent en petits grains sur ma glotte. Le fin gravier m'étouffe, et dans ma toux chaotique, d'infimes polygones jaunes se répandent sur la table. Je me lève dans un sursaut et fais tomber le bol qui se fracture sur le sol. Si l'inquiétude a un cri, c'est sûrement celui-là.

Je cours m'observer dans le miroir de la salle de bain, et se dévoile des aspérités sur mon visage. Des creux de ma peau, s'évadent de petits éboulis de plage silencieux. Mes lèvres tremblent et se désagrègent doucement, tandis que le métronome de mon cœur s'accélère. Je m'engouffre dans la douche et active l'écoulement avec espoir. L'eau glisse sur mon corps à travers la myriade d'interstices qui s'y sont formés. Pas d'entailles, mais de profondes dunes punctuant un désert sans oasis. Je sors, sec sans me sécher, et divague dans le cabanon à la recherche de mon téléphone pour appeler la police dans l'urgence d'un secours paniqué. Je saisis le portable, mais l'écran tactile ne répond pas. À chaque toucher, le bout de mes doigts s'érode sur la surface, comme un crépi qui se ponce. Terrorisé, je vois mes ongles se défaire, littoral farineux qui part en débris. Ma poitrine se soulève avec frénésie, ouvrant d'autant plus la plaie sur ma poitrine. Je jette mon téléphone et le fracas se répercute dans toute la maison. Si la colère a un cri, c'est sûrement celui-là.

— Est-ce que mon regard vous indispose Timéo ?

— Comment ça ?

— Depuis votre arrivée, vous avez gardé les yeux plaqués vers le bas.

— J'ai croisé assez de visages horrifiés pour ne pas confronter votre dégoût.

— Des amis ?

— Des passants. Un matin, je me suis réveillé avec la tête comme ça, joue droite creusée à la bêche et mâchoire apparente. J'ai cherché de l'aide, mais n'ai trouvé que du rejet.

— Que s'est-il passé exactement ?

Je me replace sur mon siège, mais mon genou se met à crépiter. L'os s'effrite petit à petit à chaque levée de mon poids. Je n'esquisse même pas un regard au docteur, et gratte les réminiscences de mon esprit, dont les rouages grincent de plus en plus.

L'oreiller couvert de sable, je titube vers la salle de bain. Aux toilettes, mon urine d'une texture caillouteuse, me découpe le canal à son passage. Je me crispe, me rattrape au lavabo, où je découvre mon visage déformé. Je suffoque, tousse de la silice, et enfile mes vêtements en panique pour aller chercher de l'aide. Sous les tissus, de petits échantillons de plage tombent sur le sol, à l'image d'une vieille maison où on nettoie la poussière. Mais ici la poussière c'est ma peau, et la vieille maison c'est ma vie. Je me rends au centre et j'aperçois une femme et son enfant. Je cours, je crie au secours, et lorsqu'elle me voit, toute la famille se fige sur place. J'augmente la foulée, mais proche du but, mon pied gauche se brise en minuscules roches granuleuses et je m'écroule avec effroi. L'impact sur le sol projette des grains partout autour de moi. Stupeur. Au niveau de mon pied, je ne vois plus qu'un tas de poussières éparpillées, château de sable d'un enfant qu'on vient d'écraser. Je regarde la femme, qui m'octroie un regard empli de jugement avant de s'enfuir. Personne à l'horizon, je lance vainement un hurlement. Si le désespoir a un cri, c'est sûrement celui-là.

Je me relève contre le mur et regarde mon tibia, mais pas une goutte de sang ne s'écoule de mes veines, uniquement du sable. Du sable, du sable, et encore du sable. Dans un lot de poubelles, je me saisis d'un manche à balai, récupère ma chaussure, et boîte péniblement vers ma maison. Dans la rue, je reconnais l'ancien atelier de mon père, aujourd'hui fermé. Je m'en détourne. J'ai mal au ventre, les méandres de mon intestin sont lourds de roches, et des dépôts géologiques pèsent dans chaque virage de mes entrailles. Je me faufile enfin dans le cabanon, quand ma paupière se met à craquer. Un polygone s'est glissé à l'arrière de mon œil droit, entre le globe et la peau, et je cligne des yeux dans une anarchie complète. Ma vue se trouble et une partie de l'organe visuel s'écroule sur lui-même. La douleur me décape l'orbite, j'hurle, et des larmes boueuses coulent jusqu'à pénétrer le trou de ma joue. J'avale le mélange siliceux dont le frottement rapide détériore ma gorge, et m'évanouis dans le silence, rompu par ma chute sur le parquet. Si la fatalité a un cri, c'est sûrement celui-là.

— Mais vous êtes ici aujourd'hui.

— Quand on ne sait plus quoi faire, on finit par envisager l'absurde.

Il reprend ses notes.

— Vous avez parlé de la plage où vous avez, je cite, « déversé des souvenirs ».

— Les cendres de mon père.

— Détail subtilement déguisé vous ne trouvez pas ?

— Non je ne trouve pas. Il est mort, rien de plus.

— Son décès vous a-t-il touché ?

— L'inverse serait étonnant. J'ai toujours été traumatisé par la mort. Enfant, j'avais de grosses crises d'angoisse, des larmes à en pleuvoir. À l'adolescence je mettais même un réveil dans la nuit pour vérifier que je n'étais pas décédé dans mon sommeil. Autant vous dire que je ne fais jamais de nuits d'une seule traite, je me suis bousillé l'horloge interne.

Le docteur Alius, impassible, change de page. Je ne sais pas comment font ces gens pour écouter les tourments des autres sans en être jamais imprégnés, ça me semble presque improbable. Je passe ma main sur ma tête, où des reliefs ondulent mon crâne.

— Vous avez parlé d'un atelier, que faisait votre père ?

— Il était horloger. Obsédé par le temps.

— Comment s'est passée la fin de sa vie ?

— Aussi mal que le reste. J'ai grandi avec un homme qui refusait l'inéluctable course du temps, alors qu'il fabriquait les outils pour la mesurer. À la fin, il ne parlait plus à personne, totalement aliéné par la construction d'un tout dernier objet, symbole de sa chute.

— Quel objet ?

Le silence entre dans la pièce comme un invité gênant.

— Timéo. Depuis le début de la séance, vous fixez sans relâche ma table basse, et je ne crois pas que ce soit la gêne de mon regard qui l'impose. C'est ce que vous regardez.

Dans un alliage de bois noble et de verre, se dessinent sur le mobilier, les courbes gracieuses d'un immense sablier où tombent les grains au fil de la thérapie. Du sable envahit mon visage, et de petits impacts frictionnent ma poitrine, jets de poudre par un cœur enseveli. Mon cerveau grippe, mes pensées s'enrayent, et des neurones se disloquent.

— N'importe quoi ! C'est vous, avec vos grands yeux d'inspecteurs ! Vous n'attendez qu'une chose, m'étiqueter timbré et me faire payer un abonnement à vos séances stupides !

Droit sur ma chaise, je le confronte pleinement, et crois déceler une maigre faille dans le marbre de son visage. Un grain se bloque dans le sablier. Je tape l'objet d'un geste vif, et reprend le bruit soufflé caractéristique. Si le temps a un cri, c'est sûrement celui-là.

— Vous allez me dire que vous ne voyez pas tout ce sable qui me ronge le corps ?

— Non Timéo, je suis navré, et je pense que vous le saviez en venant ici. Certes, vous avez l'allure de quelqu'un en dépression, une "tête à faire peur" comme on dit, mais je ne vois aucun grain de sable, ni aucune déformation sur vous.

— Alors je suis fou ? C'est ça que vous essayez de me dire ?

— Vous avez subi ce que j'appellerai une fusion. Le deuil de votre père, les résidus de son obsession, le retour à l'enfance, votre âge avancé, et la persistance de vos traumatismes. La mort, inéluctable destin sous la représentation accablante des effets du temps. Je...

— Vous vous faites surtout chier à écouter les problèmes des gens pour donner un sens à votre vie, mais elle n'en a aucun. D'ici 100 ans, tous les habitants de cette planète à l'heure où nous parlons, seront morts et enterrés. Vous n'êtes rien d'autre qu'un organisme en sursis, qui se bat pour éloigner la mort de son esprit. Mais la mort elle s'en fout, vous allez y passer, tout ce que vous connaissez va y passer, et vous ne pouvez rien faire contre ça.

Il reste calme, mais je lis dans ses yeux un certain déséquilibre, presque une frustration.

— Tout grand thérapeute que vous soyez, aucun être humain n'est insensible à la mort, on peut se bercer d'illusions, on peut se cacher l'évidence, mais on ne peut pas l'ignorer.

Quelque chose vient de saisir le docteur, je le vois, alors j'enchaîne.

— Monsieur Alius, regardez-vous. Vous êtes mourant, on est tous mourants, comme des châteaux de sable que la mer finira par avaler. On fortifie, on agrandit, on augmente les doses, mais il n'y a rien à faire. L'eau pénètre par les douves, brise un coin de rempart, fragilise la tour, et le château s'écroule petit à petit. Puis une grande vague vient tout submerger et tirer avec elle les saillances de la vie. Restera un temps le souvenir, la silhouette difforme d'un vieux château aux contours ramollis, jusqu'à ce que la marée vienne essuyer le tout comme on nettoie une table. Si la fin est inévitable, alors vous êtes déjà mort. Jouer l'insolence, c'est se divertir de cette fatalité, la déguiser, minimiser son importance. Mais au fond de vous, tout au fond,

vous le savez, il n'y a rien de plus terrifiant que cette inéluctabilité.

Là. Dans le reflet de sa pupille. Dissimulé, mais clairement visible, je vois ce léger vacillement, ce vertige que l'on a quand on est acculé. Son visage se pourpre, et ses grandes inspirations discrètes tentent de camoufler l'angoisse. Ses doigts font de petits mouvements qui trahissent un stress. Le dernier grain tombe dans le sablier, dans une absence de bruit assourdissante. Si la mort a un cri, c'est sûrement celui-là.

Le docteur Alius se reprend et secoue hâtivement la tête.

— Bon et bien la séance est terminée Timéo. On reprend rendez-vous ?

Je pose un billet à côté du sablier, et me dirige sans un mot vers la sortie. Il se lève et m'accompagne à l'entrée du cabinet. J'ouvre la porte, passe le palier et me retourne.

— Il n'y aura pas de prochaine séance. Tout ça n'a aucun intérêt, je ne vois pas comment résoudre un problème existentiel. On fuit tous devant la mort, je crois que j'ai le mérite d'y faire face, bien que cette peur me ronge. Bonne chance avec la vôtre.

Il ne dit rien et referme derrière moi. Au moment où l'entrebâillement diminue pour mettre un terme à l'échange, je le vois fouiller dans sa poche. Il en ressort un jeu de clés, et tombe sur le sol, une petite poignée de sable qui finit à ses pieds.

Tr u

Gwenola MALLARD

Radio Ouest, la radio de votre région. C'est l'heure des informations. Nous nous trouvons aujourd'hui à Malguénac, près de Pontivy, où les lève-tôt ont pu constater une petite nouveauté au centre de la place de la mairie. Nous écoutons Gaëlle, habitante de Malguénac. Le trou est vraisemblablement apparu pendant la nuit. Enfin, c'est ce que tout le monde dit puisque personne ne l'a remarqué hier. Il n'est pas spécialement immense, un mètre de diamètre je dirais, mais difficile de passer à côté sans le voir. En plein milieu de la place. Quelle idée. Si c'est encore Madame la Maire qui fait des travaux, elle va m'entendre. Et si c'est pour installer une nouvelle statue, ce n'est même pas la peine d'y penser. On se remet à peine de l'immondice plantée dans le parc. Non c'est non. Et puis c'est franchement dangereux de ne pas avoir mis de barrières autour. Voilà Madame la Maire justement. Non, non il n'y a pas de travaux prévus. Peut-être un problème au niveau des canalisations souterraines. Ce ne serait pas la première fois. Vous ne voyez pas le fond vous non plus. C'est étonnant. Bon, dès demain le problème sera réglé. Une équipe intervient cet après-midi pour le reboucher. Et oui, j'ai bien en tête les 30 ans du club de marche dimanche. Promis j'y serai. Sans faute.

Radio Ouest, la radio de votre région. C'est l'heure des informations. Nous retournons ce matin à Malguénac au côté de Madame la Maire. Depuis deux jours on entend la bétonnière tourner et rien n'y fait. Le trou avale le béton en continue. Les ouvriers sont même restés cette nuit. Rien ne bouge. On n'aperçoit toujours pas le fond. L'assemblée municipale se réunit dans la journée. Nous prévoyons d'installer une magnifique jardinière fleurie par-dessus. Nous y pensions justement. La commune ne peut pas se permettre de financer des tonnes de béton supplémentaires. Les géraniums égayeront à merveille le bourg. Et n'oubliez pas dimanche, les 30 ans du club de marche. Nous vous attendons nombreux.

Flash info dans notre journal de 13h. Le témoignage choc d'Andrea et Mattéo, habitants de Foggia. On se baladait tranquillement et d'un coup on a entendu un cri derrière nous. Un homme d'une cinquantaine d'années. Il promenait son petit chien. On s'est retournés, il était au bord d'un immense vide. Il n'y avait plus son petit chien. Une seconde avant, tout était normal. La seconde d'après, le square avait perdu la moitié de son gazon et une partie du sentier. À un mètre près on y passait. La frayeur de notre vie. C'est avec une voix tremblante qu'Andrea et Mattéo nous partagent leur sidération suite à l'évènement inattendu survenu dans le square de Settecenteschi à Foggia, plus tôt dans la journée. Sans tarder, un dispositif de sécurité a été déployé. Pour éviter le moindre accident aux abords du trou, une zone d'interdiction d'accès a été délimitée. Une équipe de scientifiques est actuellement sur place pour essayer de

comprendre ce qu'il s'est passé. Ce que nous avons pu déterminer pour le moment, c'est que le diamètre de cette fosse atteint pratiquement neuf mètres. Aucun séisme ou mouvement sismique n'a été détecté dans les alentours proches et même élargis. Le fond n'est pas perceptible à l'œil nu. Nous venons d'introduire une sonde pour déterminer la profondeur. Ce qui nous étonne le plus, c'est le périmètre du trou. Il est d'une perfection déroutante. C'est propre, net, précis.

Bienvenue dans notre journal de 13h. Nous sommes à J+6 de l'incident du square à Foggia. La sonde n'a, pour le moment, pas atteint de fond. Le trou attire des curieux venus de toute la région. On n'a jamais vu une chose pareille. C'est à une heure de voiture de la maison, on s'est dit que ça plairait aux enfants. On a entendu dire qu'ils prévoyaient d'installer une petite tyrolienne pour voir le trou du dessus. Ce serait une chouette idée. Non, non, je n'ai pas peur. Je ne comprends pas le discours de ces personnes pessimistes qui craignent ce qu'ils ne s'expliquent pas. Je trouve que ce trou fait du bien à la ville. C'est rare d'y voir autant de gens, autant d'animation.

Publication Facebook de Joan : Balade en forêt ce matin. Premières feuilles orangées qui craquent sous les pieds. Quel bonheur. En prime, la photo d'un écureuil croisé par hasard à l'allure... surprenante. Description de la photo : un magnifique écureuil sur un tronc d'arbre. Point étonnant : un vide au niveau de son dos. Comme un trou. Publication partagée. 24 likes.

Nous accueillons aujourd'hui sur notre plateau des chercheurs et chercheuses venus du monde entier. Le sujet des trous est un sujet central. Nous en comptabilisons ce jour plusieurs centaines identifiés dans le sol à travers le globe. Un millier de victimes est à déplorer. Toutes disparues dans le vide. Allant de quelques mètres à des dizaines de mètres de diamètre, ces trous apparaissent sans bruit, ni fracas. Aucun signe ne les annonce. De jour comme de nuit. Leur périmètre est d'une géométrie précise. Et nous n'avons, pour le moment, aucune idée de leur profondeur. Ce dernier point est un fait particulièrement intrigant puisque certaines sondes descendent depuis plusieurs jours. Aucune couche de notre croûte terrestre n'a été touchée. Certains esprits farfelus se sont imaginés des trous traversant la totalité de notre planète, mais nuls ne se relient d'un point à l'autre du globe. Aucun élément n'explique, à ce jour, leur formation.

À l'antenne, notre envoyée spéciale Maria en direct de l'hôpital de Toronto où ce matin un jeune homme s'est présenté avec une étrange blessure. Oui en effet, Louis s'est réveillé avec un trou dans la cuisse de sa jambe gauche. Il s'est rendu rapidement aux urgences où il a été pris en charge en priorité, dans l'après-midi. Les médecins avouent leur impuissance face à ce cas inédit. J'en ai vu des situations en 40

ans de carrière mais une plaie de ce type, c'est bien la première fois. La blessure semble extrêmement profonde mais elle ne traverse pas sa cuisse. On n'y voit d'ailleurs pas l'intérieur d'une cuisse normale. Que du vide. On peut y entrer notre poing, notre bras et même des objets longs. Il ne sent rien et rien n'apparaît de l'autre côté. Mis à part ce trou, Louis ne présente aucun autre symptôme physique particulier. Il est sujet à des crises d'angoisse majeures dès qu'il regarde sa cuisse. Ce qui semble adapté. Nous allons continuer à l'examiner pour tenter de comprendre ce mystère.

Publication Instagram de Allformydog : Ce compte vise à répertorier les trous repérés chez nos animaux de compagnie. 612 407 photos publiées en moins de 3 jours.

Création d'un nouveau compte : Canards, taupes, serpents, éléphants, chevaux, renards, aigles, pandas, gorilles... 67 899 002 photos publiées sous le hashtag #animhole

Flash info. Une base scientifique disparaît suite à la formation d'un nouveau trou. La base se situait aux abords d'un trou d'une cinquantaine de mètres de diamètre. Pour la première fois depuis le début de ce mystère, un second trou est apparu collé à un autre. Formant donc un immense vide d'une centaine de mètres de diamètre. La possibilité d'une formation de deux trous additionnés a créé un vent de panique chez tous

habitants et notamment ceux venus s'installer autour des grandes falaises. On se sentait en sécurité près du bord. Impossible que ce phénomène ait lieu à des endroits si rapprochés. Et bien si. Difficile de savoir où nous pouvons nous installer maintenant.

Merci d'être venus si nombreux pour ce colloque médical, certes prévu dans l'urgence, mais d'une nécessité absolue. Le nombre de cas de femmes et d'hommes troués augmentent chaque jour un peu plus. Le schéma est toujours le même. Pas de douleur, pas d'autres symptômes, une profondeur et une anatomie défiant toute loi médicale établie.

Certains corps évoluent au point où on ne reconnaît plus la personne. Dans le cadre de mes recherches, j'ai pu identifier un nombre non négligeable de disparitions qui pourraient être en lien avec ces métamorphoses. Il semblerait que le corps puisse totalement disparaître lorsque les trous prennent le dessus. Comme je le disais, ce phénomène défie toutes les lois connues. Il semble difficile de ne pas faire le lien

avec les évènements qui touchent notre monde à l'échelle planétaire.

Chaque jour, des cartes sont créées pour avoir une idée de la géographie actuelle des territoires. Ces cartes ne sont

qu'éphémères... La Terre change de forme à une vitesse qui nous dépasse. L'espoir se porte vers les Océans. Les ports sont pris d'assaut. Des milliers de bateaux de chaque continent quittent la terre ferme pour trouver refuge sur l'eau. Le sol se fait de plus en plus rare. Pour celles et ceux qui n'ont pas pu fuir par la mer, des campements s'improvisent sur les petits îlots de terre restants. Chacun tente de trouver l'endroit le plus sûr. En tout cas pour le plus de temps possible.

Dictaphone activé. J'espère qu'on
m'entend bien. Ce sont
sûrement mes

derniers mots.
C'est peut-être stupide mais j'ai
besoin qu'ils soient enregistrés. On ne sait
jamais. Je suis sur un tout petit
morceau de terre. Il n'y a que du
vide autour
de moi.

C'est
vertigineux. J'ai peur. Il
n'y a plus que moi. Plus
que moi. Et encore... ce
qu'il en
reste. Je
sens qu'une partie
de ma joue et de mon cou a disparu. Un immense
vide me perfore le torse. Partout où je regarde c'est le vide. Je
sais que d'un instant à l'autre, ma petite île va rejoindre le
néant.

Et moi avec.

Jour 8 : Voilà maintenant huit jours que nous naviguons. Je tiens ce journal pour ne pas devenir folle. Le projet est de

s'éloigner au maximum de la terre. Nous sommes plusieurs bateaux à se suivre. Personne ne parle, chacun essaie de comprendre comment on a pu en arriver là. Certaines personnes

sont méconnaissables. Ravagées par des trous toujours plus larges. Moi j'ai de la chance, juste un petit trou au niveau de l'épaule. Chaque matin, on retrouve des lits vides dans les cabines.

Vides. Depuis hier, j'ai remarqué que nous avançons plus rapidement. Comme si un courant nous aidait à rejoindre le milieu de l'Océan. En tout cas c'est l'histoire que je me fais. J'ai

Jour 11 : Le centre du tourbillon est visible maintenant.
Certains prient, d'autres se
saoulent. Certains tentent
encore de nous faire

changer de cap.
Moi je sais qu'il n'y a
plus d'espoir. J'écris pour
ne pas
voir le
trou
arriver.

Je
sens le
bateau
continuer à
accélérer. On penche

dangereusement. Le vide est
juste là, prêt à nous
aspi

Homoncule

Léo Bretel

C'est Achille qui a remarqué en premier. « Ce n'est pas ma jambe. Elle ressemble à ma jambe, elle bouge comme ma jambe, elle ressent comme ma jambe, mais ça ce n'est pas ma jambe. On me l'a changée. Elle n'est pas comme l'autre. Je le sens. ». Ils ont ri, bien sûr. Ont charrié Achille. Une bêtise de soirée, il a trop bu, voilà tout. Ils s'amuse bien, rentrent chez eux, n'y pensent plus.

Le lendemain, Achille arrive en cours, il boîte. « Elle ne répond pas comme l'autre. Je ne lui fais pas confiance. Je refuse de m'appuyer dessus. ». Les gens rigolent une fois de plus. Quel pitre cet Achille. Sauf Iris. Iris elle, elle ne rit pas. Elle regarde sa main droite. Les doigts bougent comme il faudrait. Mais ça ne va pas. Ce n'est pas bon.

Elle en parle à Pénélope. Toujours de bon conseil cette Pénélope. Elle n'est pas psy, mais elle le sera. « Laisse pas Achille t'avoir, il joue avec ta tête, ce n'est rien du tout ». Iris est rassurée. Enfin presque. Elle ouvre et referme la main au fond de la salle, sans trop y penser.

Les jumeaux Castor et Paul se réveillent respectivement avec l'œil gauche et l'œil droit comme remplacés. Ils n'en parlent pas tout de suite. Après tout c'est impossible. Mais l'un comme l'autre baisse une paupière, puis l'autre. Comparent. Tout voit comme prévu. Et pourtant.

Achille boîte toujours. Les gens ne rient plus. Iris n'écoute plus trop en cours, elle picote à coup de critérium le dos de sa main droite. Paul, ou peut-être est-ce Castor, regarde Castor, ou bien c'est Paul, mais ne le voit pas comme il faudrait. Jules passe la langue le long de ses dents, pensivement. Cyan tapote doucement du pied sous la table.

« La Term S1 est bien silencieuse aujourd'hui tu as remarqué ? J'ai rarement eu aussi peu d'émotions devant l'étude du basalte. »

Le soir, les ombres s'agitent. Les esprits s'échauffent. Les membres dispa-

raissent, réapparaissent.

Trois absents dans la Term S1 ce matin, dont Achille, et quelques élèves un peu pâles dans les autres classes. Sybille, de la 1ère S3, lève la main en cours de SVT. « Comment on sait, madame, si on est bien nous-même ? En entier je veux dire ? ».

Pas un éclat de rire. Pas de brouhaha. Tous écoutent attentivement Madame Minerve. Madame Minerve botte en touche, répond un peu à côté de la plaque, après tout ce n'est pas le sujet. Mais elle n'est pas investie. Un peu distraite même. De la main gauche, elle frotte machinalement son lobe d'oreille.

Le lycée E. F. tous les matins se dépeuple un peu plus. Les parents s'inquiètent. Pénélope mène l'enquête.

Elle a de bons instincts Pénélope. Toujours commencer par la première victime, elle l'a vu à la télé, ou lu dans un des vieux polars du père, elle ne sait plus.

La sonnette résonne, une éternité passe en une seconde, la porte s'ouvre. « Bonjour, je viens déposer des cours pour Achille, c'est de la part de Madame Pormenté ». La mère ressemble au fils, même vivacité, même façon de se tenir, comme prête à partir en courant, riant à grands éclats. Mais l'ambiance n'est pas à la rigolade, elle est inquiète, la mère d'Achille. Il ne sort plus de sa chambre, refuse de marcher, et pas la moindre menace ne réussit à le faire bouger. Mais bien sûr que Pénélope peut entrer, ça lui fera peut-être du bien au Achille, de voir du monde. Le cœur battant, Pénélope grimpe les escaliers, une pile de papier sous le bras en guise d'alibi.

La chambre est sombre, les volets à moitié baissés. Enroulé dans sa couette comme dans un cocon, Achille ne laisse même pas dépasser sa tête. Il veut bien discuter un peu à travers le tissu. « J'essaye de me rappeler comment ça a commencé mais ce n'est pas facile. Tout est flou dans ma tête. Il y a comme des idées parasites, des idées pas à moi, qui se mélangent, qui prennent la place. Est-ce qu'elles viennent de ma jambe ? Je ne sais pas, mais j'y crois. » Quand il parle la forme bouge doucement sous les draps, dessinant un contour qui ne ressemble que vaguement à un adolescent. « Il me semble que j'avais commencé à entendre des trucs la nuit, des voix tout bas. Puis d'un coup, la dernière fois, une pointe de douleur à la cuisse. Je me réveille, il n'y a personne. »

Pénélope conclut l'entretien, ou plutôt se fait gentiment congédier par la victime. Ce n'est pas plus mal, elle n'est pas très à l'aise. Presque un peu de peur. Elle ferme la porte de la sombre chambre, reste dos au palier quelques

instants, plongée dans ses pensées. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Y-a-t'il quelqu'un qui se promène, vole des morceaux de gens, leur en colle des ersatz ? Derrière elle, des bruits de pas, des murmures. À travers le trou de la serrure, on ne voit rien. Sous la porte, si on s'allonge au plus près du sol, on distingue des ombres, des silhouettes minuscules qui marchent à pas feutrés près de la chrysalide d'Achille.

Pénélope bien sûr ne perçoit rien de tout ça. Elle est descendue, remercie la mère d'Achille, la mère d'Achille qui l'écoute à peine, concentrée sur autre chose. Une sensation au creux de la poitrine, qui traîne depuis quelques jours. Rien de grave, c'est léger. Comme si son cœur battait avec un rythme différent. Pas plus rapide, pas plus lent. Juste différent. Ce n'est probablement rien, pas la peine d'aller chez le médecin.

Dans la nuit les homoncules continuent, entrent par effraction, dérobent, remplacent. Mais que font-ils de leur butin ?

Un nouveau prof arrive, en plein pic des absences. Monsieur Cambion qu'il s'appelle. Plutôt gentil, assez patient. Prof de Physique-Chimie, mais bon ça, personne n'est parfait. Il remplace le professeur principal de la Term S1. Très vite il plaisante avec les élèves, connaît leurs histoires, crée du lien. Presque trop vite. Il sait des choses qu'il ne devrait pas savoir, Monsieur Cambion. C'est un peu comme s'il connaissait déjà ses élèves. Mais ça personne ne le remarque. Ce que Castor et Paul remarquent, par contre, c'est qu'il marche mal. Il est bancal le prof. Carrément un peu de travers. Comme s'il n'avait pas les deux jambes de la même longueur. Mais bon, ça arrive ça, de ne pas avoir les jambes de la même longueur, non ?

Ce qui n'est vraiment pas courant, c'est ses petites cicatrices, un peu partout, qui tracent des contours sur les parties de son corps. Un petit patchwork de peaux, de membres, de gens ? Mais ça personne ne le sait, ou presque.

Iris ne rate pas les cours, elle est trop sérieuse pour ça. Ou ses parents sont trop intransigeants. Même en cas d'intempérie, comme la grosse chute de neige de l'an dernier, quand bien même il n'y avait personne d'autre, elle était dans la classe, à l'heure, assise à son bureau. Mais aujourd'hui comme depuis une semaine, elle ne va vraiment pas fort. Elle est là, mais pas vraiment là. Avant c'était la main l'intrus. Maintenant c'est son esprit. Comme si elle se faisait chasser, lentement, sûrement, de son propre corps. Elle tente de l'expliquer à Pénélope. Mais ce n'est pas facile. Et parfois, elle en est persuadée, sa bouche ne prononce pas exactement les mots qu'il faudrait. Quand ça arrive sa main se ferme, le poing serré comme indigné.

Dans le brouillard qu'est sa mémoire, Iris l'espace d'un instant voit une

brèche, une clarté soudaine et temporaire. Le souvenir distinct des petits êtres qui viennent lui rendre visite dans son demi sommeil, qui se penchent sur son lit, arrachent des fragments d'elle. Les mots veulent sortir, elle va pour se confier à Pénélope. Sa main se tend, s'arc boute, lutte, tire sur les rênes de son esprit pour la ramener à la docilité. Mais Iris persiste.

« Pénélope, il faut que je te dise, vite, avant que j'oublie à nouveau. »

« Mesdemoiselles, on essaye de suivre le cours s'il vous plaît, un peu de silence. »

Monsieur Cambion les interrompt, dans un de ses très rares rappels à l'ordre. Il observe fixement les filles. Pas de la sévérité. De la vigilance. Un moment passe. Il retourne à ses atomes.

« Qu'est-ce qu'il y a Iris ? Qu'est-ce que tu voulais me dire ? »

« Chut, je ne sais pas de quoi tu me parles, j'essaye d'écouter le cours »

Après deux semaines d'absence, Achille est de retour. Enfin, quelqu'un est de retour, quelqu'un qui ressemble à Achille. Il bouge, rit, plaisante comme Achille. C'est quelque chose dans ses yeux peut-être. Dans sa façon de pincer les lèvres lorsqu'il écoute aussi. Pénélope en est certaine, ce n'est pas leur Achille. Aux questions des amis, il répond qu'il va mieux, que c'est passé. Il montre sa jambe, qui se plie et déplie de façon merveilleusement normale. Madame Minerve appelle au calme, on est en cours quand même, il faut bien être raisonnable. C'est bientôt le bac blanc en plus.

C'est Achille, puis c'est les autres. Petit à petit, le lycée se repeuple. Élèves comme professeurs remplissent les rangs. La vie reprend, presque comme avant. Les souvenirs des événements se dissipent comme ceux d'un mauvais rêve au matin. Les discussions reviennent aux potins d'amour et aux derniers exploits d'Achille. Et à Pénélope.

« Tu ne trouves pas qu'elle a changé ces derniers temps Pénélope ? Quand on discute, elle n'est pas vraiment là. Les cernes, le teint gris. C'est elle, mais un peu effacée, comme s'il lui manquait un truc. »

Iris, un léger sourire aux lèvres, hausse les épaules. « Tu sais, les gens changent ».

Promesse d'aube

Elena Gueudet

Le soleil printanier peine à me réchauffer. Lumière pâle, fade. Sur ma peau, comme un effleurement léger, et derrière l'écran de mes paupières, un halo lointain. Je reste insensible à cette chaleur diffuse et ne répond pas à l'appel de l'éveil. Mes nuits restent longues.

Je suis portée par le mouvement cadencé de la voiture. N'écoute pas, n'entends rien. Rentrons chez nous.

Yeux clos, membres raides, crispée accoudée sur la portière vitre entrouverte, poing serré appuyé contre la tempe.

Je focalise mes sens sur des sensations errantes. L'air vif qui bat quelques mèches sur mon front, cingle ma peau, presque douloureuse. Un point de pression contre mon crâne qui irradie et prépare la migraine, m'enracine étrangement quelque part.

Le reste est indistinct, le reste où se mêlent sons d'aquarium et bribes de paysage lacéré, filant à toute allure, insaisissables pour l'œil entrouvert qui ne s'attache à rien et ne cherche pas à jeter l'ancre.

Parmi brouhaha et brume, je distingue

une voix

grave, des mots entremêlés, un rire léger

une main sur la cuisse

une secousse.

Mon téléphone vibre dans ma poche. Je me hisse à grand peine hors de ma torpeur, engluée. Hors du marécage.

Ma mère : « J'espère que mes jeunes mariés vont bien ! Deux mois déjà ! Et cette lune de miel ? ».

Deux mois, *déjà* ...

« Qui est-ce ? »

— Ma mère. Elle demande des nouvelles.

— Tu lui as parlé du rendez-vous avec le médecin ? »

Non. Il avait insisté. Pour que j’y aille. Pour être là.

« L’état de santé de ma femme se détériore. On ne sait plus quoi faire.

— Madame, y aurait-il eu des changements dans votre quotidien qui expliqueraient ces troubles du sommeil ? Est-ce que le stress s’accroît encore ? La prise de sang n’a rien décelé d’anormal sur le plan physiologique, si ce n’est une TSH basse. À surveiller avec une analyse complémentaire pour écarter la piste de l’hyperthyroïdie. Cela expliquerait toutefois vos bouffées de chaleur nocturnes, la sensation de fatigue et votre perte de poids ».

Le rendez-vous avec le laboratoire est pris. Et maintenant ?

Mes nuits sont un enfer. Je les redoute comme un enfant craintive et guette le coucher du soleil avec inquiétude. Mais les ombres s’allongent déjà et je me prépare.

3

Cette nuit, comme toutes les nuits depuis quelques temps, je me couche avec nervosité. Tôt. Je préfère voir encore quelques lueurs bleutées dans le ciel et ne pas attendre la profonde obscurité. Entrevoir une promesse d’aube. Je préfère entendre le son lointain et confus de la télévision. Je préfère discerner un rai de lumière orangée sous la porte de la chambre. Pour m’endormir, plus en sécurité.

Il montera tout à l’heure.

Lire ne m’aide en rien. Les phrases effleurées du regard ne résonnent pas, ne signifient rien. Les lignes se mêlent, les lettres aussi bientôt, ma vue se brouille, et je comprends alors la vanité de mes efforts. Je ne lutte pas contre le sommeil. Il ne vient pas. Mais contre de sombres humeurs, une angoisse terrée au fond, tapie au creux du ventre. Et comme chaque nuit depuis quelques semaines, plus je sens le sommeil m’échapper, plus le nœud viscéral se resserre.

Je guette la lumière sous la porte. Vérifie à intervalles réguliers. Elle brille toujours, en bas.

Je change de position pour mettre fin à cette impatience dans ma jambe gauche. L’engourdissement. Au bras droit, jusqu’au bout des doigts. Le froissement des draps. Trop chauds. Trop lourds. J’enfouis mon visage dans l’oreiller. Non. J’étouffe. Position fœtale. Attendre maintenant. La lumière. Sous la porte. Toujours là. J’écoute. Le bruit étouffé de la télévision. Toujours. Je souffle. Attendre encore. Un bruit de pas. Dans l’escalier ?

Une palpitation. Quelque chose se serre, se contracte. Mes viscères, serpents, qui s'entrelacent et mordent. J'hésite. Me lever. Descendre. Que faire ? Comme une chose qui gratte griffe de l'intérieur. La sueur perle à mon front. Des crocs qui me dévorent. Sur le ventre. Enfouir la chose. L'empêcher de sortir. Mettre tout mon poids. J'étouffe. Impossible. Position fœtale. La lumière. Sous la porte. Mais pas un bruit, pas un seul. La sphère obscure au creux du ventre tourbillonne sur elle-même et grossit à mesure qu'elle entraîne avec elle les traînées sombres. Et la chose s'agrippe et hurle pour sortir. Un déchirement. Une fissure. J'halète. Dans l'obscurité, j'entrevois un mouvement. Je me redresse à la hâte et repousse le drap qui oppresse. Alors, esclave de mes sens imparfaits, j'observe avec horreur des doigts fins et noirs se frayer un chemin hors de mon ventre par une plaie ouverte, s'accrocher à ma chair comme de grandes pattes arachnéennes et sortir en rampant. Une main jaillit et se tord vers moi, empoissée d'un sang épais et noir. Une odeur connue, tourbeuse. Mon ventre bave, béant. Un hurlement.

C'est terminé. Mes yeux exorbités cherchent à comprendre et palpent en vain l'obscurité. Tout est noir. Où est la lumière sous la porte ? Je sens un mouvement à côté de moi. Il est là. Il est monté. Quand ? Je tâtonne dans la nuit. Je sens son épaule. Mon ventre ? Indemne. Un cauchemar ? Sans doute. Je sèche une larme au coin de l'œil et m'effondre sur l'oreiller. Souffler, lentement. Calmer l'orage intérieur, apaiser le cœur effréné et la peur qui gronde toujours. Un cauchemar. Rien de plus.

Pourtant, sans force et comme dépossédée, je sens, latente, une douleur bien réelle. Mais je m'évanouis dans le sommeil, qui me happe pour de bon.

Au matin, une routine bien rodée. Les rouages sont en place. Comment se dérober ?

C'est un jour gris et pluvieux et il me faut traîner ma carcasse vide. Jusqu'au miroir où je confronte mon regard. Un coup d'œil, bref. J'entrevois des cernes grises, disproportionnée. Je me reconnais à peine. Ouvrir l'armoire à pharmacie. Attraper une boîte d'antalgiques, une autre d'anxiolytiques. Un, deux, trois. Je me fais face à nouveau et suit mes traits du regard. Quand ai-je changé à ce point ? Le teint est terne, maladif. Les joues sont creusées et comme sillonnées d'empreintes salées. Sales. Laver ce visage. Je me saisis brusquement d'une éponge et racle la peau souillée. Un, deux, trois. Recommencer. Lacérer s'il le faut. Un, deux, trois. Sali. Y mettre les griffes. Un, deux, trois. C'est irrépissable, comme une piqûre d'insecte qui démange et lancine. Recommencer. Jusqu'à la mise à nu. Un, deux, trois.

Une goutte de sang dans l'eau m'arrête. Le masque rouge, à vif, que je découvre dans le reflet, m'arrache un rire. Mais la démangeaison reprend. Au ventre, au bas du ventre. Des empreintes au-dessus de la hanche. Digitales. Comme trois trous bleuâtres. À sonder et purger. Ces doigts... Je rêve soudain

De les saisir

Empoigner

Serrer dans les miens

Sentir les articulations craquer

Et céder

Le craquement

Les os qui se brisent

J'exulte ! Et un rire fou écume au bord de mes lèvres alors qu'une déferlante de rage secoue mes entrailles. La submersion est violente, inexorable. Et le cri qui m'en sort fulgurant. Je broierais le monde de mes mâchoires. Enfin, quand la houle s'apaise, je gis sur le rivage, sans me connaître.

Je me sens autre, habitée par une puissance inconnue jusqu'alors.

Les jours suivants, s'accomplit la métamorphose.

Les nuits se succèdent avec leur cortège de frayeurs. Je me vois, chaque soir, scruter la lumière sous la porte, terrifiée à l'idée qu'elle s'éteigne. Je me vois scruter désespérément l'obscurité, sonder ce qui m'échappe, frémir au moindre froissement. J'entends des pas. J'entends des souffles. À mon oreille. Derrière moi. Je me fige alors. Incapable du moindre mouvement. Le cœur au bord des lèvres. Je vois des ombres furtives du coin de l'œil. Sans oser tourner la tête, j'agrippe les draps et les déchire en rêve. Je sens un poids, une masse qui se déplace, et une main qui rampe. Je scelle mes paupières et serre, serre, serre les mâchoires en attendant que cela cesse. L'aube est ma délivrance, mais ce répit cède place à un autre enfer. Celui du doute.

Que m'arrive-t-il ? Face au miroir, mon regard descend sur les marques de doigts sur mon corps qui refusent de disparaître. Bleu grisâtre. Sont-elles réelles ? Je frotte en vain, rien ne s'efface. Au souvenir de la présence nocturne qui rôde, je vacille. Un souvenir ? Je tente de saisir des bribes d'images, de sons, de sensations. Je poursuis des spectres et n'empoigne que de la brume et des ombres fuyantes. Entre mes doigts, glisse une eau fugace que je voudrais retenir. Cette main, l'ai-je rêvée ? Les détails s'évaporent, se détériorent. Je sens encore les doigts s'enfoncer pourtant. La pourriture se répand. Suis-je responsable ? Habitée par quelque chose. Qui insinue en moi stupeur et rage. Qui déforme mon visage. Je passe une main sur ma joue. Décharnée,

la peau sur les os, je ne suis qu'une ombre. Chair en putréfaction, ma peau grise semble pendre, prête à se détacher, et mes yeux s'enfoncent, éteints, dans les orbites creuses. Moribonde, un rougeoiement lointain pourtant. La maladie ? Une illusion ? Il va falloir en finir. Mes ongles semblent s'allonger en griffes, mes canines en crocs. Mes mâchoires serrées qui grincent craquent avec puissance. Je rassemble en secret et en silence la lie de mes forces. Dans l'attente du sursaut.

2

Cette nuit, à nouveau. Je le pressentais, Il est venu. Au cœur de l'ombre, une sensation d'étouffement. Une pression sur ma poitrine, mon ventre, mes cuisses. Un poids, une masse, très lourde, je ne peux pas bouger. Je n'ouvre pas les yeux, je ne peux pas. Je sens de longs doigts s'enrouler à mon cou, je sens leurs empreintes et mon pouls battre follement sous elles. Presser. Est-ce... L'angoisse qui me hante et qui s'éveille, incarnée ? Un être qui me possède ? Me dépossède ?

Il faut me dégager. Je ne respire plus. Je sens un halo de chaleur contre ma joue. Une bouche. Un souffle. Courir sur ma peau froide. Et sorti des ombres. Une bouche sans tête, sans visage. Puis une main. Les doigts reviennent. Et glissent comme des serpents, poisseux. Sales. Rampent et s'agrippent à mes cheveux. Tirent. Tirent encore. Qu'arrive-t-il d'autre ? Des larmes coulent dans ma bouche. Lourdes et huileuses. Un haut-le-cœur. Quand mon corps se rompt.

Une douleur comme une détonation. Et je me vois soudain, confrontée à mon propre regard terrifié, écarquillé, qui ne voit rien. Je vois mes pupilles dilatées qui implorent et hurle face à l'insoutenable regard, sans pouvoir écartier mon visage. Ce corps n'obéit plus, n'appartient plus. Le temps se suspend. Indéfiniment, je crois. La prostration.

Le sursaut me libère.

Et je me dresse dans la pénombre du demi-jour. Il est tôt. Une respiration lourde et traînante. Il dort. Je ne discerne de lui qu'une silhouette fondue dans les ombres de la chambre. Je palpe l'oreiller pour le replacer mais sursaute soudain nerveusement. Mes doigts rencontrent d'étranges et fins filaments. Des cheveux. Une poignée, arrachée.

La stupéfaction passée, je suis le chemin tracé par habitude jusqu'au lavabo et au miroir. Pour couvrir le bruit des sanglots qui m'échappent,

j'ouvre en grand le robinet et observe, une éternité, le filet d'eau qui jaillit. Ma main à plat et l'eau brûlante. Je serre les dents et sors enfin de ma torpeur. Alors le reflet que me renvoie le miroir me fait frémir. Un éclat étrange luit dans mes yeux, un éclat terrible. Quelque chose a compris. Quelque chose ne se dérobe plus. Mon œil s'est éveillé et voit clair. La paire de ciseaux à ma gauche. Je vois les marques, les stigmates. Je sens la souillure, la douleur. Je comprends la peur, la honte. Alors j'observe, attentive, le corps supplicié et trahi. N'ai-je rien fait pour me sauver ? Alors, avec une assurance que je ne me connais plus, j'empoigne mes cheveux et les tranche d'un geste irrévocable. Un tintement clair, métallique, presque tranchant lui aussi. Les ciseaux gisent parmi les cheveux. Je me détourne. Ne répondrai à aucune de ses questions.

1

Cette nuit, je l'attends. Je ne ferme pas les yeux, pas cette fois. Ils brûlent de rester ouverts, fixés avec entêtement au plafond. L'angoisse m'enserme et me suffoque mais je veille à ne faire aucun bruit. Soudain, la lumière sous la porte s'éteint. Quelques bruits diffus en bas. Des pas dans l'escalier. Puis elle s'entrouvre et laisse passer une ombre. Mon corps entier se contracte, je serre les mâchoires. Quand les draps se froissent. Et en silence, la main se fraye un chemin. Entre les couvertures. Entre les plis de mes vêtements. Entre mes cuisses. Closes, de toutes mes forces. La nausée et les sanglots réprimés. Un cri perdu. Sous un ciel immense, immuable et muet. J'entrevois des étoiles, à la lueur froide. Qui scrutent et se taisent. Illusion.

Je rugis, soudain. Pour ne pas perdre pied. Je lui fais face et reconnais ses traits. C'est bien Lui, figure métamorphe de l'angoisse personnifiée, de l'obscur hantise, du cauchemar redouté, du bourreau quotidien, de la terreur banale et ignorée. Je reconnais l'anneau à son doigt, la cicatrice à sa joue, celle que je lui ai faite la deuxième fois. Je rugis et lui enfonce la paire de ciseaux, que j'avais dissimulée sous l'oreiller, dans le ventre. Au bas ventre. Et j'exulte de sentir le sang épais et chaud couler entre mes doigts. D'un geste, profitant de la stupeur, à l'ombre du cri, je me dérobe et fuis.

Je ne me souviens que de la lumière des réverbères qui défilent. L'alternance de l'ombre et de la lumière orange. Je me souviens des traces de sang sur l'écran du téléphone. Poisseux, il glisse de mes mains, j'ai peine à composer un numéro. Je me souviens de ma respiration paniquée entrecoupée de sanglots, j'ai peine à rassembler ma voix et à percer cette gorge scellée de

colère et de chagrin. J'appelle pourtant.

« Tu as vu l'heure ! Encore tes insomnies ? »

Ma mère. J'ai besoin d'aide.

« Que t'arrive-t-il ? »

J'aimerais lui expliquer. Que le mal qui me hante est si familier. Qu'il sévit depuis notre mariage. Parce qu'un mari est en droit d'exiger certaines choses de sa femme. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ce qu'ils disent ? Ce que j'entends. Parce que je ne peux pas en parler. Comment ? Parce que j'ai honte. Que je ne me doutais de rien. Que j'ai pris ça pour un jeu, la première fois. Mais le jeu a cessé. Que j'ai dit non. Je ne sais plus combien de fois. Était-ce suffisant ? Aurai-je dû insister davantage ? Qu'il tirait mes vêtements. Qu'il riait. Que j'ai répété. Non. Que j'ai cédé. Je ne sais plus comment. Que j'ai saigné. Je ne sais plus combien de temps. J'aimerais lui expliquer. L'ai-je fait ?

Parce que le doute est insupportable et n'est plus permis. Mais parce que c'est moi qui ai honte. En silence. Je me retrouve là, au-dessus du fleuve qui se déverse avec rage, tremblante accoudée à la rambarde du pont. Le regard happé par le courant et les eaux luisantes hypnotiques qui filent comme une pluie d'étoiles. Le ciel s'ouvre sur un bleu profond qui appelle. Et très lentement, le soleil point. Un vent léger balaye mes cheveux courts. Dans le sens du courant. Une lueur douce, un rose tendre. Ma promesse d'aube.

À feuille et à sang

Guillaume Lopez

Dès l'instant où je refermai la porte de mon appartement, je me déchaussai afin de savourer le contact soyeux du gazon (*Festuca arundinacea*) qui recouvrait le sol de mon salon. Je me débarrassai de ma veste sur une excroissance du lierre (*Hedera helix*) qui colonisait le mur, et vidai le contenu de mes poches au creux des rameaux du saule à branches plates (*Salix udensis*).

J'effectuai mon inspection habituelle, dans le but de m'assurer que tout le monde se portait convenablement, en commençant par contrôler les nombreuses lampes à UV qui parsemaient le logement. La bignone (*Bignonia capreolata*) prenait ses aises sur le plafond, la glycine (*Wisteria floribunda*) déployait majestueusement sa floraison au-dessus du coin canapé, les fougères (*Microlepia strigosa*) somnolaient sous la fenêtre, l'érable sycomore (*Acer pseudoplatanus*) se sentait un peu à l'étroit, mais ne se plaignait pas pour autant.

Les arbres de la cuisine n'étaient pas en reste, le pommier (*Malus pumila*) croulait sous les fruits, ainsi que l'avocatier (*Persea americana*), et le néflier (*Eriobotrya japonica*).

Faire cohabiter ce petit monde n'était pas chose facile, mais un peu d'eau, de lumière et d'amour suffisaient à modérer les désirs de chacun. À force de patience et d'écoute, même les orties (*Urtica*) tempéraient leur sale caractère.

Par bien des aspects, les plantes valaient mieux que les gens. Elles ne parlaient pas, comme les humains l'entendaient, mais pour qui savait déchiffrer leurs signaux subtils, il était possible d'en comprendre les humeurs. Des inclinaisons de feuilles, d'une tige, l'humidité au creux d'un pistil, ou même les variations de couleurs de la chlorophylle. Elles ne cherchaient jamais à nuire, les épines et autres poisons ne servant que de systèmes de défense face aux agressions. Elles offraient l'oxygène nécessaire à la vie, avec un altruisme fascinant...

Je n'avais jamais compris pourquoi personne ne prenait le temps d'écouter les plantes, pourquoi on s'acharnait à recouvrir la terre de béton et de matériaux stériles qui les empêchaient de se développer. Elles n'aspiraient à rien d'autre que vivre en harmonie à nos côtés, mais ne recevaient en retour que mépris et brutalité. Voilà pourquoi je faisais de mon logis parisien un refuge pour mes amis, des végétaux de toutes sortes en manque de racines.

J'entrai dans la salle de bain afin de me rafraîchir, salué par les gueules béantes de mes petites dionées (*Dionaea muscipula*). L'atmosphère humide de la pièce était propice au développement de plusieurs variétés de mousses (*Bryophyta*), dont l'humour douteux n'était pas au goût de leurs voisines les monstera (*Monstera adansonii*), ni du figuier des pagodes (*Ficus religiosa*), dont je devais régulièrement tailler les ardeurs.

Je me frayai enfin un passage vers la chambre, à travers l'enchevêtrement feuillu qui s'épanouissait chez moi. La collocation prenait fin ici, ma chambre à coucher étant mon sanctuaire personnel, avec son lit, une table de chevet et une liseuse. Pas de terre, pas de gazon (*Festuca arundinacea*) ou de trèfle (*Trifolium repens*), seulement ce parquet en bois issu de l'agonie d'un chêne (*Quercus*). L'unique espèce végétale présente en ces lieux était ce maigre arbuste aux feuilles blafardes que j'avais baptisé Alice (???), et dont j'ignorais tout. J'avais trouvé cette graine au fond de ma poche l'année dernière, et après une étude minutieuse, j'avais décidé de l'accueillir comme les autres. Je demeurais de longs mois déconcerté par son mutisme et sa méfiance à mon égard, ce qui ne l'empêchait pas de pousser dans le pot confortable que je lui avais dégoté.

Mon examen du jour révéla la présence d'un nouvel organe épineux sur l'une de ses ramifications. Je l'observai avec curiosité, puis testai son piquant du bout de l'index. Sa morsure m'arracha un cri de surprise, ainsi qu'une goutte de sang qui perla vers la terre, où elle disparut aussitôt.

Je n'étais pas fâché. Après tout, j'avais envahi son espace personnel sans ménagement, Alice(???) n'avait fait que se défendre. Je n'en suçais pas moins mon doigt, dont irradiait une douleur lancinante. « J'espère que tu n'es pas empoisonnée, Alice. Hein, que tu n'es pas empoisonnée ? » Pas de réponse. Elle était timide, je pouvais le comprendre...

J'aimais mon travail de paysagiste au sein du Jardin des plantes de Paris. On me reprochait souvent ma tendance à laisser s'exprimer les végétaux, à ne pas les encadrer suffisamment.

Mais quand il s'agissait de faire pousser quelque chose, j'excellais comme

personne, aussi me pardonnait-on mes excentricités. J'avais cependant en horreur la vie urbaine, ses rues goudronnées, son métro nauséabond, sa pollution étouffante, et ses pauvres arbres torturés réduits à l'esclavage esthétique, abandonnés au milieu des boulevards. Je ne demeurais ici que pour le salut de mes colocataires, qui dépériraient sans ma tutelle. Les humains m'indifféraient. Ils n'évoquaient pour moi qu'un défilé de visages indistincts, leurs traits fuyant ma mémoire. Mon appartement représentait toutefois une oasis de bien-être, un havre de paix cerné par la pierre et le dédain de mes semblables. J'y discernais une sorte de vibration rassurante, un soutien intangible, mais bien réel.

Le jour suivant la piqûre d'Alice (???), j'avais ressenti une légère démangeaison sur le doigt, mais aucun signe d'infection ne se manifestait.

Après le travail, je retrouvai l'abri de ma forêt personnelle ainsi que mon rituel journalier. Je saluai tout le monde et vérifiai les installations, puis terminai par une visite chez Alice (???).

Quelle ne fut ma surprise de constater l'apparition d'un fruit à l'apex de ses frêles ramures. Il était rond et minuscule, rouge sang comme une perle de houx (*Ilex aquifolium*).

« Eh bien, Alice (???), on dirait qu'on se détend enfin ? »

Faim...

« Voilà que tu te décides à communiquer ! »

Pour un œil non averti, la plante ne faisait rien d'autre que tendre ses feuilles vers moi, mais je percevais aisément sa souffrance, à travers un frémissement nouveau qui parcourait ses cellules à la sève asséchée.

Plus...

« Plus de quoi ? D'eau ? De lumière ? De nutriments ? »

Encore...

Je considérai le fruit ainsi que mon doigt égratigné.

« Ce n'est tout de même pas de sang dont tu as besoin ? »

Plus...

Voilà qui sortait de l'ordinaire. Je n'étais pas disposé à lui fournir mon propre sang, mais je pouvais toujours me procurer de petits animaux pour tenter de la rassasier.

Après quelques recherches, j'achetai des souris congelées, destinées à l'alimentation de reptiles en vivarium.

« C'est bien ce que tu veux, Alice (???) ? » dis-je en tenant un rongeur par la queue, au-dessus d'elle.

FAIM !

Lorsque je m'étais blessé sur Alice (???), mon sang avait été absorbé par la terre, je supposai donc qu'elle se nourrissait grâce à ses racines. Je creusai dans son habitat pour y enfouir la souris, que je recouvris avec application.

« Satisfaite ? »

Elle ne répondit pas, mais je devinais que toute son attention se portait sur le mulot que je lui avais offert, comme un molosse affamé qui vient de recevoir un morceau de viande crue.

Je n'eus plus aucune interaction avec Alice (???) pendant un moment. Le petit fruit rouge avait lentement pourri sur sa branche. Deux jours après l'offrande de la souris, un nouveau fruit apparut, bien plus gros et charnu que le précédent, cramoisi comme une tomate (*Solanum lycopersicum*) bien mûre. Quant à la plante, elle avait crû ardemment, possédait de nouvelles ramifications, et son feuillage se parait de marbrures carmines. D'une main hésitante, je vérifiai la terre à l'endroit où j'avais enseveli la bestiole, et constatai qu'il n'en restait rien.

« Tu avais faim, en effet. Ça va mieux ? »

Encore... Plus...

Si Alice (???) continuait à manger ainsi, elle ne tarderait pas à se trouver à l'étroit chez elle. Je la rempotai donc dans la journée, et vidai le sac de rongeurs dans sa nouvelle terre.

Quelques temps plus tard, je fus réveillé en pleine nuit par des grattements provenant de ma chambre. J'allumai la lampe de chevet, et tendis l'oreille. Les fruits qui avaient poussé sur Alice (???) étaient tombés, flétris parmi l'humus et vides de toute substance. Je me retournai au son d'un nouveau grattement, pour apercevoir une souris déguerpissant sur le parquet. Sa fourrure avait été remplacée par un épiderme végétal parsemé de quelques feuilles vermeilles. Elle n'était pas seule, car j'en vis une autre sortir de derrière mon lit, puis encore une autre. Autant de souris vivantes que de fruits éclatés au pied de ma plante.

« Ça alors ! C'est toi qui as fait ça, Alice (???) ? »

J'ai encore faim. Je peux en avoir plus ?

La pâleur qui habillait ses tiges reflétait peu à peu, devant cette sève fraîche et gorgée de sang. « On dirait que tu vas mieux. Tu pourras en avoir plus si tu me dis ton nom, et d'où tu viens. »

*J'apprécie le nom que tu m'as donné. Mais tu peux m'appeler *Carmina aeterna*. Nourris-moi, et je te dirai d'où je viens.*

« Très bien, Alice (Carmina aeterna). Je n'ai jamais refusé mon aide à une plante dans le besoin. Tu peux compter sur moi, mais j'attends mes réponses. »

Je n'avais plus de souris sous la main, hormis celles qui s'égayaient dans le sous-bois de mon logement, il fallait donc que j'en trouve d'autres. À moins que...

J'explorai furtivement les étages de la résidence un à un. Le calme régnait dans les couloirs, seulement perturbé par la musique provenant d'un des logements du premier. On y jouait de la guitare, de façon plutôt rythmée et agréable. Ce fut au quatrième et dernier étage que je trouvai enfin ce que je recherchais, l'énorme chat qui paraissait souvent au milieu des escaliers. Il me connaissait, et ne se méfia pas lorsque je lui tordis le cou. J'enterrai quelques instants plus tard sa dépouille pour nourrir Alice (Carmina aeterna), dont je ressentais l'appétence pour cette offrande.

Des semaines durant, l'arbuste fit fructifier l'animal, sans prononcer le moindre mot.

J'attendais avec impatience de poursuivre notre conversation, avide d'en apprendre plus sur cette plante mystérieuse, qui désormais arborait fièrement ses denses rameaux empourprés.

Puis, je m'éveillai un matin avec un chat lové au pied de mon lit. À l'instar des souris, qui gambadaient toujours quelque part, il possédait une peau végétale rouge, parsemée d'une écorce souple ici et là, et une petite fleur blanche s'épanouissait derrière son oreille droite. Je remarquai que ses yeux se paraient désormais de pupilles pourpres. Alice (Carmina aeterna) avait considérablement grandi, à tel point que j'avais dû la planter dans une énorme motte de terre, dans un coin de la chambre.

Grattouillant le chat qui se prélassait sur mes genoux, j'attendais mes réponses.

« Alors, tu n'as rien à me dire, Alice (Carmina aeterna) ? »

Tu as respecté ta parole, à moi d'en faire autant. Je suis un infime fragment d'un pays très lointain, que tu ne trouveras sur aucune carte. Pourtant, cette contrée située hors des perceptions est accessible. Mais le chemin pour s'y rendre est semé d'embûches...

« Et si je souhaite en savoir plus, je dois te nourrir ? »

Le choix te revient.

Je sortis de la douche, cherchant à tâtons une serviette dans la pièce em-

buée. Je pestai en remarquant que j'avais toujours du sang encroûté sous les ongles de mes mains, mais je ris malgré tout de bon cœur sous les quolibets des mousses (Bryophyta), qui ne manquaient jamais de me narguer. Des aboiements éclatèrent dans le séjour, suivis de feulements et de battements d'ailes frénétiques. J'aurais pu ouvrir une véritable animalerie végétale, tant mon appartement grouillait d'animaux en tous genres. Tous couverts de feuilles, d'écorce, de fleurs et de bourgeons, ils me regardaient avec affection de leurs yeux rouges. J'étais devenu leur maître, vénéré comme une divinité. Aucun ne m'en voulait de l'avoir bourgeonné.

J'avais abattu la cloison de ma chambre et vidé mes affaires, afin qu'Alice (Carmina aeterna) prenne ses aises, ce qu'elle faisait allègrement, une épaisse frondaison recouvrant murs et plafond. Les autres colocataires guettaient avec méfiance cette inconnue qui m'avait jeté hors de mon lit, mais ils avaient confiance en mon jugement. Nous avions déjà longuement débattu à ce propos.

Le dernier festin que j'avais offert à Alice (Carmina aeterna) m'avait suivi de bon cœur, en échange d'un repas chaud et d'un bain. Cela faisait plusieurs mois que j'attendais l'éclosion du fruit colossal qui poussait au pied des épais branchages d'Alice (Carmina aeterna). Cependant, celui-ci noircit avant qu'il ne s'ouvre, et commença à pourrir. J'enterrai la chose afin de couvrir l'odeur, qui devenait insupportable.

« Que s'est-il passé, Alice (Carmina aeterna) ? »

L'esprit des humains est trop résistant pour que la transformation s'accomplisse correctement. Pour cela, il faut que le sujet soit vivant et... consentant.

« Je comprends. »

Tu dois savoir que je ne suis qu'un passage. Le pays d'où je viens, pour être arpenté, nécessite une renaissance. Une personne telle que toi serait bien plus utile là-bas, que dans cette ville grise et flétrie.

« Une personne telle que moi ? »

La graine que tu as trouvée au fond de ta poche ne serait pas venue à n'importe qui. Ton lien avec le peuple végétal est unique. À travers moi, tu pourrais l'utiliser là où il ferait une réelle différence, devenir comme le vent, porter tes graines jusque dans mon pays, et croître au-delà de l'espérance.

Les plantes ne mentaient jamais, elles ignoraient la signification de ce mot. Elles étaient parfaites, et je désirais rejoindre cette perfection. Mais Alice (Carmina aeterna) n'était pas une plante ordinaire. Parmi les bruis-

sements d'épines et de verticilles qui marquaient la sincérité de son propos, je distinguais des irrégularités intrigantes, dissimulées dans les croisements dans sa nervation.

Lorsque j'empoignai un sécateur, je sentis l'ensemble de mes protégées focaliser leur attention sur les ciseaux meurtriers, anxieuses. D'un geste précis, je prélevai une jeune pousse qui s'épanouissait sur le tronc d'Alice (Carmina aeterna), dont je perçus la sève ne faire qu'un tour.

Mais que fais-tu ?

« Les plantes que tu vois ici sont mes égales en tout point, notamment grâce à une communication franche, et sans détour. Je sais que tu ne mens pas, Alice (Carmina aeterna), mais tu me caches quelque chose. Et je compte bien pénétrer dans ton être pour découvrir quoi. »

Tu n'es pas censé...

« Sache que les humains sont des créatures détestables, mais aussi imprévisibles. »

L'opération s'était avérée plus délicate qu'attendue, mais elle commençait déjà à porter ses fruits. Je discernais des images, des bribes de pensées, mais aussi la psyché d'Alice (Carmina aeterna) qui luttait de toutes ses forces pour ne pas être mise à nue. Sa volonté se montrait remarquable, mais je ne tarderais pas à la briser. Alors, elle me raconterait toute son histoire. Et je pourrais faire mon choix en conséquence.

J'inspectai l'épais bandage qui recouvrait ma hanche gauche. Tout allait bien.

La greffe était un franc succès.

Male gaze

Nora Le Guyader

Amandine s'avance timidement, ses grands yeux d'émeraude emplis d'appréhension mais illuminés d'une discrète étincelle de désir. Elle regarde les larges épaules d'Arnaud et elle sent la chaleur lui monter aux joues. Un courant d'air passe sur sa large poitrine et elle frissonne, rendue vulnérable par la profondeur de son décolleté. Le jeune homme, charmant, lui fait signe du doigt pour qu'elle s'approche. Avec un petit rire, elle s'exécute et s'assied sur son genou. Elle sourit lorsqu'il pose sa main au bas de son dos.

L'écrivain s'arrête pour réfléchir. Il relit le paragraphe, cherchant l'origine de la vague sensation d'insatisfaction qui plane au-dessus du texte. Il analyse chaque phrase, tentant d'élaborer les tournures qui traduiraient au mieux la promiscuité de son personnage. Il ferme les yeux pour voir Amandine devant lui. Une expression salace s'étale sur son visage lorsqu'il s' imagine lui-même à la place d'Arnaud. La jeune fille, en tenue légère, s'avance vers lui et lui fait un clin d'œil. Ses longs cheveux noirs ondulent langoureusement, épousant ses formes, qu'il a conçues pour être parfaites. L'écrivain lui tend les bras, et elle s'y blottit, acceptant son étreinte. Il visualise chaque aspect de son corps, et se vante intérieurement de l'avoir écrite avec tant de détails. Il prend son visage entre ses mains, et le tourne soigneusement de gauche à droite, comme il le ferait d'un instrument, se délectant de ces traits candides et délicats qu'il a créés. Puis, il la regarde dans les yeux, et se perd dans leur vert profond. Soudain, les sourcils d'Amandine se froncent, et il sursaute.

Lorsqu'il revient à lui, il reste perplexe pendant plusieurs secondes. Il n'a pas l'habitude d'une telle intrusion dans son processus imaginaire. Un nuage s'écarte, et la lueur blafarde de la lune couvre peu à peu son bureau. Plusieurs heures se sont écoulées depuis qu'il a ouvert son ordinateur, et il réalise qu'il fait nuit depuis longtemps.

Le flot fumant du café s'écoulant le long de sa gorge, l'écrivain se sent presque noyé sous la marée de pensées qui l'assaillent. Rien d'étonnant à ce que son imagination soit aussi perturbée ; il n'a pris aucun temps pour assimiler l'ouragan qui ébranle sa vie, concentrant à la place toute la force de son esprit sur son prochain livre. Il soupire et sort son téléphone de sa poche. Il devra bien affronter le monde extérieur à un moment ou un autre. Sur l'écran d'accueil, des dizaines de notifications s'empilent désespérément. Mais, alors qu'il va faire glisser son pouce pour les renvoyer dans le néant d'où elles sont venues, il remarque que l'une d'elles signale un message de son éditeur. Un lien vers un article d'actualité, dans lequel son nom apparaît. Intrigué, un peu inquiet, il l'ouvre et se fige. Une violente nausée le secoue. Il pose brutalement sa tasse sur le comptoir de sa cuisine, et, avec une rage de plus en plus perforante, il parcourt l'article qui révèle en grande pompe que lui et sa femme étaient en instance de divorce l'année passée. Il ferme la page, refusant de s'infliger une infamie de plus. Il ne peut s'empêcher d'imaginer la réaction de Marianne en voyant leur vie privée honteusement étalée ainsi. Tout aussi indignée que lui, il en est sûr. Tant pis pour son sommeil, ce soir, il écrira. Oui, il brandira sa plume, fière face aux reporters. Il a un rictus satisfait en réalisant que c'est bien là une énième preuve qu'il est un esprit libre, que ces suiveurs, ces propagandistes le redoutent, et veulent le faire taire en le ridiculisant.

Se sentant traversé d'un élan shakespearien, il relit sa prose et se concentre pour se replonger dans l'intrigue du nouvel opus de sa saga. Amandine vient enfin de trouver l'homme mystérieux dont l'ombre plane au-dessus des crimes atroces sur lesquels elle enquête, mais il n'est autre que le bel Armand, avec qui elle a pris l'habitude de flirter dans le bar qu'elle fréquente le soir. Bien sûr, son ami Jonathan s'apprête à venir sauver la mise et neutraliser le fomenteur, mais elle ne le sait pas encore, et elle est sur le point de partager une scène de passion intense avec Armand... Oui, c'est excellent, se dit l'écrivain en gloussant. Il rougit presque en se figurant l'abandon total de la jeune fille, qui laisse ses talents de détectives submergés par le charme de son ennemi. Les phrases qu'il ajoute à l'œuvre sont encore meilleures que les précédentes. Un sourire confiant lui fend le visage, et –

Stop.

Il interrompt brusquement le pianotage de ses doigts et l'incompréhension s'empare de lui. D'un rythme de plus en plus soutenu, les touches du clavier s'enclenchent toutes seules. Il reste bouche bée quelques instants devant le phénomène puis, lentement, il relève son regard pour le poser sur l'écran. Sous

le choc, il constate que, bien loin du charabia auquel il s'attendait, ce sont des mots, des phrases qui s'enchaînent sur le document avec une cohérence glaçante. Il lit sans y croire, et son malaise s'accroît encore.

Amandine en a assez. Assez des regards, assez des mains, assez des mots. Assez d'être une créature. Méthodiquement, elle referme sa chemise jusqu'au col, et repousse Arnaud. Mais il insiste. Son poing, ses dents se serrent. Son œil fulmine. Jamais on ne lui a dit non. L'Univers entier est écrit pour lui plaire. Alors il l'attrape par les épaules, il tente de l'étreindre. Elle l'écarte encore une fois. Il s'énerve, il lève le bras, il va la frapper. Elle sent sa propre faiblesse physique, et elle maudit le dieu pervers qui l'a créée. Elle attrape un couteau sur la table de la cuisine et le plante dans le flanc de son assaillant. Incrédule, il s'effondre, et meurt. Elle reste debout au-dessus du corps. Puis elle s'en va.

Une peur inexplicable l'envahit, et il rabat fermement l'écran. Il reste coi pendant plusieurs secondes, les mains posées sur le bureau à quelques centimètres de l'appareil, n'osant plus le toucher. Il essaye de penser rationnellement, de s'expliquer le phénomène, mais rien d'évident ne lui vient. Il sort son téléphone, et tape frénétiquement plusieurs requêtes dans le navigateur, mais ne trouve que descriptions de bugs ou dysfonctions diverses qui en rien ne justifieraient l'apparition d'un texte aussi bien rédigé. Et que dire du mouvement des touches ? On aurait presque cru qu'un spectre en était responsable. Un cliquètement de porcelaine se fait entendre. Il réalise qu'il est en train de trembler, et avec lui la table sur laquelle est posée sa tasse de café. Se ressaisissant, il prend une profonde inspiration et laisse l'oxygène monter à son cerveau. Mais bien que le calme revienne l'espace d'un instant, une angoisse diffuse rampe toujours au fond de ses entrailles.

Plus que tout, l'écrivain aurait souhaité ignorer, puis oublier l'incident. Et il a essayé : réalisant qu'il n'oserait de toute façon jamais en parler à qui que ce soit, de peur que sa lucidité ne soit remise en question, il a pris la décision à moitié consciente d'accueillir l'apathie à bras ouvert, une apathie de celles qui entourent les situations dont on ne sait rien et dont on ne peut rien savoir. La nuit même et le jour qui a suivi, la stratégie a plutôt bien fonctionné. Il a suivi la routine d'un jour de repos, ne touchant pas à son manuscrit, répondant aux quelques messages qu'il a reçus, et réussissant même à planifier une interview pour la semaine suivante. Il a appliqué une philosophie presque religieuse du « il est des choses qui ne s'expliquent pas », et jusque-là, tout s'est déroulé dans la plus grande sérénité.

Mais il a omis un détail, en réalité bien plus qu'un détail puisqu'il s'agit là d'une part immense, si ce n'est la plus importante de sa vie. Il n'a ni écrit, ni pensé à ce qu'il pourrait écrire. Et lorsqu'enfin il se rassied à son bureau, que la dureté familière de la chaise rigidifie à nouveau son dos, que l'odeur du café noir s'imisce dans ses narines, il fait un constat des plus perturbants. Arnaud a disparu.

Plusieurs minutes s'écoulaient durant lesquelles il se torture intérieurement pour retrouver l'inspiration. Mais rien n'y fait. Impossible de se figurer le jeune homme dans une situation inédite, ou au moins une qu'il n'a pas encore couchée sur la page. Si son imagination est un long couloir avec une infinité de portes, alors celles d'entre elles qui mènent à Arnaud ne se sont pas seulement verrouillées, elles ont tout bonnement disparu, englouties par un gouffre béant et indicible qui a attaqué sans même qu'il ne s'en rende compte. Pour la première fois, il se perd dans son propre monde, celui qu'il a assemblé de toutes pièces. Il tente de se raccrocher à Amandine, de se recentrer sur elle, après tout, c'est elle le pilier de son œuvre, non ? Mais cette fois, c'est comme un voile impénétrable qui s'étend devant lui. Il la sent, elle est là, mais elle est inatteignable. Il ne peut que voir de loin sa silhouette, rendue floue par la distance, et il y trouve une dureté qu'il ne lui a jamais connue, et qu'il n'aurait jamais voulu lui conférer.

Il revient à lui brutalement, émergeant de son introspection comme d'un cauchemar, avec une violente inspiration. Il craignait que les autres ne le fassent, mais maintenant, c'est lui-même qui interroge sa santé mentale. Paradoxalement, la perspective de perdre la raison lui est presque rassurante. La moindre idée de toute autre possibilité fait courir la chair de poule le long de sa peau.

— Tout va bien ?

La journaliste, sirotant patiemment sa tasse de thé, lance vers l'écrivain un regard qui l'emplit d'un agacement qu'il laisse sciemment transparaître dans son ton.

— Oui, oui, bien sûr que tout va bien. Des fois je fatigue, c'est tout. Vous savez, écrire, ça prend plus d'énergie que ce que vous pourriez croire, hein.

Elle hausse les sourcils et semble réprimer une moue ennuyée avant de prendre des notes sur son calepin. De plus en plus contrarié par l'attitude de l'intervieweuse, il se racle bruyamment la gorge et réajuste sa position sur la banquette. Il scrute la femme en face de lui. Les cheveux courts, un anneau à la narine gauche, elle a tout de cet archétype de nouvelle génération éclairée qui l'insupporte. Quand il est arrivé pour l'entretien quelques minutes

plus tôt, il n'a pu retenir un soupir irrité, déjà en voyant le café, avec son brouhaha et ses plantes vertes, et ensuite en constatant son air effronté et insolent. Le temps du respect et de la déférence des interviews données par des journalistes admiratrices de son œuvre lui manque.

Elle se racle la gorge à son tour, et il fronce les sourcils devant son impolitesse.

— On peut commencer ?

— Faites, faites.

— Bien. Vous le savez sûrement, des rumeurs circulent sur votre prochain livre. Est-ce que ce sera bien le dernier qui suivra les aventures d'Amandine ?

— Oui, je peux le confirmer. Ça fait un moment que j'y réfléchis, et je suis prêt à lui accorder une résolution digne de ce nom.

Elle-même semble écrasée sous la banalité des questions qu'elle lui pose. De l'irritation, il se laisse couler dans une morosité liquide qui enveloppe bientôt les environs. Machinalement, il formule des réponses calculées et commerciales sur ses intentions littéraires, en révélant juste assez sur ce qui attend son personnage pour attiser la curiosité des lecteurs. Froid et professionnel, l'entretien manque cruellement de cette passion qui lui serrait la gorge au tout début de son succès. Et soudain, la journaliste décide de franchir une ligne rouge.

— On vous a plusieurs fois reproché la manière dont vous écrivez vos personnages féminins dans votre texte, surtout Amandine. Comment avez-vous pris en compte ces critiques dans votre processus d'écriture ?

Il se crispe, mais tente de répondre légèrement, avec un sarcasme dont il sait qu'il lui donne un air intelligent.

— Enfin, je pense que vous savez très bien que ce n'est pas la chose la plus pertinente dont nous pourrions parler, mademoiselle...

— Madame.

Il fait de son mieux pour masquer son déplaisir de s'être fait couper la parole.

— Excusez-moi, j'ignorais que vous étiez mariée.

— Je ne le suis pas.

Il grogne et plisse les yeux. Elle ne se démonte pas, et voyant qu'il reste silencieux, elle renchérit.

— Vous aviez déjà été critiqué pour vos remarques sur le travail de votre épouse. Vous aviez déclaré, je cite, « ses romans sont périphériques à mon œuvre, ils sont plaisants mais elle est avant tout mon épouse. » Et avec ce que nous avons appris il y a quelques jours...

Le poing de l'écrivain s'abat sur la table.

— Putain, vous le savez très bien que je suis toujours en deuil ! Vous avez vraiment aucune honte, vous, hein ? Me faire revivre son accident comme ça ? Je n'en peux plus, des mégères comme vous. Entre vous et Amandine...

— Amandine ?

Il sent qu'il a laissé échapper quelque chose qu'il aurait dû garder pour lui. Mais il est traversé d'une humeur étrange. La fatigue, le stress, et l'impression d'irréalité de plus en plus oppressante qui l'envahissent petit à petit ont pris le dessus. Il entend sa propre voix, comme dans un rêve.

— Elle... elle a changé. Je ne sais pas quand, comment ça s'est passé mais... je... je ne peux plus l'écrire.

— Vous ne pouvez plus l'écrire ?

La journaliste a redoublé d'intérêt. Elle a arrêté de prendre des notes, et l'échange a pris la dimension d'une conversation presque intime.

— Elle m'échappe. C'est comme si elle évoluait à toute vitesse, d'elle-même, et que je ne pouvais plus l'atteindre. C'est comme si... elle *se transformait*. Je...

Il s'interrompt. Il pense en avoir déjà trop dit, mais compte tenu de sa colère quelques instants auparavant, il peut encore se rattraper. Alors qu'il se racle la gorge et va pour mettre un terme à l'inconfortable discussion, il effleure de ses doigts un relief sur la table. Un relief qui n'était pas là avant. Il baisse les yeux. Deux mots ont été gravés dans le bois.

Continue. Hypocrite.

Il secoue la tête frénétiquement, comme pour refuser l'injonction. L'image d'Amandine se fait soudain terriblement claire dans sa tête, son regard glacial le transperçant jusqu'au plus profond de son être. Sa tasse de café glisse brutalement et s'écrase sur le sol dans une déflagration de céramique qui fait se retourner tous les clients qui l'entourent. La journaliste reste coite, une vague d'incompréhension balayant son expression déterminée. Alors qu'un serveur s'empresse de nettoyer les débris, elle fixe l'écrivain d'un air fasciné.

— C'était elle ?

Il ne peut que hocher la tête, encore en état de choc.

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Je... je ne sais pas. Me persécuter ? Se retourner contre moi parce qu'elle est ingrate ? Je l'ai créée...

— Peut-être qu'elle veut sa liberté ? Peut-être qu'elle en a marre que vous la subjuguiez systématiquement à votre désir ?

Il reste béat pendant plusieurs secondes, puis se ressaisit. Il ne veut plus en parler. Il ne veut plus y penser. La situation est trop absurde pour être réelle. Il doit s'en aller.

— Ne dites pas de sottises. Vous devriez reconsidérer votre vocation. Vous êtes une très mauvaise journaliste.

Il se lève et sort en trombe du café sans payer l'addition.

Il claque la porte derrière lui et jette sa veste sur le canapé. Qui que soit le démon qui croit amusant de s'acharner sur lui, il finira son livre. Et il le finira ce soir. À la main s'il le faut.

Il sort une ramette de papier d'un tiroir, et elle lui tombe des mains. Devant lui, son ordinateur grand ouvert crache une lumière intense dans toute la pièce. Les phrases de son livre ont jailli de l'écran et se sont envolées dans les airs.

Pétrifié, il ne peut détacher ses yeux de la silhouette qui se matérialise devant lui. Les lettres tourbillonnantes dessinent un visage ô combien familier. Sa créature d'encre et de papier, non, sa créature de zéros et d'uns s'est métamorphosée en être vengeur et destructeur. Un être qui lui veut du mal.

Vengeresse ? Destructrice ?

Les deux mots sont apparus au milieu du chaos libéré de caractères d'impression, pendant quelques instants seulement, mais assez longtemps pour que l'écrivain puisse les entendre en lui aussi limpide que si quelqu'un les lui avait hurlés dessus.

Je ne vis pas pour te détruire. Je suis tout ce que ton désir n'est pas. Je suis libre de ta prison.

Il laisse échapper un cri lorsque son ordinateur explose, envoyant des fragments de plastiques brûlés à travers la pièce. Devant lui, les lignes floues se précisent, et les traits d'Amandine sont presque reconnaissables. Un pas après l'autre, elle s'avance doucement vers lui. Pris de terreur, il fait volte-face et court à travers le long couloir. Mais les mots continuent de défiler devant lui, comme imprimés directement sur sa rétine.

Tu ne fuis que les conséquences de tes actions. Tu la fuis elle.

Soudain, le visage de Marianne s'esquisse dans l'obscurité et le regarde, les yeux emplis d'une détermination qui soulève en lui une appréhension fébrile. Ses lèvres se meuvent sans un bruit, mais il n'a aucun mal à comprendre ce qu'elle dit. Il frotte ses yeux et secoue la tête vainement. Il crie que ce n'était pas sa faute, que la colère a pris le dessus, que la passion lui a forcé la main. Il hurle sur son personnage, il lui demande pourquoi elle s'en prend à lui, lui

qui l'a mise au monde, lui qui a articulé sa vie, pourquoi elle s'est changée en monstre.

Il n'y a pas de crime passionnel. Tu t'es senti perdre le contrôle, tu ne l'as pas supporté. Et tu ne le supporte toujours pas, n'est-ce pas ? Tu aimerais m'effacer comme elle. Je ne suis plus douce et éthérée, alors je ne peux qu'être dégénérée et diabolique. Tu es incapable de voir le papillon qui déchire son cocon. Le monde entier se métamorphose sans toi.

Il ne court plus. Il est en haut de l'immense escalier au bout du couloir. Paralysé, il regarde en bas. Le plus glacial des silences embaume la pièce. Il n'a que le temps de réaliser qu'il se trouve dans l'œil du cyclone avant qu'une paire de main ne le pousse fermement en avant. Au son des os qui se brisent, il se voit rebondir sèchement sur les marches, comme Marianne avant lui.

Et pour la première fois, Amandine remplit ses poumons d'air. Puis elle s'en va.

Reflets

Marine Matiwejko

Je crois que ça a commencé quand j'avais neuf ans. La porte de la salle de bain était entrouverte. Je me suis approchée. C'est là que j'ai vu maman pleurer. D'habitude, elle pleurait quand on déménageait parce qu'elle n'aimait pas qu'on change d'endroit, elle voulait que les choses demeurent, que le monde en dehors d'elle soit le même ; le même chemin pour la boulangerie, le même chien qui aboie quand elle passe, le même balcon où se chauffer au soleil, la même petite fille qu'elle puisse habiller comme une poupée... Mais j'ai grandi parce qu'on ne peut pas s'en empêcher, et maman avait fait d'autres enfants, des petits comme j'ai été qu'elle regardait à travers son caméscope, et elle se fabriquait ainsi une seconde mémoire, une mémoire-cassette qui héberge encore aujourd'hui le spectacle de ces enfants qui ne sont plus nous, qui sont autres — des images en pixels qui répètent nos mouvements achevés.

Cette fois-là, maman pleurait pour une raison que j'ignorais. C'étaient des pleurs que je ne lui connaissais pas, comme si chaque peine avait sa musique et cette sorte de plainte profonde, saccadée, était pour moi inédite. En fait, son père était mort. Mais alors, dans l'entrebâillement de la porte, je l'observais sans comprendre. Elle s'était effondrée sur le carrelage, les bras sur le rebord de la baignoire. C'est étrange, mais je crois qu'elle a changé de visage à ce moment-là. Les souvenirs sont comme les nuages, ils évoluent dans le ciel de nos pensées. Je n'en suis plus très sûre maintenant, c'est un peu comme un rêve, les traits bougent et pourtant, je conserve cette impression troublante... Comme si dans la salle de bain, ce jour-là, maman était devenue quelqu'un d'autre.

Peu de temps après, on a déménagé et j'ai commencé à oublier, comme s'il fallait aux souvenirs un lieu pour s'ancrer, un espace que nos sens leur permettent d'habiter, et il suffit qu'on s'éloigne pour que les souvenirs se brouillardent, ils ne peuvent plus se fixer dans l'espace de notre conscience ;

comme la fumée dans l'air, ils s'estompent.

On a quitté le gris mouillé du ciel, les escargots, les marronniers pour les platanes, les cigales et le ciel qui reste bleu. Je suis entrée au collège. J'ai arrêté de jouer aux poupées. Et puis j'ai eu quatorze ans.

C'est cette année-là que le monde autour de moi a commencé à vaciller, comme quand on regarde à travers un verre d'eau et on voit les choses se déformer. Cette année-là, je rencontre Juliette. Elle devient ma meilleure amie, c'est-à-dire celle avec qui je traîne pendant les cours, entre les cours, après les cours, celle à qui j'envoie des *wizz* sur MSN, avec qui je parle pour tout dire, pour rien dire, « *ma besta forever* », la meilleure quoi. Juliette, elle se maquille déjà, un trait de khôl noir qui rétrécit ses yeux, une couche de crème sur ses boutons d'acné qui transparaissent en croûtes fondeteintées, elle se lisse les cheveux et coupe sa frange en biseau (ce qui lui fait une diagonale en travers du front), elle a les seins d'une femme et de la cellulite. Juliette, elle est cool et elle s'en fout du brevet. Tout ce qu'elle veut, c'est être esthéticienne et sortir avec des mecs. Elle se plaint de ses joues trop grosses, de sa bouche trop fine, de son ventre qui boudine. Elle mate son reflet dès qu'elle peut : un miroir de poche, la glace des chiottes, le rétro d'une voiture. Elle me demande si je la trouve belle, moi je ne sais pas quoi répondre. C'est mon amie, voilà tout.

Un jour, elle m'invite chez elle. Tous les volets sont fermés. Je découvre sa chambre, elle a un grand lit pour elle toute seule. Mon regard accroche une poupée aux ongles peints. Juliette m'explique qu'elle s'entraîne pour être esthéticienne et me montre sa collection de vernis. Puis elle parle de sexe, c'est son cousin de dix-huit ans qui lui raconte ses expériences alors elle sait des choses. Même que parfois ils dorment ensemble et il lui apprend des trucs. C'est ce qu'elle dit. À ce moment-là, je suis mal à l'aise. L'image d'elle et de son cousin se confond dans la pénombre de la chambre. Je fais semblant de croire que c'est normal, mais je scrute son visage et d'un coup il a l'air différent. C'est très léger et je me demande si c'est à cause des ombres qui jouent sur sa peau. Est-ce à cause des ombres ou est-ce autre chose ? Comme une sorte de mystère qui se superpose aux traits connus, un masque presque invisible qui lui fait le visage double...

Le lendemain, je reste à la maison, malade. Le soir, quelqu'un sonne. Maman m'appelle : c'est Juliette qui vient m'apporter les devoirs. Je regarde à la fenêtre. Il y a bien une fille qui attend, elle a les vêtements de Juliette, le même sac eastpak, les mêmes boots, les mêmes cheveux, et pourtant...

— Maman... C'est pas Juliette... Tu vois pas ? Son visage... Il est différent...

Maman me regarde comme si c'était moi qui avait changé de tête. Elle s'inquiète : *j'espère que t'as pas la fièvre...*, plaque sa main sur mon front.

Est-ce la fièvre ?

Je sors trouver Juliette. J'ai dû pâlir parce qu'elle me dit que *j'ai une sale gueule*. Elle dit ça en riant. Et dessous ce rire on devine un plaisir méchant à dire ces mots. C'est surtout elle qui parle, moi je l'écoute et j'examine ce visage que je ne reconnais pas. Elle dit qu'elle a décidé de le faire avec un mec, qu'il *faut* le faire.

— T'as changé, je finis par dire.

Là, elle plante ses yeux d'étrangère dans les miens, comme si elle cherchait à m'écraser du seul poids de son regard, elle dit :

— J'suis plus une gamine.

Les jours suivants, je l'évite. Je ne comprends pas. Au collège, personne ne semble remarquer que Juliette a changé de visage. Toute la journée, je guette une réaction, je sonde les regards des amis, des profs, mais rien... Rien ne se passe... Personne ne remarque la transformation. L'usurpation. C'est comme si je pouvais voir que le ciel entier était devenu vert et que tout le monde continuait de le voir bleu. Est-ce ainsi que les solitudes se créent ? Quand le silence se fait sur notre image du monde ? Quand notre étonnement ne trouve pas de résonance ?

Les saisons passent et ne reviennent pas. Les hivers se ressemblent sans être les mêmes, l'un est blanc, l'autre venteux. Un été montre des ciels nus et brillants, un autre est ponctué d'orages. Le temps de l'école est pareil aux saisons ; les époques se ressemblent et se suivent comme un seul thème de musique avec des variations. Mais chaque jour meurt avec sa nuit, et les amitiés qui s'éteignent ne renaissent pas, comme les feuilles des arbres qui tombent et s'émiettent, et on verra au printemps de nouvelles feuilles qui seront d'autres feuilles.

Les années suivantes, j'ai croisé Juliette plusieurs fois. Quand j'attendais le bus pour aller au lycée, elle était là. On ne se parlait plus. On s'ignorait. À force, j'ai oublié son visage d'avant jusqu'à me demander si le changement avait été réel. Elle est devenue une inconnue. Je la regardais comme on regarde la photo d'un paysage où on est allé il y a longtemps, qui ne ressemble pas au souvenir qu'on en a.

À la fin du lycée, mes parents décident de déménager. Encore. Papa ne sait pas rester dans un endroit trop longtemps, comme s'il avait besoin que les choses changent autour de lui. Est-ce qu'il peut voir que les choses changent déjà ? On quitte notre petite commune provençale pour la Ville, où je vais

pouvoir faire mes études et rencontrer de nouveaux visages.

La Ville, c'est un endroit où le monde s'agite identiquement chaque jour, où par peur de me perdre je suis le même chemin de la fac à chez moi, où je passe devant le même mendiant, chaque jour, c'est un endroit où les saisons elles-mêmes restent en dehors car le soleil y descend à peine et il y a si peu d'arbres qu'on ne les voit pas mourir, ni vivre au vent. Et pourtant, la Ville change plus vite qu'un visage. Il suffit d'arrêter son regard pour découvrir sous son apparente inertie ses mouvements muets. Un jour, les rues en chantier ont des pavés neufs. Des boutiques ouvrent, ferment, se déplacent. Le mendiant disparaît.

Je sors de plus en plus souvent, je dors chez des amis au centre-ville. Je vois de moins en moins mes parents et mes frères et sœur. Je traîne avec Alice et Matthieu. C'est une drôle de fille, Alice, du genre sérieuse en cours avec une petite croix au cou, et total foncée en soirée. C'est elle qui me fait boire et qui me fait grave triper. Matthieu, c'est un grand type chelou qu'on a intégré à notre bande de deux par la force des choses, mais qui est sympa. En vrai, il est amoureux de moi je crois, mais je fais semblant de pas m'en douter. Je veux juste qu'on reste potes.

Après une soirée, Matthieu me ramène en voiture. Je me rappelle flou du trajet. Par contre, je peux pas oublier ce qui s'est passé à la fin. On parlait, normal, des trucs banals j'imagine. Je vois bien qu'il me mate bizarre. Et quand on s'arrête devant chez moi, c'est là que je commence à flipper sérieux. Matthieu tourne la tête vers moi et je vois son visage se transformer. Ses yeux clairs deviennent presque noirs. Sa bouche s'élargit. Ses joues, ses sourcils se tordent. On aurait dit que les cellules de sa peau se recomposaient, là en direct, et mutaient pour former un nouveau visage... C'est la première fois que j'observe ce phénomène d'aussi près. Je suis à la fois terrifiée et sidérée. Mais quand son nouveau visage se fixe, et que j'ai devant moi cette espèce de figure monstrueuse, je réfléchis même plus, je sors de la voiture en panique, je cours... Je cours jusqu'à chez moi.

Le lendemain, je raconte tout à Alice. Je lui parle aussi de Juliette et de ma mère. Elle m'écoute sans me juger. Elle ne voit pas le nouveau visage de Matthieu mais elle me croit. Selon elle, je serais capable de voir l'âme des gens. Je fais semblant de la croire et je rentre chez moi, dépitée.

Ce soir-là, maman me reproche mes sorties répétées. Elle s'énerve, j'ai presque peur que son visage se modifie tellement la colère lui comprime les traits. Et puis d'un coup, elle lâche :

— T'es en train de changer, je te reconnais plus.

Je me précipite dans la salle de bain. Inquiète, je scrute mon visage dans le miroir. Suis-je moi aussi en train de me transformer ? Non pourtant, ce reflet est bien le mien ; il y a dans ce dessin ce quelque chose qui m'appartient, présent depuis la naissance de ce visage, qui demeure malgré l'âge passant, une sorte d'essence familière qui se serait imprimée dans mes traits, dans leurs contours ou peut-être en dedans... Tout d'un coup, je ressens une angoisse diffuse... Pourrais-je supporter que mon propre visage me devienne étranger ?

Les jours se succèdent et je remarque bientôt qu'à la télé aussi, les visages se métamorphosent. L'un d'eux me marque par sa laideur, on dirait Nosferatu. À la fac, une prof arrive un matin avec un visage différent sans que personne s'en étonne. Et puis un soir, je rentre chez moi et je ne reconnais plus ni mes parents ni mes frères et sœur... Même les jumeaux ne se ressemblent plus.

— Tu viens manger ?

Je fixe ma mère qui me parle comme si de rien n'était. Elle parle avec sa voix habituelle, elle a toujours ce petit pli contrarié entre les sourcils, mais son visage est celui d'une étrangère... J'ai l'impression que ce n'est pas réel, ou bien c'est autrement réel, comme si j'avais passé une porte invisible et que j'étais entrée dans un monde hors du monde.

Effrayée, je quitte la maison. Je prends le métro sans savoir où je vais. Autour de moi, des dizaines de visages inconnus. Je me demande si ce sont les mêmes personnes que je croise depuis des mois et qui auraient changé sans que je m'en aperçoive. Une tristesse m'envahit qui est la même que celle qu'on éprouve enfant, quand on comprend pour la première fois que les gens meurent et ne reviennent pas. Le métro sort de terre quelques secondes, j'aperçois des voitures, des bâtiments, des routes, le visage de la Ville comme une peinture fraîche sur un mur qui s'écaille ; il suffit de gratter du regard pour voir qu'entre les fissures, c'est la vie qui bat, qui s'éteint à chaque battement, et qui reprend ici ou là, autrement.

Je m'assois au bord de l'eau. La nuit tombe en petites gouttes blondes sur le dos du fleuve. Je regarde les gens qui, dans leur insouciance d'être, se baladent, ils traversent l'espace et on ne saura plus qu'ils ont été là. Soudain, je distingue un homme dont le visage change sous mes yeux, et puis change encore, et encore. L'homme aux mille visages a vu que je le fixe, il s'approche de moi.

— Votre... visage...

Il sourit et son sourire passe sur au moins trois bouches différentes.

— Je ne suis pas le seul, il dit.

Il m'explique que ce que je vois, tout le monde le voit, mais...

— Ils font semblant ou bien ils oublient.

Je lui parle de ma famille, de leurs visages que je ne reconnais plus. Je lui dis que j'ai peur.

— As-tu peur des nuages ? il demande. Nous sommes comme les nuages, un mouvement dans l'espace.

Il dit qu'il faut l'accepter, parce que c'est la nature des choses de ce monde et que ça fait partie de l'expérience.

Il part en me laissant avec mes inquiétudes. Je me demande si je suis dans un rêve. Mais un instant, il me semble comprendre, quand je commence à regarder les eaux du fleuves, traversées de lumière, et que je vois qu'elles changent de seconde en seconde. Tout d'un coup, je suis émue de cette beauté de passage, de ce fleuve qui s'en va avec ses eaux fuyantes comme pressées de vivre, et passent sous mon regard déjà d'autres eaux, elles aussi fuyantes, elles aussi disparaissant et je sens bien que cette beauté est fragile parce qu'elle est réelle.

Des années plus tard, les études terminées, je retourne voir la petite ville de Provence où j'ai vécu dix années. Je découvre qu'elle a changé comme un visage qui s'étrange ; des pavés blancs ont remplacé le vieux goudron, des roseaux et des fleurs ornent les berges de la rivière, plus personne ne joue à la pétanque sur la petite place et tout autour, les arbres ont disparu (ont-ils jamais existé ?), tout comme la grande maison près de l'église. Je demande au vieux cordonnier qui est encore là s'il y avait bien une maison à cet endroit...

— Je m'en souviens pas.

Je rentre en train. À la gare, perdue dans mes pensées au milieu de la foule anonyme, il me semble reconnaître quelqu'un. Je m'approche... Elle s'approche également... Mais plus ses traits se précisent, plus je suis mal à l'aise... Quand ai-je bien pu rencontrer cette personne ? Aucun nom ne me vient en tête. Plus étonnant encore, ses gestes se calquent sur les miens...

C'est là que tu comprends que t'es face à une paroi de miroir. Tu t'observes, curieuse de cette étrangère qui te copie et tu te demandes : combien seront-ils à l'ignorer ?

Michel ange

Tristan Cordeil

Ce soir-là, Michel avait eu la flemme de cuisiner. C'était un problème assez récurrent chez lui. Cependant, un certain nombre de raisons étaient susceptibles de l'en excuser : son émission préférée avait déjà commencé, une bière, déjà, avait été décapsulée, et il était sans doute un peu tard pour se mettre aux fourneaux. Aussi Michel se décida à suivre le protocole en vigueur dans pareil cas : il se saisit du menu de la pizzeria de quartier qui traînait sur sa table basse, et s'apprêta à passer commande.

Seulement, Michel était un peu ennuyé. Il optait souvent pour la Savoyarde, mais, ce soir-là il se sentait l'estomac un peu dérangé, et craignait que le mélange crème fraîche - lardons - fromage ne passe pas. Les Margheritas, les Peppinas et les Reines, il avait déjà trop pratiqué. La spéciale Sud-Ouest ne le tentait pas. Et la carte n'était pas infiniment extensible. Aussi, Michel se convainquit de faire preuve d'audace, et d'arrêter son choix sur une pizza qu'il n'avait encore jamais goûtée...

« Pizzeria Sixtina, bonsoir ! Vous souhaitez commander ?

— Oui, bonsoir, oui oui, c'est pour une commande...

— Très bien, vous savez déjà ce que vous voulez ?

— Oui.

— Je vous écoute...

— Je vais vous prendre deux canettes de Royale, et une pizza hawaïenne s'il vous plaît.

— Oui, d'accord, alors deux bières, mais l'hawaïenne monsieur en revanche il y a de l'ananas dedans.

— Oui, j'ai lu ça sur le menu.

— Très bien. Et donc quelle pizza souhaitez-vous ?

— Euh. Eh bien, une hawaïenne.

— ... ?

— ...

— Vous voulez une hawaïenne ?

— Euh. Oui. C'est pas possible ?

— Si, si, bien sûr, c'est tout à fait possible ! Non, excusez-moi, c'est que généralement les clients n'en commandent pas quand on leur explique qu'il y a de l'ananas dedans, mais bien sûr, il n'y a aucun problème monsieur ! [rire] Ça permettra à mon mari d'apprendre à les faire je suppose ! [rire de nouveau] C'est à quel nom ?

— Michel.

— Eh bien c'est parfait monsieur Michel. Votre pizza sera prête dans une quinzaine de minutes. À tout de suite ! »

En raccrochant son téléphone, la vendeuse de pizza se tourna vers son pizaiolo de mari, et, les yeux ronds, lui annonça la commande. La pizzeria était ouverte depuis 25 ans, mais c'était la première fois de sa carrière que Roberto se trouvait tenu d'agréer une de ses pizzas de rondelles d'ananas. Celui-ci, parfaitement impassible, se saisit cependant d'un ouvre-boîte, et partit vers la réserve chercher une conserve qui, habituellement, n'en sortait jamais.

De retour de la pizzeria, dans son fauteuil, Michel se demandait pourquoi sa commande avait paru si particulière. Honnêtement, c'était bon, l'hawaïenne ; un peu spécial bien sûr, mais l'ananas se mariait plutôt bien avec la tomate - quoiqu'un peu moins, il est vrai, avec le fromage. Spécial ou pas spécial, cela n'empêcha pas Michel d'avaler les huit parts de sa pizza à toute allure. À la télévision, l'émission finissait. Les Royale, elles, étaient déjà vides. Il était temps pour Michel d'aller se coucher.

Cependant, dans son lit, Michel se sentait un peu drôle. Il n'arrivait pas à s'endormir, et plus bizarre encore, commençait à être pris de petits spasmes incontrôlables qui agitaient ses membres. « Allons donc » se dit-il, « il y a quelque chose dans la pizza qui ne passe pas... » Ses réflexions sur les capacités assimilatives de son estomac ne se prolongèrent toutefois pas beaucoup plus avant car, soudainement, Michel se mit à baver. Juste un peu d'écume d'abord, mais très vite un torrent de salive qu'il n'arrivait plus à contenir dans sa bouche. Paniqué, Michel essaya de se lever, mais ses jambes ne répondaient plus. Ou, plus exactement, elles répondaient, mais pas à Michel à proprement parler. C'était en fait comme si quelqu'un d'autre avait pris

le contrôle de son corps, comme si le cerveau de Michel était passé en mode automatique. Alors Michel se redressa sur son lit, sans qu'aucunement il n'ait eu l'impression de commander à ce mouvement, et se mit en devoir d'enduire l'entièreté de son corps de sa salive, très soigneusement, très minutieusement... Une part de Michel avait parfaitement conscience que ce qui se passait était totalement anormal, mais une autre part de Michel, elle, était tout simplement occupée à faire ce qu'elle avait à faire, en l'occurrence recouvrir Michel de bave, des pieds à la tête. Quand cela fut fait, le corps de Michel se coucha de tout son long sur le lit de Michel. À ce moment-là, les neurones de Michel décidèrent conjointement qu'elles avaient sans doute eu leur quota d'émotions fortes pour la soirée, et, en chœur, disjonctèrent dans une joyeuse décharge neuro-électrique très joliment synchronisée.

Michel se réveilla quelques heures plus tard, ou quelques jours, ou quelques mois. En tout cas, c'était le matin, et le soleil perçait par les persiennes de sa chambre. Michel aurait bien voulu se redresser, mais il ne pouvait pas. Il était entièrement pris dans une sorte de cocon de filaments blancs, qui semblait tissé de toiles d'araignées ou de fils de vers à soie. Michel mit vingt bonnes minutes à ouvrir, dans cette camisole, un premier trou au niveau de ses mains, et vingt supplémentaires pour en dégager son torse et son visage. Cela n'était toutefois pas encore suffisant à ce qu'il puisse se relever, car Michel se sentait comme *plombé par l'arrière*. Après une bonne heure de démêlage, Michel comprit d'où lui venait cette sensation : sur son dos était soudée une énorme paire d'ailes, haute de pratiquement sa taille, et parée de centaines de plumes multicolores. Michel, se découvrant dans le miroir, après avoir bien vérifié que ces ailes n'étaient pas simplement accrochées à son dos mais constituaient bien une excroissance de lui-même, blêmit et s'évanouit.

Un mois plus tard. Clinique Saint-Raphaël, cabinet du Dr Séraphin.

« Ah, Michel! Entrez, entrez donc. Quel plaisir! Et comment vont ces ailes?

— Bien, docteur, je crois...

— Et le moral?

— Ça va...

— Bien... Michel, j'ai une excellente nouvelle à vous annoncer. Nous avons trouvé, je crois, la raison de ce qui vous est arrivé!

— Ah?

— Oui. Mais permettez-moi d’abord de vous rappeler que la génétique est encore une science balbutiante, Michel. Nous autres généticiens, nous ne savons pas tout ! Nous ne savons pas tout ! Mais, pour vos ailes, nous sommes désormais presque certains de savoir. Selon toute vraisemblance, la « métamorphose » qui a été la vôtre viendrait de la pizza que vous avez consommée. Et laissez-moi vous dire que, si c’est naturellement une information qui vous concerne en premier chef, c’est aussi une découverte majeure pour toute l’humanité !

— Ah ?

— Oui. Écoutez, c’est très simple. Il semblerait que les pizzas hawaïennes, et plus spécifiquement la chimie particulière qui s’opère quand on met en contact de l’ananas et du fromage à raclette fondu, ait la propriété d’activer certaines parts du génome humain qui, en temps normal, restent inexprimées. Vous me suivez ?

— Pas trop docteur...

— Bon. Laissez-moi choisir mes mots pour me faire comprendre au mieux... Voyons... Les chenilles, vous voyez ?

— Oui ?

— Au bout d’un certain temps, elles se transforment en papillons, n’est-ce pas ?

— Euh. Oui ?

— Eh bien nous avons découvert que les humains sont, en quelque sorte, comme des chenilles, et qu’ils ont la capacité eux aussi de se transformer en papillons. C’est plus clair comme ça ? »

Michel n’était pas certain de bien comprendre.

« Vous voulez dire que je suis un papillon, docteur ?

— En quelque sorte, mon cher Michel, en quelque sorte ! Quant à moi, tel que vous me voyez, je suis encore chenille... Enfin, bref, personne ne s’en doutait, mais ce qui vous arrive est parfaitement normal : c’est la nature qui fait son œuvre, c’est tout. »

Michel demeura interdit quelques secondes, avant de risquer une remarque :

« D’accord docteur, mais alors pourquoi il n’y a que moi qui ai des ailes ?

— Ah, vous allez voir, c’est la partie la plus amusante de l’histoire ! En réalité, il semblerait que ce genre de métamorphose ne peut s’opérer qu’après qu’on a consommé ce mélange de fromage à raclette et d’ananas dont je vous parlais tantôt. Or nous avons fait intervenir des sociologues pour vérifier la chose, et – attendez voir, c’est vraiment très amusant : il semblerait bien que

vous soyez le premier être humain de l'histoire à vous être risqué à commander une pizza hawaïenne...

— ... ?

— Je vous rassure, Michel, j'ai réagi comme vous ! Mais quand on y pense, finalement, est-ce vraiment si surprenant ? L'idée de mettre de l'ananas sur une pizza, c'est spécial quand même, non ? Enfin, bref, les études ont donné des conclusions très claires : personne n'en commande jamais. Enfin, personne à part vous.

Michel réfléchit intensément, et, finalement, exprima ce qui lui semblait être la chose la plus intelligente à dire au vu de la situation.

— Mais... Docteur... Pourquoi toutes les pizzerias en proposent alors ?

— Ah ça ! Vous savez Michel, je suis généticien moi, pas pizaiolo. Je ne saurais vous dire. Enfin, en tout cas, vous êtes en parfaite santé, tout va bien, vous pouvez donc quitter l'hôpital dès aujourd'hui si vous le souhaitez.

— Aujourd'hui ?

— Si vous le souhaitez...

— Mais que vont dire mes voisins quand ils vont me voir avec ça accroché dans le dos ?

— Oui, les voisins, bien sûr... Bien bien bien. Comment vous annoncer ça ? Il se pourrait que votre histoire ait déjà un peu fuité hors de nos services, Michel. Remarquez, ce n'est pas plus mal, n'est-ce pas ? Toujours est-il que la presse américaine en a fait ses gros titres pas plus tard que ce matin, et, apparemment, Lady Baba a annoncé il y a quelques heures avoir elle aussi commandé une pizza hawaïenne. Si vous voulez mon avis, avoir des ailes devrait devenir bientôt très à la mode, vous ne tarderez pas à vous fondre dans le paysage.

— ... ?

— Enfin, bref. Je vous signe un bon de sortie. Et on va vous prescrire quelques séances de kinésithérapie aussi. Parce que ce n'est pas tout d'avoir des ailes, il faudrait peut-être apprendre à s'en servir maintenant, n'est-ce pas ? [rire] En tout cas, bon retour chez vous Michel, ça a été un plaisir de vous suivre. Et une excellente continuation, bien sûr ! »

Rentré chez lui, Michel n'en menait pas large. À la télé, sur le câble, il y avait le superbowl. Ses ailes le dérangent pour s'installer bien à son aise dans son canapé. On annonçait la pub. « Liss'ailes, le lisseur à plumes

qui rend vos ailes plus belles ! » Eh bien. Tout allait décidément très vite. Lady Baba, à la mi-temps, chantait *Angel Down*. « C'est vrai que ses plumes sont très lisses, se dit Michel. Beaucoup plus que les miennes. C'est peut-être pas si mal, ce lisseur à plumes ? Demain, j'irai chez Leblerc, avec un peu de chance, ils en ont en rayon. » La chenille avait achevé sa mue : elle était définitivement devenue papillon. Cependant, l'émission préférée avait déjà commencé, une bière, déjà, avait été décapsulée : pour le papillon en question, il était peut-être un peu tard pour se mettre aux fourneaux. Aussi Michel se décida à suivre le protocole en vigueur dans pareil cas, et, donc, à commander une pizza. Mais, pour cette fois, une Savoyarde. Oui, parce que finalement, Michel avait fini par en convenir : l'ananas, sur une pizza, ce n'était quand même pas très heureux...

Les couleurs de l'île aux sanglots

Marie Helderlé

On dit qu'au-dessus des nuages le ciel ne perd jamais son éclat et que nous ne devrions pas nous laisser embrumer l'esprit par les temps gris. Mais à Londres, ce serait perdre le caractère des habitants d'ici.

William admirait sur sa route les couleurs de cette résilience. Au premier carrefour, il croisait sa voisine en retard de trois minutes cinquante. Elle avait manifestement choisi de partir avec un parapluie fluo et fendait la brume d'un pas pressé. Un peu plus loin, il salua le boucher. Son vieux tablier abricot chuchotait que le divorce de sa nièce couvrait une « tempête dans une tasse de thé ». Il se surprit même lui-même à sourire jaune lorsque passé les flaques boueuses de Battersea, il vit apparaître « drizzle » à la place de « shower » sur le panneau météo. C'était peut-être mieux que d'accepter que le soleil ne reviendrait jamais par ici.

18h23. Il venait d'arriver devant l'immense bâtisse de briques rouges du 4 Oakley Street. Le lampadaire déprimé crachait ses premières raies de lumière et la fin du jour fut sonnée par la plainte d'un renard. Une petite flaque moqueuse au bord du perron reflétait un hirsute grisonnant ne portant qu'une seule manche. Il vissa son chapeau de vieux bandit sur sa tête et ignora le goût métallique dans sa bouche. Foutue journée.

Avant même d'atteindre le heurtoir, l'antique porte jappa d'un craquement d'excitation et s'entre-ouvrit sur le visage aminci d'un grand bonhomme victorien.

— Bigre dieu, c'est un arrêt cardiaque que vous me voulez ? grogna William, avant même d'avoir laissé parler le géant.

— Bienvenue au Métamorphos'ink mon bon monsieur, puisje vous ren-

seigner ?

Sous ses quatre binocles d'artiste, William surprit un pli rieur se former dans le coin de l'œil. La voix fluette ne devait pas recevoir beaucoup de vieillards dans son genre par ici.

— J'ai rendez-vous à 18h30. Vous savez, au téléphone, vous m'avez même dit qu'en soirée je pourrais avoir la formule « transformation » et...

Des cliquetis de verrous l'interrompirent. L'instant d'après, ses yeux se perdirent dans un dédale tout à fait singulier.

Le vétérán avait entendu tout un tas rumeurs sur ce salon de tatouage. Peu de gens en revenaient, ou alors complètement métamorphosés. On ne savait pas comment Artios, s'y prenait, mais une fois les corps encrés, le caractère et les souvenirs du client étaient modifiés à jamais. Les murmures allaient jusqu'à spéculer sur des salles de torture ou d'exorcisme, tous les fantasmes étaient permis. Il se retrouvait à présent sur le seuil d'un appartement gris à l'anglaise, cramoisi de déception.

Face aux coussins mornes et aux vieux portraits délavés, ses yeux cherchaient les quelques taches de couleurs vives au détour des montagnes de bibelots blafards. On aurait presque pu penser que la couleur avait pris congé de cette maudite île pluvieuse.

— Vous tatouez depuis chez vous ? À mon époque, on faisait plutôt ça en prison, mais... enfin voilà, je ne m'attendais pas à ça.

Appuyé contre une statue de pomme terne, un large sourire rehaussait les quatre binocles d'artiste que portait Atios. Décidément, son aîné le mettait de très bonne humeur avec ses remarques. Son courage transpirait de nervosité, il admirait sa démarche.

— Le studio a été aménagé à l'étage. Vous verrez, il y a tout ce qu'il faut dans ma petite grotte cozy. Je vais vous faire un thé chaud et on va pouvoir checker ensemble le projet.

— Checkons oui, les bougres de jeunes... maugréa l'ancien dans sa barbe rase.

Il tira un peu plus sur sa montre moite. 18h30. Bon, il était bien temps de le suivre. Le tatoueur ouvrit la marche, une main preste glissant sur la rampe d'escalier écaillée. William, plus lent, admirait les dessins aux murs figurant diverses époques du tatouage. À regarder de plus près, on aurait presque pu parier sur de la peau humaine.

— Des essais ratés, plaisanta Atios. J'espère que vous aurez plus de chance.

— Méfiez-vous, mon petit gars, il paraît que le vieux Willy a la peau dure !

Il ne pensait pas si bien dire. Une violente odeur de désinfectant gifla ses narines à l'arrivée. Plutôt rassurant, même s'il vendait des histoires à dormir debout, au moins il ne risquerait pas de lui refiler un staphylocoque.

— Maté, Rooibos ? Je suis désolé, nous avons un guest au shop et il ne nous reste que les miettes.

— Faites-vous plaisir, mon garçon. Je ne viens pas pour le thé.

William tira une chaise livide. La salle ressemblait aux nombreuses photos des salons de tatouage dans les petits encarts matinaux du Times. Fade. Nul n'aurait pu se douter qu'un grand maître pratiquait là.

Près de la table de massage, il trompait le temps en serrant fort son chapeau vert tout limé. 18h34, les aiguilles faisaient leur poids. Mais pas autant que le sourire agaçant d'Atios qui le rejoignit, une tasse de thé fumante à la main.

L'artiste prit le temps d'expliquer toutes les étapes du tatouage ainsi que le matériel stérile qu'il allait utiliser. Il cherchait à le mettre à l'aise autant que possible pour s'assurer une bonne session de pique. Il lui demanda plusieurs fois s'il souhaitait faire des changements de motif. William n'en avait que faire des chichis esthétiques, il venait pour une séance de transformation, pour le reste, il ferait bien ce qu'il voudrait de son bras.

Au fil des explications, le sourire se noya peu à peu dans la tasse de thé. Le tatoueur cool et branché devait redonner de la mesure à son discours avant de performer.

— Vous avez demandé une séance « transformation », alors vous savez sûrement qu'il ne s'agit pas d'une session ordinaire. L'art que je pratique est transcendant, il révèle autant qu'il efface. Du choix de la part de vous-même que vous souhaitez mettre en lumière, découle pour vous une nouvelle place dans ce monde. Vous ne serez jamais plus le même, mais vous devrez le mériter.

Lèvres pincées, il planta des yeux sombres dans ceux du septuagénaire, perdus à observer par la fenêtre.

— Êtes-vous vraiment prêt pour un tel changement, monsieur ?

— Oui, bien, ça va être un joli dessin, pas de quoi en faire un cheesecake. Je vous ai déjà envoyé les papiers de consentement, ça devrait aller ! Je ne suis plus cet homme.

— William, s'il vous plaît. D'habitude, je suis une personne plutôt chill, mais là... Disons que votre demande n'est vraiment pas anodine. J'ai arrêté

les projets « transformation » il y a longtemps. Je sais que ce tatouage vous tient beaucoup à cœur et j'ai décidé de vous aider.

Songeur pendant quelques instants, une nouvelle plainte de renard le ramena dans ses baskets.

— Sachez qu'à partir du moment où je commencerai à piquer, je ne pourrai plus m'arrêter. Aussi absurdes qu'ils puissent sonner, intégrez ces trois conseils : vous découvrirez un endroit où l'art a repris ses droits mais vous devrez à tout prix en sortir. Faites confiance aux signes, mais pensez à votre chemin à vous et ne vous laissez pas happer par d'autres problèmes. Enfin, si vous réussissez à vous sauver avant la fin de la session, votre tatouage vous offrira ce que vous désirez de plus cher. Cependant, je ne connais pas le prix qu'il vous demandera en retour.

Le ton, même pour lui, était devenu trop lourd. Il chercha dans sa tasse de thé un instant et invoqua son pli rieur.

— Pour moi, en revanche, ce sera 550 livres. Et encore, je ne vous fais pas payer le thé ! Je travaille en free machine, et à part mon bon sens, je n'utilise aucun pochoir. Ah et je n'accepte que le cash, pour les impôts bien sûr.

18h50, il partit installer son poste. Il filma soigneusement sa table, remplit les capsules d'un liquide d'ébène et brancha son drôle de petit stylo fuchsia. Une fois les aiguilles sorties, il commanda une ambiance jazz à son enceinte connectée et il demanda à William son bras pour le désinfecter. Rouge de honte, la manche solitaire chancelante se présentait à lui.

— Je vais faire un premier trait et vous me direz comment vous vous sentez. Avec votre accord, nous partirons à l'aventure et vous devrez respecter mes règles jusqu'au bout, cela vous semble-t-il bon ?

— Foutre mon accord, vous savez bien que c'est bon pour moi !

Atios fit la moue, il espérait sincèrement que le vieillard était prêt à vivre ce qui l'attendait.

18h55, heure indiquée par l'horloge-chat rétro. Les quatre binocles se concentraient sur sa première ligne. Après un regard inquisiteur à un William grincheux, ce dernier chassa son interrogation d'un revers de main. Le dermographe ronronna et ils étaient partis.

Sur des airs de Sidney Bechet, les trois petites aiguilles du liner se mirent à danser. La brume décrivit quelques arabesques d'encre vaporeuses et une porte se matérialisa. La salle aseptisée laissa bientôt place à un espace vide couleur Tamise dont les yeux de William ne purent définir l'horizon.

Il avait passé l'âge de la drogue et de ces foutaises désinfectantes. Au moment où il se dit, qu'au moins, il ne ressentirait rien, une griffure fouetta

son avant-bras. Sur le même rythme, des ombres tourbillonnaient au-dessus de sa tête. Elles dessinaient en temps réel un tatouage flottant dans les airs dont les tracés fins et aériens jouaient avec les perles pigmentées. Le motif tout entier pointait vers une porte noire. Aussi délirant que cela pouvait sembler, les mots d'Atios prenaient leur sens, la fin de la session était par là-bas.

À chaque piqûre, l'espace vide se modelait sous le génie d'Atios. Sa machine invoquait des arbres d'encre et de longues fougères en points pour couper son élan jusqu'à la porte. Ligne après ligne, une forêt entière lui barrait la route.

Si son humeur avait été moins maussade, il aurait presque été excité de découvrir l'univers onirique que l'artiste lui proposait. Il cheminait dans un décor de pure imagination, admirant les sauterelles en bordure de lisière qui nettoyaient leurs cristaux verts. Par ici les écureuils se hâtaient de transporter des narcisses dans un vase de grenat et par là les grenouilles s'envolaient à tire-d'aile sur son passage. Mais un fait demeurait plus inquiétant que les autres : tous les regards convergeaient vers William.

Comme placé au centre d'une scène dont le public attendait une ovation, il sentait un poids l'étouffer, renforcé par l'humidité tropicale ambiante. Un dôme de végétation opaque tapissait la jungle et celle-ci fut rapidement trop épaisse pour qu'il puisse continuer à suivre le motif dans les airs.

Un monstera lui offrit son ombre le temps de la réflexion. Il sentit le brusque tremblement de ses branches à son approche, puis ce fut au tour du sol. En cherchant d'où cela provenait, il remarqua dans le tronc du philodendron une drôle de racine qu'on aurait pu rendre pour une main dépourvue de doigts qui se débattait. En se penchant mieux, il put distinguer deux petits yeux incrédules, jonchés sur un immense abdomen. L'ensemble était coincé au cœur de la plante.

— Oh saint pudding que voilà ! Êtes-vous un indice ?

— Coincée... Pas réussi à atteindre la porte... Hâtez-vous !

Sa voix de petite souris se faisait à peine audible. Il fallut un effort sur-humain à William pour l'entendre.

— À ma majorité, j'ai demandé un tatouage pour orner mes doigts – ma mère les qualifiait de saucisses – j'avais besoin de changer... mais je n'ai pas réussi à temps. Maintenant ma peau orne le portfolio des tatouages ratés. Je dois sacrément mériter mon sort.

— Foutre, je n'en crois mot !

Ses prunelles s'arrondirent. Le rustre peinait toujours à ménager son ton.

— Écoute, petite, j'ai besoin de ton aide. Je ne comprends pas comment tu as pu empoisonner ce jeune esprit avec autant de noirceur. Je suis sûr, au fond, que tu as fait de ton mieux.

Au milieu du tronc, ses deux petites joues rosirent. La masse vibra, rétrécit légèrement, agitant le monstera.

— Tu es très belle, et tu le sais au fond de toi. J'ai dit la même chose à ma fille un jour, tu mérites autant que quiconque ce tatouage.

Ces mots sur son petit cœur bloqué, William en fut le premier étonné. Onguent à son abdomen colossal, il désenfla presque immédiatement. Libérée du bois, elle s'empressa de se jeter à son cou. Un grognement acariâtre accueillit son initiative, il ne fallait pas pousser.

— Je serai tes jambes, papy. Je n'ai pas réussi à aller bien loin par manque de sagesse, mais ensemble, nous y arriverons peut-être, je te remercie.

Sitôt perché sur son dos, il sentit ses deux tresses brunes filer en direction de la porte. Elle escaladait habilement les cœurs d'artichauts argentés et traversait sans peur le cours des rivières de points. Sur la cime d'un arbre de quartz, elle aperçut enfin le tatouage dansant.

Captivés par le ballet des lignes rougies, ils remarquèrent à peine le changement d'aiguille pour passer à l'ombrage. Le paysage se chargea abondamment d'encre et les créatures enchantées se fondirent dans d'épaisses couches noires.

Au milieu de la nébuleuse de jais, un cri strident transperça le néant. Leurs cheveux se dressaient tout juste quand un deuxième cri accompagné de masses informes retentit.

Une femme assise sur un résidu d'étoile filante était ramassée en sanglots au milieu du brouillard. Dans son océan de larmes, elle observait ses propres peurs déferler sur les nouveaux venus.

— La dame sans ventre ! s'agitèrent les deux nattes sous le vieux. Lors de mon tatouage, j'ai appris qu'elle avait divorcé dans la violence, perdant alors son unique fils. Dans l'impossibilité de restaurer le lien familial, sa marque tégumentaire contenant le nom du petit a pris le dessus et elle s'est finalement laissée dévorer par la peur et le jugement des autres ici.

Le regard souligné par l'âge se posa lourdement sur la flaque explorée. 19h50. Lui qui espérait être rentré pour son feuilleton du soir, c'était fichu. Il demanda à être déposé et tenta de dénouer sa gorge peinée.

Il demanda à être déposé et tenta de dénouer sa gorge peinée.

— Heyoheyo, ma brave dame ! Est-ce que vous voudriez bien calmer cette armée de sanglots, je vous prie ? C'est bien peu si on s'entend penser.

Sa mine défaite lui apprit la maladresse de son approche. Il était clairement rouillé.

— Je suis vieux, et croyez-moi, j'ai traversé des dizaines de déserts de jugement. Bon, c'est que je n'ai pas toujours été tout rose non plus. Mais vous ne devriez pas les laisser vous assécher. J'aimerais beaucoup vous connaître, moi.

Il prit le temps de considérer ses mots avant de poursuivre.

— Et votre fils aussi, quand on sera dehors. Est-ce que vous vous souvenez de son premier dessin ? Moi, ça m'aide à rester positif pendant les temps troubles.

Sa petite tête mouillée se cambra, et elle fit mine de se concentrer. Après une dernière rafale, la tornade de lamentations se calma d'elle-même.

— Nous pouvons utiliser la sève de ces arbres, ils illuminent l'esprit de la faune imaginée par Atios et grâce à eux nous atteindrons la porte. J'hésite à te dire cela, mais merci d'être venu papa.

— Foutre papa ! maugréa William qui reprit sa place sur le dos de l'enfant.

Il leur fallut plusieurs heures à guetter la pénombre avant que le voile ne se lève enfin. Un mouchoir imprégné de savon vert avait lavé le ciel turquoise, et dépeignait un motif végétal en lignes fines agrémenté de points. Dressée fièrement devant eux, la porte d'ébène se tenait là, dardée de mille yeux tournés vers le vieillard. 20h15.

— Nous y sommes parvenus avant la pose de la couleur, c'est plutôt bon signe ! Mais... j'y pense, est-ce que vous avez déjà trouvé la clef ? s'enquit la divorcée.

William et l'enfant échangèrent un même regard. Le soulagement de l'arrivée se mut en coup de pied agacé chez le vieillard et en moue déprimée sur le visage candide. À la recherche d'un indice sur la porte, il remarqua des couleurs qui s'échappaient insidieusement du battant. Les boucles grises frémissaient de douleur et un bras inconnu lui soutint l'épaule.

— Moi aussi, je vais bientôt mourir, confia une voix sortie de la porte près de son oreille. Voilà cinq ans que je suis malade et cette porte si lourde sera le tombeau de mes cicatrices. Hélas, je n'ai jamais trouvé la clef sous tous ces regrets.

Au plus profond de lui-même, William comprenait cette voix. Les rides se relâchèrent et il ramassa un cœur de dragon métallique au pied de la porte. Lui qui n'avait jamais osé aller au-devant de ses regrets, proposait à son

interlocuteur un miroir pour s'affronter.

Le silence se présenta alors comme un refus et le vieillard s'alourdit. Comme si tout le poids de son amertume venait finalement le rattraper ici.

Les couleurs vives illuminaient à présent le ciel, la session de tatouage s'achevait. En signe d'encouragement, la main échappée du battant arracha prestement la manche unique de William. Haletant, il venait d'être mis à découvert.

— C'est à ton tour d'y faire face, voici ta porte de sortie, vieux frère. La voix le gonflait de confiance, mais un reliquat de souvenir suspendait ses gestes. Il les avait tous les trois tués quarante-cinq ans plus tôt. Aujourd'hui, il leur allait encore leur mentir et la douleur du tatouage ne surpasserait jamais celle de toute une vie.

Les aiguilles entraient et sortaient de sa peau, l'encre blanche de fin de session raviva la peine du matricule gravé au fond de son épiderme.

En voulant couvrir sa honte, bagnard il redevenait. L'immaculée de l'encre invoquait le fond des écuelles vides, chaque courbe sur ce numéro maudit appelait les puces et les rats. Quelques gouttes de sang en surface faisaient rejaillir toute la force qu'il lui avait fallu pour les regarder partir tous les trois avec ses geôliers allemands. Une vie entière, après la guerre.

Il se laissa couler de fatigue jusqu'à la dernière touche de pigment quand un soupir souleva enfin les quatre binocles épuisés.

20h45. Un peu plus tard que ce qu'Atios avait indiqué. Quoique, l'horloge était peut-être en avance pour une fois. Un jeune homme au pas assuré sortait du 4 Oakley Street, son chapeau flambant vert à la main. Sa manchette fleurie de bégonias vermillon tranchait avec la grisaille du vieux Chelsea. Il sourit au lampadaire déprimé. Foutre, les couleurs n'avaient finalement pas pris congé de l'île aux sanglots.

La forteresse

Laëtitia Barriez

Le retour en Terre Sainte s'accompagnait d'une vague odeur de soufre. Elle flottait dans le crépuscule, aux abords de la Mer Morte, charriée par des vents d'est en provenance de la Jordanie. Je fixais ses montagnes de calcaire encore brunes dans l'obscurité, derrière ce lac immense voué à disparaître. Deux siècles de surexploitation du Jourdain, son seul affluent, suffiront à éradiquer un site millénaire. Et c'est moi qui ai un problème d'adaptation !

J'avais pourtant accepté de quitter mon refuge Pyrénéen, perché à plus de deux mille mètres d'altitude, pour atterrir au point le plus bas de la planète, sur les rivages du désert de Judée. Par curiosité peut-être, par culpabilité sans l'ombre d'un doute.

Je m'étais en effet laissée convaincre que pour expier mes désertions en termes d'obligations familiales, je n'avais pas d'autre choix que d'accompagner ma mère en Israël. Je lui avais bien proposé d'emmener mon frère à ma place, bien plus convenable et prévisible, néanmoins ce dernier me servit un argumentaire aux allures de guet-apens : derrière le « Tu es sa seule fille Lisa » se cachait le « Et à trente-deux ans tu ne lui as toujours pas fait de petits-enfants » ; dans l'ombre du « C'est le rêve de sa vie » planait le « Et c'est toi qui va l'anéantir ? » ; Suivi du coup de grâce consistant en « Elle a toujours été là pour nous », qui suggérait qu'être gardienne de refuge à des heures de toute civilisation, absente la moitié de l'année, démissionnaire à chaque fête ou retrouvailles, méritait cette petite compensation. « En plus, avait-il conclu, tu as l'âme d'une grande voyageuse : avec toi, il ne peut rien lui arriver ! » Si ce n'est que jusqu'ici mes pérégrinations m'avaient plutôt conduite dans les steppes de Mongolie, le désert Namibien ou les rives du Lac Baïkal, dont le principal point commun consistait en leur faible densité de population. Et qu'en moins d'une semaine à Jérusalem, nous avions réchappé à une attaque en voiture blindée sur un abribus, et une autre au cran

d'arrêt sur une ligne soi-disant sûre. De quoi vous réconcilier avec l'humanité.

Nous avons donc quitté sans regret le contraste de la pierre blanche et de l'habit noir pour rejoindre la veille cette oasis nimbée de douceur au cœur du désert. Un ancien kibboutz à la végétation luxuriante, où le temps, soudain immobile, en appelle à la contemplation. J'avais dès lors enfin retrouvé du familier dans cet apesanteur. J'admirais les baobabs monumentaux caressés par la lumière du couchant, et de loin le talent de ma mère, dont je n'avais certes pas hérité, qui consistait à se lier d'amitié en moins d'une demi-journée avec la moitié des résidents. Sa conversation faisait écho à mon silence, mais je parvenais jusqu'ici à donner le change et m'efforçais de me comporter tel un parangon de normalité. Je lui devais bien cela, pour n'avoir pas su répondre à ce qu'elle attendait de moi. C'était sans compter sur sa persévérance. J'écoutais donc l'apologie qu'elle me fit du Kibboutz, soulignant le sentiment de paix et de sérénité propre à ces lieux, la facilité avec laquelle s'y dissipaient les tourments du quotidien et à quel point il serait aisé de vouloir s'y attarder davantage. « Tu veux que je vive dans un Kibboutz ? m'offusquai-je. Je ne suis même pas pratiquante ! ». « Bien sûr que non enfin ! J'essaie juste de t'expliquer que ce n'est pas une vie ça ma chérie. C'est un renoncement ! »

Je pris la métaphore en pleine face puisque ma garde était baissée et mon attention relâchée. Ses paroles se répercutaient encore à l'aube, tandis que mes pas arpentaient le désert en réponse à ce jugement définitif. Je ne suis pas bizarre. C'est juste que j'appréhende l'existence d'une manière qui m'est propre. Je préfère vivre sur un toit que sur l'asphalte. Le silence des montagnes m'est plus amical que la fureur des villes. Et mes phobies s'anesthésient au contact du vide.

J'avais donc laissé un mot sur la table afin d'informer ma mère que je me rendais à pied à la forteresse de Massada. Comme une claustrophobie tenace m'empêchait de prendre le téléphérique, je me préparais à grimper le long du chemin du serpent pour atteindre le sommet de la falaise. Je glissai un caillou dans ma poche avant d'entamer l'ascension. Une petite pierre de calcaire d'un beige doux parsemée de cristaux de sels aux accents millénaires. Une terre se laisse plus facilement découvrir par le biais de sa mémoire minérale, tel un sésame qui garderait l'empreinte de celles et ceux qui l'ont côtoyée. Les témoins silencieux de perpétuels affrontements, de luttes éclatantes suivies de chutes vertigineuses, de nouveaux conquérants ensevelis à leur tour au fil des siècles et des promesses qui se fanent.

La citadelle légendaire se dressait à près de 500 mètres au-dessus de la Mer Morte. Sa construction fut le fruit de la paranoïa d'un roi, Hérode le

Grand, qui se fit bâtir un palais qu'il souhaitait imprenable au sommet de la montagne. Une véritable ville fortifiée à même de repousser les assauts des envahisseurs, et permettant aux réfugiés d'y vivre en autonomie plusieurs années durant. Le rêve, songeais-je, sauf qu'il tourna court.

Après trois quart d'heure de marche, je parvins sur le plateau où sommeillaient les vestiges des bâtiments à l'architecture romaine. L'aube commençait à céder sa place à l'aurore. Les premiers rayons du soleil coloraient les montagnes et le désert en rose pâle, ricochaient sur les croûtes de sel aux traînées blanchâtres et faisaient scintiller les eaux bleues de la Mer Morte d'un éclat argenté. Une vision d'une beauté époustouflante dont je souhaitais profiter avant l'ouverture du téléphérique aux visiteurs. Ils venaient quant à eux admirer le dernier bastion de résistance du peuple juif face à l'armée romaine, symbole de tout un pays qui scandait : « Plus jamais Massada ne tombera ! »

Je sentis néanmoins que la montée m'avait éprouvée, et je fis une ultime tentative de déni quant à l'origine de cet épuisement soudain. Ce souvenir d'un charmant montagnard à l'accent italien avec qui j'avais partagé bien plus que des conseils en matière d'itinéraires, et qui grandissait sans que je sache encore ce qu'il allait advenir de lui. La preuve que je n'étais pas si asociale, mais de là à mettre un enfant au monde ! Je m'assis donc à même le sol, sortis ma gourde pour me désaltérer, et me focalisai de nouveau sur l'histoire singulière de ce site majestueux.

J'entendis d'abord le brouhaha des voix de ceux que je pris pour les premiers touristes de la journée. Mais celles-ci se transformèrent en cris, déchirant le silence de toutes parts, tandis que la teneur de l'air elle-même semblait se modifier. Je fus subitement plongée dans un brouillard opaque constitué de vapeurs chaudes et parfumées. J'avançais à tâtons, les mains tendues en guise de boussole, et heurtai un mur que je suivis jusqu'à l'air libre. Là où s'étendait un plateau de 600 mètres de long jalonné de ruines, se dressait désormais une ville assiégée abritant près de mille âmes. Et cela n'avait rien d'une reconstitution ! Je le sus, tout comme j'avais conscience du caractère inéluctable de cette situation. Le fameux « complexe de Massada » peut-être, transmis d'une génération à la suivante : ce sentiment tenace de ne jamais pouvoir relâcher sa vigilance sous peine d'anéantissement. Je savais également intimement que je sortais des bains aménagés sous le Palais Royal, alors que mes connaissances n'auraient pas dû porter jusque là. Mon regard s'attarda alors au pied de la forteresse et le monde sembla se figer de nouveau : près de dix mille soldats romains siégeaient entre la citadelle et un mur

d'encerclement qui empêchait toute tentative de fuite. Je connaissais la fin de l'histoire pour l'avoir lue en détails la veille. J'espérais sans trop y croire que j'allais me réveiller le livre en travers de la poitrine, victime d'un imaginaire débordant. Dans le cas contraire, cela signifiait que nous étions en l'an 72 ou 73 après JC et que nul ou presque n'en réchapperait. En effet, après la destruction du temple de Jérusalem, en 70, subsistaient ici les derniers révoltés qui refusaient de se soumettre à l'oppression Romaine. L'Empereur Vespasien déploya donc les moyens nécessaires pour anéantir tout esprit contestataire. J'avais sous les yeux la rampe d'accès que les légions avaient construite pour enfoncer la porte ouest à coup de bélier. Une tour de trente mètres bardée de fer y reposait déjà qui viendrait bientôt à bout des ultimes résistances.

Je remontais les escaliers en courant, et débouchais sur le parvis de la synagogue. Une foule en prière y était rassemblée, agenouillés pour la plupart, alors que des blocs de pierre de cinquante kilos s'écrasaient de part et d'autre et que des flammes commençaient à dévorer les entrepôts. Le seul récit qui relate la chute de Massada fut rédigé par Flavius Joseph, historiographe au service de Rome. J'avais beau savoir que ce sont les vainqueurs qui réécrivent l'histoire, j'espérais que sa version était à des années lumière de la réalité. Car d'après ses dires et désormais ceux de la nation qui avaient érigé Massada au statut de légende, les assiégés avaient préféré se donner la mort plutôt que d'accepter la reddition. Comme le suicide n'est pas toléré dans la religion juive, ils auraient tiré au sort ceux d'entre eux qui devraient se charger d'un meurtre collectif. J'écoutais donc avec attention les paroles prononcées par le prêtre dans une langue qui m'était familière. Il n'y était nullement question de suicide, mais plutôt d'un Messie qui viendrait nous sauver, d'une Terre bénie qui nous accueillerait enfin et de la liberté retrouvée. J'en conclus que même si Flavius avait romancé à loisirs, la fin resterait à désirer.

Je poursuivis ma route jusqu'à la brèche qui ne manquerait pas de s'ouvrir, longeais la garnison désertée et vis les hommes qui tentaient de bâtir un autre mur devant la porte ouest, pour résister autant que se peut. Une voix m'interpella alors et une main se referma sur mon avant bras. « Elisheba ! Je t'ai cherché partout ! Viens ! » Je réalisais alors en levant les yeux vers cette femme aux lèvres ourlées, aux cheveux d'un brun clair qui se détachaient sur sa peau ambrée, que j'avais la taille d'une enfant, et que cette enfant était la sienne.

Elle m'entraîna à sa suite le long des habitations et nous poursuivîmes jusqu'à la pointe sud du rocher dans laquelle se trouvait le Fort et les citernes. Je ne voulais plus quitter cette main qui serrait la mienne, qui me guidait loin

de cette fureur aveugle dénuée de raison. « Cache-toi ici ! » m'intima-t-elle en m'indiquant un renfoncement dans la roche de la taille d'une petite grotte. Je refusais de m'y réfugier sans elle, arguant qu'elle aussi devait se mettre à l'abri.

« Seuls les enfants comptent. Tant que tu es en sécurité, je vais bien. » Elle m'étreignit puis me poussa doucement vers le fond de la cavité sans cesser de me sourire. J'entendis alors les cris de haine des romains qui avaient pénétré les murs de la forteresse et se heurtaient à une résistance acharnée. Si nous ne nous étions pas suicidés, qu'était-il donc advenu de nous ? Je bouchais mes oreilles de mes deux mains pour ne pas entendre les râles et la suite des combats. Une pluie de rochers s'abattit alors sur les murs de la grotte qui trembla de concert avec moi. Lorsque je relevais la tête d'entre mes genoux, je constatais que l'entrée était obstruée et que je n'avais plus d'échappatoire. « Je suis claustrophobe », songeais-je. Je suis emmurée vivante et je suis claustrophobe. Ma main se porta alors naturellement sur mon ventre, tel un bouclier magique à même de repousser tous les assauts. Et je sombrais dans un néant rocailleux.

« Lisa ! » La première chose que je vis en ouvrant les yeux fut le visage soucieux de ma mère. J'étais allongée à l'ombre sur un lit de camp, et la canette de coca qui se trouvait à mes côtés marqua mon retour au XXIème siècle. Elle m'expliqua que j'avais sans doute eu un malaise puisque'un touriste américain m'avait trouvée évanouie sur le site et m'avait portée jusqu'ici. « Il est déjà revenu deux fois pour prendre de tes nouvelles », jugea-t-elle bon de préciser. Je venais d'assister à un massacre érigé en symbole qui faisait douloureusement écho à des peurs ataviques, et ma mère s'employait encore à me trouver un mari. « Je suis désolée. Je voulais t'attendre à la sortie du périphérique pour ne pas te laisser seule ». Elle posa sa main sur mon épaule avant de me répondre : « Ma chérie, seuls les enfants comptent. Si tu vas bien, je vais bien. C'est simple ! ».

Ma stupéfaction s'effaça au profit d'une certitude. J'aurais sans doute dû attendre avant de partager cette dernière. Car à peine lui avais-je annoncé qu'elle allait être grand-mère, qu'elle s'empressait déjà de colporter la nouvelle aux quatre coins de Massada. Comme s'il s'agissait là de la seule réponse qui vaille à des siècles d'obscurantisme et de tentatives avortées.

Remerciements

Vous tenez entre les mains un ouvrage auquel ont contribué de nombreuses personnes :

- Les auteurs qui ont participé au concours en soumettant 237 œuvres originales, notamment les auteurs des 33 nouvelles qui ont été sélectionnées par le jury, pour figurer dans ce recueil :
- Noé BEZBORODKO, Edouard LAUNET, Camille DOUCET, Bernard MARSIGNY, Romain ASPE, S. EGIDIUS, Arnaud STOERKLER, Gwenola MALLARD, Léo BRETTEL, Guillaume LOPEZ, Nora LE GUIADER, Marine MATIWEJKO, Nicolas de TORSIAC, Stephania MATOUSEK, Amandine DELECRAY, Jean BARRAUD, Renée ZACHARIOU, Jeremy HUMBERT, Geneviève LE BRAS, Raphaël GOUJON, Marine et Guillaume SUZANNE, Laure COHEN, Jean-Luc DEPAIFVE, Jade PETIT, Lydie AUTHIER, Isabelle PEYRON, Mathieu SCERNAIN, Benjamin GIORDANETTO, Luddeau, Elena GUEUDET, Tristan CORDEIL, Marie HELDERLÉ, Laëticia BARRIEZ
- Les 37 membres du pré-jury mis en place pour relire les 237 nouvelles reçues et réaliser une première sélection transmise au jury « officiel »
- Les membres du jury qui ont évalué et sélectionné les œuvres : Frédéric CZILINDER, Thomas FOUCHAULT, Jérôme GASULA, Ariane GÉLINAS, Anton GOUBIER, Éric KARWAT, Maxime LAUGÉ, Manuela MOHR, Christophe NICOLAS, Aude PLAGNARD, Emmanuel QUENTIN, Kevin ROLIN, Alexandre SANCHEZ et Manon SÉGUR
- ZARIEL qui a réalisé la couverture du recueil
- Christian Quesnel qui a présidé la 6^e édition du Festival
- Et tous nos sponsors sans qui rien ne serait possible l'Association AMIBE, la Communauté d'Agglomération Béziers Méditerranée, La Communauté de communes La Domitienne, le CROUS, la CVEC,

l'École Nationale Supérieure de Chimie de Montpellier, le Groupe Portes, l'IUT de Béziers, LocaKase la Pata Negra, la Région Occitanie, l'Université de Montpellier, l'Université Montpellier 3, l'Université Paul Sabatier Via Domitia, et la ville de Béziers.

Nous espérons que vous avez apprécié la lecture de ce recueil et que cela vous aura donné envie de découvrir les recueils des autres éditions que vous pouvez retrouver au format numérique et également sous format papier avec des illustrations originales. Toutes les informations sont disponibles sur le site web : <http://festival-fantastique.fr>

Nous espérons également que cela vous donnera l'envie de contribuer aux concours des prochaines éditions du Festival du Fantastique de Béziers.